This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Right Honourable
Wilmot Viſcount Liſburne,
in the Kingdom of Ireland.

South Side
Case 1. Shelf 5. N°9.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1960

ŒUVRES

DE M. THOMAS,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

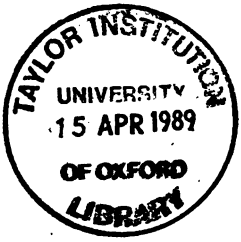
TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 APR 1989
OF OXFORD
LIBRARY

ELOGE
DE MAURICE,
COMTE DE SAXE,
DUC DE SÉMIGALLE & DE CURLANDE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL

DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ

TRÈS-CHRÉTIENNE.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ÉLOGE
DE MAURICE,
COMTE DE SAXE.

LA France défendue & vengée par MAURICE, Comte de Saxe, a élevé à ſa cendre un Mauſolée qui atteſte à la fois notre reconnoiſſance & nos regrets. Un nouveau Phidias a repréſenté ce Héros, debout, entouré de trophées & des marques de ſes victoires. La Mort, enveloppée de ſes voiles funèbres, l'avertit que le temps a fini pour lui, & ſoulève d'une main le marbre de la tombe, qui s'ouvre pour le recevoir. Le Héros deſcend d'un pas ferme, & avec cet œil ſerein qu'il avoit dans les combats. La France conſter-

née se jette au devant de lui ; un Génie en larmes éteint son flambeau ; on voit la Force appuyée sur sa massue, la tête panchée avec une douleur profonde & calme. Tout ce spectacle, destiné à retracer la mort d'un grand Homme, porte dans l'ame une tristesse auguste, & je ne sçais quelle terreur attendrissante. Mais ce Mausolée, chef-d'œuvre d'un Artiste célèbre, périra lui-même, comme le Héros qu'il représente. Le Temps qui démolit tout, frappera un jour ces marbres qui tomberont en ruine ; &, après quelques siècles, le voyageur ne trouvant plus même de débris, déplorera & la destruction de ce monument, & la foiblesse de l'homme, qui a tant de peine à immortaliser ce qu'il admire.

Quelle main sçaura élever un monument plus durable ? Ce sera le Poëte ou l'Orateur sensible, dont l'ame est digne de s'enflammer sur les vertus,

ou le Philoſophe ſage qui les obſervant de près, ſçait les deſſiner & les peindre. Ainſi, les mauſolées & les tombeaux des Ariſtide & des Caton ne ſont plus; & leurs actions ſe perpétuent dans les écrits du philoſophe de Chéronée. Ainſi le lieu où repoſe l'urne d'Agricola, eſt ignoré; & ſes vertus vivent encore dans Tacite. Heureux qui peut auſſi mêler ſon nom à celui des grands Hommes, & parler à la poſtérité de ce qui a été grand ou utile.

Un corps de Citoyens qui joint les vertus aux lumières, invite aujourd'hui les Orateurs de la Patrie à célébrer le Héros qui l'a vengée : & moi je viens auſſi prononcer d'une voix foible, quelques mots aux pieds de ſa ſtatue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter ſur mes rivaux, j'aurai du moins celle d'avoir rempli les devoirs de la reconnoiſſance; & ſi je ne réuſſis

point, comme orateur ; je m'applaudirai comme citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il étoit en moi, le défenseur de mon Pays.

Je laisse aux Généalogistes & aux esclaves, le soin de louer les hommes sur la distinction de leur naissance. Il est plus beau sans doute, & plus difficile sur-tout, de créer sa noblesse que d'en hériter. Le seul mérite qui ait manqué à MAURICE fut donc celui de percer la foule pour s'élever ; car je ne puis dissimuler qu'il étoit né du sang des Rois (1).

Socrate crut avoir un Génie qui veilloit auprès de lui. Ne pourroit-on pas dire que tous les grands Hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracée la nature, & les y entraîne comme par un ascendant invincible. MAURICE, dès le berceau, sembla s'élancer vers les combats. A peine sa main put-elle soutenir le poids d'une

épée, qu'il renonça à tout autre amuſement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaiſſer la hauteur de ſon ame à l'étude de ces ſciences plus curieuſes qu'utiles, qui occupent l'oiſiveté de l'enfance: & ſemblable à ces anciens Romains, il parut d'abord mépriſer tous les arts, excepté l'art de vaincre.

La nature, pour le diſtinguer en tout, lui avoit donné une force de corps, telle que les ſiècles héroïques l'admiroient dans leurs Hercules & leurs Théſées; avantage trop rare parmi nous, ſoit que l'eſpèce humaine, altérée dans ſa ſource, ait dégénéré; ſoit que notre luxe, nos mœurs, nos alimens empoiſonnés nous énervent & nous amolliſſent; ſoit que cet affoibliſſement ait pour principe la négligence & l'oubli des exercices du corps qui étoient ſi en honneur chez les anciens.

Avec ces qualités, MAURICE ne

tarda point à jetter les fondemens de ſa réputation. Dès l'âge de douze ans, il ſignala ſa valeur. L'Europe, dans une guerre ſanglante, diſputoit à la France les dépouilles de la Maiſon d'Autriche, & la gloire de donner un Maître à l'Eſpagne. Eugène & Malborough, fiers de l'honneur d'abaiſſer un Roi qui avoit été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt ſéparés, ſouvent vainqueurs & toujours redoutables, ſecondoient par la force de leur génie la jalouſie des Nations, prenoient des Villes, gagnoient des batailles, arrachoient de tous côtés les barrières de la France, & donnoient à leur parti la même ſupériorité que les Condé & les Turenne avoient autrefois donnée à Louis.

Ce fut ſous ces deux Hommes célèbres que MAURICE fit l'apprentiſſage de la Guerre (2). Ainſi les deux ennemis les plus terribles de la France donnèrent les premières leçons de la

victoire, à celui qui devoit un jour en être l'appui ; & les mains qui ébranloient le trône de LOUIS XIV, guidèrent les premières au combat le Héros qui devoit affermir un jour le trône de LOUIS XV.

Le sentiment intérieur de ses forces sembloit apprendre à MAURICE que les grands Hommes seuls étoient capables de le former. Le créateur de sa Nation, le législateur du Nord, Pierre le Grand, remplissoit alors l'Europe & l'Asie du bruit de son nom. Instruit par ses défaites dans l'art de vaincre, la profondeur & l'application de son génie l'avoient mis en état de donner des leçons à ses vainqueurs. MAURICE, attiré par la réputation de cet homme rare, vole au siege de Riga *, pour apprendre à imiter le disciple & le vainqueur de Charles XII.

* en 1710.

Bientôt il eſt en état de combattre lui-même les Héros. Le Monarque de la Suède, célèbre par ſes victoires, & plus encore par la ſingularité de ſes vertus, bravant les dangers comme les plaiſirs, prodigue de ſon ſang comme de ſes tréſors, fier d'avoir conquis & donné des Etats, terrible dans la proſpérité, inflexible dans le malheur, toujours magnanime & au deſſus de ſa fortune, vaincu & maître d'un Royaume épuiſé, mais redoutable encore à quatre Rois puiſſans, Charles XII, dont le nom ſeul valoit une armée, étoit ſorti de ſa retraite de Bender; & tout le Nord allarmé ſe réuniſſoit pour accabler ce lion à demi terraſſé, avant qu'il eût pu reprendre ſes forces. Le jeune Comte de Saxe ſollicite l'honneur de l'aller combattre (3). Déja il ſe ſent digne d'un ſi grand ennemi. On eût dit qu'à ſon approche, il eût reçu un nouveau degré d'activité. L'image

de ce Héros, le ſouvenir de ſes trophées le pourſuivoit par-tout; le réveilloit dans le repos, l'animoit dans les combats. C'étoit à une ame telle que la ſienne à connoître & à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que ſur la brêche, ou dans un champ de bataille; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver: il y volè. Il ne vit point autour de lui la pompe & la majeſté du trône; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des Etats conquis, & neuf années de victoires. Ce grand ſpectacle lui inſpira pour le Héros Suédois, une vénération qui le ſuivit juſques dans le tombeau.

Paſſionné pour la gloire, avide de s'inſtruire, par-tout où il peut vaincre, c'eſt là ſa patrie. Il devient encore une fois le diſciple d'Eugène. Ce grand Homme affermiſſoit les barrières de l'Empire, contre ce peuple obſcur dans ſa ſource, mais redoutable dans

ſes progrès ; ennemi des Chrétiens par religion comme par politique ; qui ſorti des marais de la Scythie, a inondé l'Aſie & l'Afrique, ſubjugué la Grèce, fait trembler l'Italie & l'Allemagne, mis le ſiége devant la capitale de l'Autriche, & dont les débordemens peut-être auroient dès longtemps englouti l'Europe, ſi la diſcipline & l'art de la Guerre ne devoient avoir néceſſairement l'avantage ſur la férocité courageuſe. MAURICE étudia contre ces nouveaux ennemis l'art de prendre les Villes, & de gagner les batailles (4).

Il eſt des guerriers qui ne ſont que braves, qui ne ſçavent qu'affronter la mort, auſſi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes, ſemblables à ces animaux belliqueux, fiers & intrépides au milieu des combats, mais qui ont beſoin d'être conduits, & dont l'ardeur doit être ſans ceſſe retenue ou guidée par le frein. Comme

MAURICE sentoit en lui-même cette supériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps qu'il combattoit en soldat, il observoit en philosophe. Un champ de bataille étoit pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, tandis que la foule des guerriers ne pensoit qu'à donner ou à éviter la mort, son ame tranquille embrassant tous les grands objets qui étoient sous ses yeux, étudioit l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps; d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras; de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble; de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution; d'ôter à la fortune son ascendant, & de l'enchaîner par la prudence; de s'emparer des postes & de les défendre; de profiter de son terrein, & d'ôter à l'ennemi l'avantage du sien; de ne se laisser ni étonner par

le danger, ni enivrer par le ſuccès; de voir en même temps & le mal & le remède; de ſçavoir avancer, reculer, changer ſon plan, prendre ſon parti ſur un coup d'œil; de ſaiſir avec tranquillité ces inſtans rapides qui décident des victoires; de mettre à profit toutes les fautes, & de n'en faire ſoi-même aucune, ou, ce qui eſt plus grand, de les réparer; d'en impoſer à l'ennemi juſques dans ſa retraite; &, ce qui eſt le comble de l'art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de ſa victoire, ou de rendre inutile celle de ſon vainqueur. Telles étoient les leçons que le Prince Eugène donnoit au Comte de Saxe. L'un méritoit la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; & ces deux Hommes étoient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une paix profonde ſuccéda aux troubles de la guerre (5). Alors, d'un bout de l'Europe à l'au-

tre, les Nations furent tranquilles ; & les calamités du genre-humain, furent au moins ſuſpendues dans ce beau climat toujours déſolé. MAURICE qui ne pouvoit plus exercer ſa valeur dans les combats, ne perdit point de vue ce grand art, pour lequel la nature l'avoit formé. Il ſçavoit qu'outre la diſcipline des camps, & cette école guerrière où l'on apprend à combattre & à vaincre par ſon expérience, il eſt une autre manière de s'inſtruire dans la retraite, par l'étude & par les réflexions. En effet, depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la poudre, & ſur-tout depuis que la Philoſophie, née pour conſoler les hommes & pour les rendre heureux, a été forcée de leur prêter ſes lumières pour leur apprendre à ſe détruire, l'art de la Guerre forme une ſcience auſſi vaſte que compliquée, compoſée d'un grand nombre de ſciences réunies.

MAURICE jetta ſes regards ſur tous les peuples de l'Europe, pour en trouver un qui fût digne de l'inſtruire ; & ſon choix ſe fixa ſur la France. Cet aſcendant de réputation & de gloire que LOUIS XIV, Colbert & les Arts lui avoient donné, & que dix années d'orages & de malheurs n'avoient pu lui faire perdre, ſe conſervoit encore ſous la régence d'un Prince qui cultivoit, honoroit, jugeoit tous les arts, ſçavoit connoître les hommes, & à qui il n'a manqué dans ſes grandes vues, que de ſçavoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de MAURICE l'avoit devancé à la Cour de Verſailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritoit, & qu'il la ſurpaſſeroit un jour. MAURICE fut donc attaché à la France par un grade (6) qui excita la jalouſie des Courtiſans : mais ils ne voyoient en lui qu'un jeune étranger, ami des plaiſirs ; & le grand Homme

leur échappoit. Philippe jugea MAURICE en Homme d'Etat; & MAURICE justifia Philippe.

Dès-lors il se consacra tout entier à l'étude de ces sciences sérieuses & profondes, qui sont devenues les compagnes & les instrumens de la guerre. L'Art d'Euclide lui apprit à connoître les propriétés générales de l'étendue, & lui donna cet esprit de combinaison qui est le fondement de tous les arts où l'imagination ne domine pas, aussi nécessaire au Général qu'à l'Astronome, & qui a formé Turenne & Vauban, comme Archimède & Newton. L'art du Génie lui apprit à faire usage de ces notions abstraites, en les appliquant aux Fortifications, à l'attaque & à la défense des Places: &, pour la gloire de MAURICE, il suffit de dire qu'il eut des vues qui avoient échappé à Vauban & à Cohorn *. L'art

* Le Vauban des Hollandois.

qui enſeigne les propriétés du mouvement, qui meſure les temps & les eſpaces, qui calcule les vîteſſes, & commande aux élémens dont il aſſujettit les forces, exerça auſſi ce génie ardent & facile (7). A ces études, il joignit celle de l'Hiſtoire. Guidé dans ce labyrinthe par l'exacte connoiſſance des lieux, il obſervoit, étudioit & jugeoit les grands Hommes. Laiſſant les dates aux compilateurs, & les détails qui ne ſont que curieux aux eſprits oiſifs & frivoles, il s'inſtruiſoit par les grands exemples, comme par les fautes des Hommes célèbres. Ses propres réflexions contribuèrent à le former; & il joignit ſes lumières à celles de tous les ſiècles. Malheur à qui n'a jamais penſé par lui-même! Quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne ſera jamais mis au premier rang des hommes. MAURICE, plein de cette hardieſſe qu'inſpire le génie, écartoit la barrière du préjugé pour

reculer les limites de ſon art, après avoir trouvé le bien cherchoit le mieux, s'élançoit au delà du cercle étroit des événemens, & créoit des combinaiſons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver les reſſources, étudioit ſur-tout la ſcience de fixer la valeur incertaine & variable du Soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité poſſible, ſcience la plus inconnue & la plus néceſſaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, & la faire entendre à tous ceux qui ſe conſacrent à la défenſe de la Patrie; à vous ſur-tout, qui appellés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, conſumez, pendant la paix, des jours inutiles dans l'ennui, ou dans les fatigues de la volupté! Guerriers, vous portez un nom illuſtre, vous êtes braves, la nature vous donna des talens, peut-être même du génie; mais ces qualités ne ſuffiſent point encore. Imitez le Comte de Saxe dans ſes études:

qu'il eſt obligé de ralentir ſa marche.

Le fruit de tant de travaux & de réflexions devoit enfin paroître. La mort du Roi de Pologne troubla une paix de vingt ans, & l'ambition de lui ſuccéder arma deux concurrens, entre leſquels les Nations ſe partagèrent. Ainſi, le droit d'élire ſes Rois, le plus beau privilège des Peuples, & qui conſerve ſeul aujourd'hui une foible image de la liberté primitive des hommes, eſt devenu pour le genre humain, une ſource de diviſions & de malheurs. Auguſte avoit pour lui la protection de l'Empereur & les armes de la Ruſſie; Staniſlas ſes vertus & la France. MAURICE apprit alors à l'Europe qu'il avoit choiſi la France pour ſa patrie. On le vit ſacrifier les intérêts du ſang & le nom de frère à ſon attachement pour LOUIS, & préférer la gloire de ſervir ſous les François, à celle de commander les troupes belliqueuſes de la Saxe (11).

Déja les parties les plus importantes & les plus difficiles de l'art de la Guerre lui ſont confiées. Barwick le charge de paſſer le Rhin; & l'habileté avec laquelle il conduit ce projet, juſtifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je la plume de cet Homme éloquent * qui s'eſt élevé au deſſus de lui-même en célébrant Turenne, ou de cet Orateur ** plus ſublime encore, dont le génie s'eſt trouvé de niveau avec l'ame du grand Condé! Je tracerois le tableau de ce que MAURICE fit alors dans les champs de l'Allemagne. Vous le verriez cherchant les dangers avec le même empreſſement que les autres cherchent les plaiſirs (12), montant la tranchée, livrant des aſſauts, enlevant des convois, forçant des retranchemens, décidant par ſa valeur du gain des batailles, donnant l'ordre en Général,

* Fléchier. ** Boſſuet.

& l'exemple en Soldat, adoré des troupes, redouté des ennemis, respecté des Généraux, estimé lui seul plus que des bataillons entiers *.

C'est par ces exploits qu'il parvint au grade de Lieutenant-général. Il ne le dut point à ces manœuvres sourdes, à ces intrigues obscures qui avilissent & les honneurs & celui qui les obtient. Il laisse ces moyens honteux à ceux qui joignent la bassesse à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formoient des complots contre lui, il traçoit des plans de campagne: il ne fit sa cour que sur les champs de bataille: ses partisans furent les Soldats qu'il commandoit, les ennemis qu'il avoit vaincus; la Gloire fut sa protectrice.

* Le Maréchal de Barwick, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le Comte de Saxe dans son camp. Comte, lui dit-il aussi-tôt, j'allois faire venir trois mille hommes, mais vous me valez ce renfort.

Il ne lui manquoit que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppoſe un. C'eſt Eugène (13); Eugène, long-temps la terreur de la France; mais Villars nous apprit à Denain qu'il pouvoit être vaincu, & lui-même avoit pris ſoin de nous former un Héros capable de le combattre. En effet, MAURICE ſuppléant au petit nombre des troupes par l'art de ſe poſter, ſçut en impoſer à ce redoutable ennemi, garder le paſſage du Rhin, & couvrir nos frontières. Eugène reconnut ſon diſciple; & le ſucceſſeur de LOUIS XIV eut auſſi ſon Turenne.

Les victoires de la France, la modération de deux Rois, & ſur-tout un Miniſtre qu'on a appris à louer depuis qu'il n'eſt plus, procurèrent bientôt à l'Europe cette paix (14), où l'on vit un Souverain légitimement élu, ſacrifier ſes droits au repos des Nations. Ne croyons pas que MAURICE s'en-

dormît au ſein de la gloire, & s'imaginât ne pouvoir plus rien ajouter à ſes lumières. C'eſt le vice de la médiocrité. Le génie découvre des eſpaces immenſes, où l'eſprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avoit donné de ſi belles leçons ſur l'Art Militaire, en prend lui-même de tous les Ecrivains célèbres (15) qui ont approfondi cet Art. Ainſi, le premier des Orateurs, après avoir étonné Rome de ſon éloquence, alla encore chercher des Maîtres dans les Ecoles de l'Aſie.

La mort de Charles VI ne tarda pas à replonger l'Europe dans les troubles dont elle commençoit à peine à ſortir. Telle eſt l'influence des Rois. Ils gouvernent le monde pendant leur vie, & l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'eſpace de quarante ans, la mort de trois Princes a excité trois guerres ſanglantes. La Pruſſe, la Bavière & la Saxe diſputèrent à la Fille de Charles VI

les VI l'héritage de ſon père. La France animée contre l'Autriche, par cette ancienne rivalité que rien n'avoit pu éteindre, & qu'on regardoit depuis deux cents ans, comme néceſſaire à la balance de l'Europe, joignit ſes armes à celles de la Bavière. La Bohème devint le théâtre de la guerre, & des exploits de MAURICE.

Déja, malgré les rigueurs de la ſaiſon, Prague eſt aſſiégée par l'Electeur, & la fortune de ce ſiége eſt confiée au Héros de la Saxe (16). Tout ſemble conſpirer contre le ſuccès de l'entrepriſe. MAURICE voit les obſtacles, & il eſt le ſeul qui n'en eſt pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardieſſe étonneroit tout autre que lui. L'ennemi approche; dans la même nuit la tranchée s'ouvre; la Ville eſt priſe; l'ennemi peut à peine le croire; & la France applaudit à un ſuccès qu'elle n'oſoit eſpérer.

N'oublions pas d'observer qu'il choisit pour l'exécution de l'entreprise, un homme qui justifioit son choix par sa valeur; qui élevé de grade en grade, dut tout à ses actions & rien à ses ancêtres; qui, pour s'avancer, ajoutoit à son courage tout ce qui manquoit à sa naissance; qui honora ce nom si dédaigné de *Soldat de Fortune*, & le porta avec la juste fierté qu'il a le droit d'inspirer; qui en parlant de lui-même sans s'assujettir toujours aux conventions timides de la modestie, put quelquefois offenser l'orgueil, mais jamais la vérité; qui, ayant commencé comme Fabert, dans les mêmes temps peut-être eût fini comme lui, & que la voix publique sembloit appeller aux premiers honneurs de la guerre, sans doute parce que ces fortes d'exemples toujours rares, ne peuvent être qu'utiles sans jamais nuire, & que l'élévation d'un homme qui est l'artisan de sa propre grandeur, flatte l'ambition

ſecrette de tous les états & de tous les rangs. Qu'il me ſoit permis d'aſſocier en paſſant le nom de Chevert à celui de MAURICE ; aujourd'hui qu'il n'eſt plus, on me le pardonnera plus aiſément ſans doute.

La conquête de Prague eſt bientôt ſuivie d'une autre auſſi importante & peut-être plus difficile (17), Egra ſuccombe. La poſſeſſion de la Bohème eſt aſſurée ; & la communication avec la Bavière conſervée libre. Dès ce moment les nations eurent les yeux fixés ſur le Comte de Saxe, & le regardèrent comme un de ces hommes néceſſaires au deſtin des Empires, faits pour ébranler ou pour ſoutenir les Etats.

Une révolution changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, & la guerre fut reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alſace & la Lorraine ſont ſauvées une ſeconde fois par MAURICE. L'embraſement de la guerre s'étend & ſe communique.

La haine de l'Angleterre & l'ambition intéreſſée de la Sardaigne ſeçondent la politique de l'Autriche. La France voit ſans s'allarmer groſſir le nombre de ſes ennemis : elle a MAURICE pour défenſeur. Déja il a obtenu les deux prix les plus flatteurs de ſes ſuccès, la confiance de ſon Roi, & le titre de Maréchal de France *. Cet honneur accordé à MAURICE devoit être utile à l'Etat. En effet, ſi le droit de commander en Chef eſt un dépôt dangereux dans des mains foibles, on peut dire qu'il eſt auſſi néceſſaire que juſte dans un homme qui a de grands talens. Pour qu'il puiſſe agir, il faut lui ôter ſes entraves ; & trop ſouvent l'on a vu le génie dépendant échouer dans ſes projets, ou arrêté dans ſa courſe par l'autorité timide ou peu éclairée.

La Nation & l'Europe ſe ſouvien-

* Le 26 Mai 1744.

nent que LOUIS alla lui-même en Flandre ſe mettre à la tête de ſes troupes. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bonheur des peuples, que tous les Princes qui font la guerre, commandaſſent leurs armées. Obligés eux-mêmes de combattre & de vaincre, ils apprendroient à ſe meſurer avec la nature, la fortune & les hommes. Du ſérail de Conſtantinople ou d'Iſpahan, un Sultan voluptueux ou féroce ordonne le carnage. Il fait ſigne qu'on aille s'égorger ſur les frontières de l'Europe ou de l'Aſie. A ce ſigne, trois cent mille hommes marchent; les villes, les campagnes ſont ravagées; les villages ſont réduits en cendres; le meurtre ſuccède au meurtre, & les embrâſemens aux embrâſemens; cependant le Sultan oiſif dort dans ſon ſérail. Le ſang coule, des Provinces ſont déſolées pour un ſiecle; & le Sultan dort. Quand on a vaincu pour lui, on traverſe avec rapidité des provinces,

TAYLOR OXFORD

pour lui apporter des drapeaux enlevés aux ennemis. Il ſe réveille; il jette un œil ſtupide & calme ſur ces drapeaux teints du ſang de vingt mille de ſes Janiſſaires ou de ſes Spahis. Il demande le nombre des meurtres, ordonne que l'on continue, & ſe rendort. Bien loin de cette molleſſe aſiatique, preſque tous les Monarques François, depuis trois ſiecles * ſe ſont toujours montrés à la tête de leurs armées. LOUIS ſuit l'exemple de ſes ancêtres; il marche, & le génie de MAURICE le ſeconde. Tandis que l'un, par ſes conquêtes, faiſoit reconnoître en Flandres l'arrière-petit fils de LOUIS XIV **, l'autre par une inaction ſçavante & meſurée, contenoit l'ennemi au delà de

* Charles VIII, Louis XII, François I, Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV & Louis XV.

** Priſe d'Ipres, de Furnes & de Menin, par Louis XV.

l'Escaut, couvroit le siége des villes, & opposoit aux alliés un rempart impénétrable.

Ces succès sont troublés par des revers. Le Rhin n'est plus défendu par MAURICE, & les ennemis ont passé ce fleuve. LOUIS vole en Alsace. Un coup plus terrible menace l'Etat : LOUIS est prêt à expirer. D'un bout du Royaume à l'autre ce n'est que douleur & gémissemens. Je crois voir une famille pleurer autour du lit funèbre de son pere, tandis que des ennemis ardens viennent arracher les dépouilles de ces enfans malheureux. Les Alliés s'avancent en Flandres ; ils ont une armée formidable ; & nous n'avons à leur opposer que des troupes affoiblies & inférieures en nombre. Le désespoir est au dedans, la crainte au dehors. Quel sera le fourien de la France ! C'est MAURICE : c'est lui qui, à la tête de quarante mille hommes, en arrête soixante & dix mille.

* Ménager les forces de l'Etat, & soutenir sa réputation ; couvrir nos conquêtes passées, & empêcher les ennemis d'en faire aucunes ; se tenir près d'eux pour éclairer leur conduite, & se placer dans des postes où ils ne peuvent le forcer à combattre ; observer tous leurs projets & leur dérober les siens ; pénétrer par les mouvemens qu'il voit, ceux qui lui sont cachés ; ne laisser jamais échapper ni un moment favorable, ni un poste avantageux ; joindre la hardiesse à la précaution ; agir tantôt par des réflexions profondes, & tantôt par ces coups de lumière qui sont comme les inspirations du génie ; avoir de la vivacité sans précipitation, & du sang-froid sans lenteur ; enfin éviter les batailles qui décident trop rapidement du destin des Etats, & faire la guerre sans rien donner au hasard ; tel est l'art que

* Campagne de Courtrai.

MAURICE déploie dans cette Campagne, où il fit connoître la ſupériorité que le génie a ſur la force ; Campagne égale à celle de Fabius en Italie, & de Turenne en Allemagne, & qui un jour ſervira elle-même de leçon à la poſtérité.

Cependant le nombre de nos ennemis augmente encore (18). Ce peuple actif, commerçant & laborieux, reſpectable par ſa liberté, puiſſant par ſes richeſſes, vainqueur de la mer qu'il a ſçu aſſervir par ſes flottes & dompter par ſes digues, emporté par le tourbillon qui agite l'Europe, s'arme pour ſes anciens oppreſſeurs, pour les rivaux de ſon commerce, contre la nation qui l'avoit autrefois aidé à briſer ſes fers, & qui lui offroit alors ſon alliance. L'Europe ſe ligue contre la France ; & la France oppoſe MAURICE à l'Europe.

Déja il a ſçu tromper la vigilance de ſes ennemis. Tournai eſt inveſti en

leur préſence, & cette place eſt prête à ſuccomber. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre & la Hollande réuniſſent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. MAURICE a formé le projet de continuer en même temps un ſiége & de livrer une bataille. LOUIS accourt avec ſon Fils. Il vient partager avec ſes ſujets la gloire & le danger de cette fameuſe journée *. Champs de Fontenoy, vous allez décider cette grande querelle. C'eſt dans cet eſpace qu'eſt renfermée la deſtinée de quatre Empires.

MAURICE eſt expirant (19); & c'eſt lui qui eſt dépoſitaire du ſort de la France. On diroit que les loix de l'humanité ne ſont point faites pour lui, & que ſon ame guerrière eſt indépendante du corps qu'elle habite. Déja il a meſuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrein; il a vu tous les

* Bataille de Fontenoy le 11 Mai 1745.

avantages qu'il peut ou prendre ou donner; il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement ; il a choiſi tous ſes poſtes, combiné les rapports de toutes les poſitions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défenſe; il a diſtribué à ceux qui le ſecondent, les détails de l'exécution, & s'eſt réſervé la partie la plus difficile, celle d'attendre les haſards & de les fixer.

Tout s'ébranle. Ces grands corps ſe heurtent. MAURICE tranquille au milieu de l'agitation, obſerve tous les mouvemens, diſtribue des ſecours, donne des ordres, répare les malheurs. Sa tête eſt auſſi libre que dans le calme de la ſanté. Il brave doublement la mort: il fait porter dans tous les lieux où l'on combat, ce corps foible qui ſemble renaître & ſe multiplier par l'activité de ſon ame. C'eſt de ce corps mourant que partent ces regards perçans & rapides qui règlent,

changent, ou ſuſpendent les événemens, & font les deſtins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Un haſard utile (20) a formé cette colonne, dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un art terrible & profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte partout la deſtruction. Trois fois nos Guerriers attaquent ce rempart d'airain, trois fois ils ſont forcés de reculer. L'ennemi pouſſe des cris de victoire, le deſtin de l'armée chancelle; la Nation tremble pour ſon Roi. MAURICE voit des reſſources où l'armée entière n'en voit plus. Il ramaſſe toutes les forces de ſon ame. Une triple attaque eſt formée ſur un nouveau plan. La colonne eſt rompue, la France ſe raſſure, & LOUIS eſt vainqueur. O MAURICE! puiſque tu n'es plus, permets au moins qu'un Citoyen

obſcur, mais ſenſible, s'adreſſe à ta cendre : reçois pour ce bienfait les hommages de mes Concitoyens & les miens : la poſtérité te doit ſon admiration ; mais nous, nous te devons un ſentiment plus tendre, nous devons chérir & adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, ſemblables aux tremblemens de terre, donnent preſque toujours de violentes ſecouſſes aux Etats ; & plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend & ſe communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Oſtende, Ath & Nieuport tombent devant les vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles qui étoit défendue par une armée entière, par dix-ſept Généraux, par les rigueurs exceſſives de la ſaiſon, dans le temps qu'elle croyoit MAURICE loin d'elle, eſt étonnée de ſe voir preſqu'en même temps inveſtie, aſſiégée & priſe au milieu des glaces de l'hiver. A ces conquêtes en ſuccèdent

mens, unique témoignage d'une reconnoiſſance forcée, pour faire oublier ſa gloire, il ſe hâtoit de ſe confondre dans la foule des eſclaves. LOUIS n'eſt pas humilié par un grand Homme: & il ne craint que de n'être pas aſſez puiſſant pour récompenſer tant de ſervices. (21) Des diſtinctions nouvelles ſont créées pour des exploits nouveaux. Un titre * qui avoit été la récompenſe de Turenne au milieu de ſes triomphes, & de Villars au bord du tombeau, ſoumet à MAURICE toutes les armées de LOUIS. Une confiance plus flatteuſe que les dignités, lui donne un ami dans un Roi. L'envie qui n'oſe élever ſes regards juſqu'à lui, frémit en l'admirant, & ne murmure que dans la pouſſière.

Faut-il, toutes les fois qu'il s'agit d'un grand Homme, avoir à pronon-

* Titre de Maréchal Général de toutes les Armées du Roi.

cer le nom de l'Envie ? Quelle eſt cette maladie vile & cruelle, commune à tous les temps, à tous les lieux, & qui par-tout flétrit le genre-humain ? Les ſiécles, les gouvernemens, les arts, les loix, les mœurs, tout change ; l'Envie ne change pas. Ennemie éternelle & irréconciliable de tout ce qui eſt grand, à peine elle apperçoit ou un talent ou une vertu, elle accourt & les combat. Elle outragea Turenne & Luxembourg; elle eût voulu obſcurcir Condé ; elle perſécuta MAURICE. C'eſt elle qui dans les batailles traverſoit ſes plans ; c'eſt elle qui diſoit à des ames viles : faites périr l'Etat, s'il le faut, mais empêchez MAURICE de vaincre. C'eſt elle qui à Fontenoy, lorſque le Roi, la France & cent mille hommes étoient en danger, élevoit peut-être dans le cœur de certains hommes une joie barbare, & fit que le gain de la bataille fut pour eux un malheur plus grand

Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire encore plus rare, d'employer de grands talens ſans en être jaloux. Le bruit de cette chûte retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ſes Etats. L'Autriche & l'Angleterre connoiſſent alors qu'il n'y a point de barrière qui puiſſe arrêter la France.

MAURICE prépare un dernier ſpectacle à l'Europe. Quel eſt ce nouveau projet qu'il a formé ? Que ſignifient tous ces mouvemens combinés & ces marches ſavantes ? Quel ſera le point de réunion de tous ces corps de troupes diviſés ? Trois villes ſe croient menacées en même temps. Les alliés incertains ignorent quel eſt le poſte qu'ils doivent abandonner, quel eſt celui qu'ils doivent défendre. Ils s'agitent, ils ſe troublent. Maſtricht eſt enveloppé. Quatre-vingt mille hommes ne peuvent arrêter MAURICE, & ſont réduits à l'admirer.

C'en eſt fait ; tant de ſuccès ont décidé du ſort de la guerre. LOUIS conquérant accorde la paix par humanité, & ſes ennemis vaincus l'acceptent par beſoin. Les victoires de MAURICE ont donné le repos à l'Europe.

Ce grand Homme cher à la Nation, craint de nos ennemis & reſpecté des ſiens (car plus il fut grand, plus il dut en avoir) eſpéroit jouir de ſa gloire dans le ſein du repos ; & la France l'eſpéroit avec lui. On n'approchoit de ſa retraite de Chambord qu'avec ce reſpect qu'inſpire le ſéjour des Héros. Son Palais étoit regardé comme le temple de la valeur, & le ſanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô foibleſſe ! ô néant ! il ſemble que MAURICE ne devoit exiſter que pour faire de grandes choſes. Dès qu'il a ceſſé de vaincre, il diſparoît. Il meurt (23) ; & celui qui avoit été élu Souverain par un peuple libre, qui avoit été comblé de tant d'honneurs, qui avoit

gagné tant de batailles, qui avoit pris ou défendu tant de villes, qui avoit vengé ou vaincu les Rois, qui étoit l'amour d'une nation & la terreur de toutes les autres, compare en mourant ſa vie à un ſonge.

Sa mort fut une calamité pour la France, un événement pour l'Europe. LOUIS s'honora lui-même, en l'honorant de ſes regrets. Les courtiſans qui ſont ſi peu ſenſibles, furent attendris. Le peuple qui eſt la partie la plus mépriſée & la plus vertueuſe de l'Etat, pleura l'appui & le défenſeur de la patrie. Mais vous, guerriers qu'il conduiſoit dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos ſentimens? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence. Il ſuffit de rappeller un fait que la poſtérité doit apprendre, & dont il eſt utile de conſerver le ſouvenir. Après que le corps de MAURICE eut été tranſporté

dans la capitale de l'Alſace pour y recevoir les honneurs funèbres, deux ſoldats qui avoient ſervi ſous lui, entrent dans le temple où étoit dépoſée ſa cendre. Ils approchent en ſilence, le viſage triſte, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent aux pieds du tombeau, le regardent, l'arroſent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire ſon épée, l'applique au marbre de la tombe. Saiſi du même ſentiment, ſon compagnon imite ſon exemple. Tous deux enſuite ſortent en pleurant, ſans ſe regarder, & ſans proférer un ſeul mot. Ils penſoient ſans doute ces guerriers, que le marbre qui touchoit aux cendres de MAURICE, avoit le pouvoir de communiquer la valeur & de faire des Héros. Vous ne vous trompez pas, dignes ſoldats de MAURICE: tandis que ſon ombre, du milieu de l'Alſace qu'elle habite, ſémera encore la terreur chez nos ennemis, & gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui

renferme ſa cendre élévera l'ame de tous les François, leur inſpirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zèle pour le Roi & pour la Patrie.

Puiſſent tous ceux que leur naiſſance ou leurs talens, appellent à commander, le prendre pour modèle; & puiſſe la France, toutes les fois qu'elle ſera forcée de combattre, n'avoir point à regretter ce grand Homme!

NOTES

NOTES HISTORIQUES.

PAGE 4. (1) Le Comte de Saxe naquit le 19 Octobre 1696, de Frédéric-Auguſte II, Electeur de Saxe, Roi de Pologne, & de la Comteſſe de Koniſmark, Suédoiſe, auſſi célèbre par ſon eſprit que par ſa beauté.

Page 6 (2) En 1708 il étoit en Flandre dans l'armée des Alliés, commandée par le Prince Eugène & par Malborough. Il fut témoin de la priſe de Lille en 1709. Il ſe diſtingua au ſiège de Tournay, où il penſa périr deux fois. Il ſe ſignala au ſiège de Mons. Il ſe trouva à la Bataille de Malplaquet, & ce jeune enfant dit le ſoir qu'il étoit content de ſa journée.

Page 8 (3) Stralſund, la plus forte place de la Poméranie, étoit aſſiégée par les Rois de Pologne, de Danemarck & de Pruſſe, & défendue par Charles XII. Le jeune Comte obtint la permiſſion de ſervir à ce ſiège parmi les troupes Saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le deſir de voir & de connoître Charles XII, le faiſoit s'expoſer dans les endroits les plus périlleux, parce qu'il penſoit que ce devoit être là le poſte du Roi de Suède. En effet il le vit & l'admira. Il conſerva ce ſentiment pendant

toute ſa vie. C'étoit la ſeconde fois qu'il combattoit à Stralſund. En 1711 il avoit ſuivi dans cette place le Roi ſon pere, il avoit paſſé la rivière à la nage, à la vue des ennemis, & le piſtolet à la main.

Page 10. (4) En 1717 il ſe rendit en Hongrie, où l'Empereur avoit contre les Turcs une armée de 150000 hommes ſous les ordres du Prince Eugène. Il ſe trouva au ſiège de Belgrade, & à une bataille ſanglante que le Prince Eugène gagna ſur les Turcs.

Page 12 (5) Le Traité d'Utrecht avoit terminé la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, & calmé les orages du Midi. La mort de Charles XII avoit pacifié le Nord ; & les victoires du Prince Eugène, en abattant les forces de l'Empire Ottoman, procurèrent à l'Allemagne la paix de Paſſarovitz.

Page 14. (6) Ce fut en 1720 qu'il fit ſon premier voyage à Paris. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les François. Ce goût ſembla naître en lui avec le goût de la guerre. La langue françoiſe fut même la ſeule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans ſon enfance. Le Duc d'Orléans lui fit un accueil très-flatteur, & pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de Maréchal de camp. Il eſt daté du 7 Août 1720.

Page 16. (7) Le Comte de Saxe fixé à Paris en 1722, employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications & les méchaniques. Il avoit un talent naturel & décidé pour toutes ces sciences abstraites. Avant d'appliquer ces connoissances à la guerre, il les consacra à servir sa nouvelle patrie, par un de ces ouvrages dont le projet seul fait honneur à un citoyen, & dont la gloire doit être indépendante du succès, puisqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'étoit une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, sans le secours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entreprise, après y avoir dépensé des sommes immenses. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui sert à Paris, & par le moyen de laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont-royal jusques dans le bassin.

Page 18. (8) On se croit obligé d'avertir que dans tout ce détail, on parle moins en Orateur qu'en Historien. Les éloges des grands Hommes ne doivent être fondés que sur les faits. Le Comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la guerre. Le délassement de tant de travaux étoit un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes, cet art qui en augmentant la souplesse du soldat, fait que l'ordre se joint à la rapidité des

évolutions, & que les bataillons paroiſſent de vaſtes machines qui n'ont qu'un même reſſort & un même mouvement; cet art qui a ſi ſouvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avoit preſqu'au ſortir de l'enfance, fixé l'attention du Comte de Saxe. Dès l'âge de ſeize ans, il avoit inventé un nouvel exercice, & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand ſuccès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, tous les jours il prenoit plaiſir à le former & à l'exercer lui-même ſelon ſa nouvelle méthode; & ce fut peut-être ſon exemple qui réveilla l'attention du gouvernement ſur cette partie de la guerre, trop négligée juſqu'alors parmi nous, & perfectionnée en Pruſſe par 50 ans d'application & de ſoins. Le Chevalier Follard qui a paſſé ſa vie à étudier la guerre & à en donner des leçons, eſtimoit beaucoup la nouvelle tactique inventée par le Comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ſes commentaires ſur Polybe, tome 3, liv. 2, ch. 14, §. 4. Après avoir parlé de l'utilité de pluſieurs exercices, il ajoute: *Ce que je viens de dire eſt excellent; mais il faut encore exercer les troupes à tirer ſelon la nouvelle méthode que le Comte de Saxe a introduite dans ſon régiment; méthode dont je fais grand cas, ainſi que de ſon inventeur, qui eſt un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu. L'on verra*

à la première guerre que je ne me trompe point dans ce que je penſe. Je remarquerai ici à la gloire du Chevalier Follard, que c'étoit en 1728 qu'il portoit ce jugement ſur le Comte de Saxe.

Ibid. (9) La Curlande, ancien Duché qui avoit autrefois appartenu à l'Ordre Teutonique, formoit un état ſouverain, mais dépendant. Elle avoit ſubi le ſort des petits états qui ſont environnés de nations puiſſantes. N'ayant point aſſez de forces pour être oppreſſeurs, ils emploient la politique pour n'être point opprimés, & ſe donnent un protecteur pour n'avoir point de maître. La Curlande étoit donc ſous la protection de la Pologne. Cette république avoit formé le projet d'éteindre la ſouveraineté de ce Duché, & de le réunir à ſes états à la mort de Ferdinand, Prince qui avoit l'eſprit auſſi foible que le corps. Les Curlandois allarmés & jaloux d'être libres, réſolurent de faire échouer le projet de la Pologne, en réglant la ſucceſſion éventuelle de Ferdinand. Il leur falloit un Prince dont la réputation juſtifiât leur choix, qui eût aſſez de fermeté pour oſer le ſoutenir, & aſſez de génie pour les défendre. Ils jettèrent les yeux ſur le Comte de Saxe, déjà très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu Duc ſouverain de Curlande, le 5 Juillet 1726. Auſſi-tôt il ſe forma contre lui un violent orage en Po-

logne. D'un autre côté la Ruſſie, qui étoit trop puiſſante pour ne point avoir auſſi quelques droits à réclamer ſur la Curlande, fut indignée que ce peuple osât ſe croire libre, & n'eût point été à Pétersbourg ſe proſterner aux pieds du trône pour y demander un maître. La Czarine vouloit faire tomber ce Duché ſur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier qui de garçon pâtiſſier, devenu général & prince, avoit encore l'ambition d'être ſouverain. Ce rival du Comte de Saxe, pour ſe délivrer d'un concurrent ſi redoutable, réſolut de le faire enlever. Il envoya à Mittaw huit cents Ruſſes qui inveſtirent le palais du Comte, & l'y aſſiégèrent. Le Comte qui n'avoit que ſoixante hommes s'y défendit avec le plus grand courage. Le ſiège fut levé, & les Ruſſes obligés de ſe retirer. Cependant en Pologne on s'aſſemble, on cabale, on tient des diètes, on porte des décrets. Le Comte de Saxe eſt ſommé de comparoître & de rapporter le diplôme de ſon élection. Il n'obéit point, & ſa tête eſt miſe à prix. Il amaſſe de l'argent, lève des troupes, parle à ſes peuples en ſouverain, & s'apprête à les défendre en héros. Il fait pluſieurs voyages à Dreſde, à Leipſik. Il ne craint ni la Ruſſie, ni la Pologne, ni les aſſaſſins mercénaires que la proſcription armoit contre lui. Il envoye des Miniſtres à Vienne, à Berlin,

à Londres, pour ſolliciter des ſecours. Il ſe retire avec ſes troupes dans l'iſle d'Uſmaiz, & ordonne à tous ſes partiſans de l'y venir joindre. Les Ruſſes forment le projet de le forcer dans cette retraite. Le Comte de Saxe n'avoit que 300 hommes, & ſes retranchemens n'étoient point achevés. Le général Ruſſe qui avoit 4000 hommes, voulut joindre la perfidie à la force, & le ſurprendre dans une entrevue. Le Comte fut inſtruit de ce complot, le fit rougir de ſa lâcheté, & rompit la conférence. Cependant comme il n'avoit point aſſez de forces, il fut obligé d'abandonner cette iſle. Pendant ce temps-là, des commiſſaires de la Pologne étoient arrivés dans la capitale de la Curlande, où ces protecteurs orgueilleux agiſſoient en maîtres, faiſoient juger les amis du Comte de Saxe, caſſoient ſon élection, & régloient d'un ton deſpotique la forme de gouvernement d'un peuple libre. Le Comte de Saxe trop foible pour défendre contre la Ruſſie & la Pologne ſes droits & ſes ſujets opprimés, fit des proteſtations, unique reſſource dans le malheur, & attendit une circonſtance favorable. Elle ſe préſenta en 1736. Le Duc Ferdinand mourut cette année-là. Le Duché ſembloit appartenir de droit au Comte de Saxe. Mais l'Impératrice de Ruſſie eut le crédit de faire élire le Comte Bi-

ren, qui étoit alors auprès d'elle dans la plus haute faveur, & la force l'emporta encore sur la justice. La Czarine mourut en 1740, & sa mort entraîna la chûte de son favori. Il fut arrêté. Son crime étoit d'être étranger & trop puissant. Jugé & condamné, il fut transporté dans les déserts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les espérances du Comte de Saxe; mais elles furent encore trompées. Le nouveau choix de la Curlande déterminé par l'influence des états les plus puissans, tomba sur le prince Louis de Brunsvik. Une nouvelle protestation du Comte de Saxe annonça à l'Europe la justice & l'inutilité de ses prétentions; & il fut réduit à grossir la foule des Princes, que les passions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

Page 19 (10.) Il composa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre: *Mes Rêveries*. Une anecdote singulière, & qu'on aura peine à croire, c'est qu'il étoit malade & avoit la fièvre lorsqu'il le fit. L'ouvrage fut composé en treize nuits. Il le retoucha, & y fit des augmentations après la paix de 1736.

Page 20. (11) L'Electeur de Saxe, au commencement de cette guerre, offrit au Comte son frère le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en

France en qualité de Maréchal de camp, & ſe rendit ſur le Rhin à l'armée de M. de Berwick.

Page 21. (12) Le 23 octobre 1733, après le paſſage du Rhin, il monte à la tranchée au fort de Kehl, & a un capitaine tué à côté de lui. En 1734, au commencement de la campagne, à la tête de deux cents dragons, il ſe rend maître d'un convoi gardé par 1200 hommes. Le 27 avril il ſe trouve à deux aſſauts qui ſe livrent le même jour à la ville de Trarback dans le Palatinat. Au ſecond aſſaut, il voit ſept grenadiers tomber autour de lui. A Etlinghen, à la tête d'un détachement de grenadiers, il pénètre dans les lignes des ennemis, en fait un grand carnage, & décide la victoire. Au ſiège de Philisbourg, fameux par ſa difficulté & par la mort du Maréchal de Berwick, il eſt chargé d'un très-grand nombre d'attaques, qu'il exécute avec autant de ſuccès que d'intrépidité. Ce fut immédiatement après ce ſiège qu'il fut nommé Lieutenant-général. L'acte par lequel le Roi lui donne ce grade dans ſes armées, eſt du premier août 1734.

Page 23. (13) En 1735, le Prince Eugène qui commandoit l'armée impériale, avoit formé le projet de paſſer le Rhin à Manheim, & de pénétrer dans le Pays-Meſſin. Le Maréchal de Coigny détacha le Comte de Saxe pour arrêter

les Impériaux. Le Comte choiſit un poſte ſi avantageux, que le Prince Eugène, quoique très-ſupérieur en forces, n'oſa jamais haſarder ce paſſage.

Page 23. (14) Par la paix de 1736, Staniſlas Leczinski, beau-père de Louis XV, élu deux fois Roi de Pologne, l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce royaume, en gardant le titre de Roi. Le Duché de Lorraine & de Bar lui fut donné en dédommagement; & François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, eut en échange le grand Duché de Toſcane.

Page 24. (15) Le Comte de Saxe avoit connu en 1731 le Chevalier Follard, & s'étoit lié avec lui. Cet officier, paſſionné dès ſon enfance pour l'art de la guerre, avoit paſſé ſa vie à combattre & à méditer. C'étoit un guerrier plein de vues, qui joignoit la méthode à la hardieſſe des idées. C'eſt aux maîtres de l'art à décider, s'il eut raiſon de vouloir appliquer à tous les lieux & à toutes les circonſtances ſon ſyſtème de la colonne, & de rapporter tout à cet objet. Il a laiſſé dans un commentaire ſur Polybe le vaſte dépôt de ſes connoiſſances & de ſes réflexions. Ces deux hommes, que le même goût, ou plutôt la même paſſion avoit unis, tenoient tous les jours enſemble des conférences de deux ou trois heures, où ils ſe communiquoient leurs idées ſur les opérations militaires.

Ce fut dans le même temps que le Comte de Saxe étudia tous les auteurs anciens qui ont traité de la guerre. Il lut Polybe en entier. Il avoit un goût particulier pour un auteur peu connu, & qui cependant mérite de l'être. C'eſt Onozander qui vivoit ſous les Empereurs Romains. Il a fait un ouvrage ſur la manière de conduire les armées. Le Comte de Saxe l'avoit ſouvent à la main, & le portoit toujours avec lui. Nous n'en avons juſqu'ici qu'une traduction en vieux ſtyle. On nous en promet une nouvelle de M. le Baron de Zurlauben, membre de l'Académie Royale des Inſcriptions, & auteur de l'Hiſtoire militaire des Suiſſes.

Page 25. (16) Prague fut aſſiégée à la fin de novembre 1741. L'Electeur de Bavière, depuis Empereur ſous le nom de Charles VII, confia au Comte de Saxe les opérations du ſiège. La grandeur immenſe de cette capitale, le grand nombre des troupes qui formoient la garniſon, le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs exceſſives de la ſaiſon, & plus que tout cela, l'approche d'une armée de 30000 hommes qui voloit à ſon ſecours, & qui n'étoit plus qu'à cinq lieues, tout cela faiſoit craindre beaucoup pour le ſuccès. Le Comte de Saxe réſolut de prévenir l'arrivée des ennemis, & d'emporter la ville par eſcalade. Il confia ſon projet à un of-

ficier digne de le seconder; c'étoit M. de Chévert, alors Lieutenant-Colonel, & depuis Lieutenant-Général. Ce officier se servit d'un sergent dont la valeur lui étoit connue. L'instruction singulière qu'il lui donna, mérite à jamais d'être conservée. » Tu te rendras, dit-il, en tel endroit; » tu appliqueras une échelle contre le mur; tu » monteras: on criera *qui vive?* Tu ne répondras » rien. On te tirera, on te manquera, tu égorge- » ras la sentinelle, & je suis à toi ». Le sergent ne pensa pas même à faire une objection; tout fut exécuté de point en point. Le sergent monta, fut tiré, fut manqué; M. de Chévert le suivit, & la ville fut prise. C'étoit le 15 novembre, la nuit même du jour où la tranchée avoit été ouverte.

Page 27. (17) La conquête d'Egra étoit d'autant plus importante, que les ennemis y avoient tous leurs magasins. Cette ville étoit si forte, que le Prince Charles crut qu'il n'étoit pas nécessaire d'y jetter du secours. Elle fut investie par le Comte de Saxe le 2 avril 1742. Une garnison nombreuse, un chef habile, l'abondance de tout ce qui fait le nerf & le ressort de la guerre, toutes les ressources de cet art ingénieux & savant inventé par les modernes pour défendre les places, ne purent empêcher qu'elle ne fût prise après quelques jours de tranchée ou-

vente. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, & causa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au Comte de Saxe pour l'en féliciter.

Page 33. (18) Dans l'hiver de 1745 il se conclut un traité d'union à Varsovie, entre la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre, l'Electeur de Saxe & la Hollande. L'Ambassadeur des états généraux ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la gallerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce traité. *Celui est fort indifférent à la France*, reprit le Maréchal; *mais si le Roi mon maître veut me donner carte-blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année soit passée.*

Page 34 (19) Lorsque la bataille de Fontenoy se livra, le Maréchal de Saxe étoit presque mourant. Il se faisoit traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval; mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au Roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long-tems après, » qu'agitant, il y a quelques jours, la question » de savoir quelle étoit la bataille de ce siècle » qui avoit fait le plus d'honneur au Général, » les uns avoient proposé celle d'Almanza, & » les autres celle de Turin; mais qu'enfin tous

» le monde étoit tombé d'accord que c'étoit » ſans contredit celle dont le Général étoit à la » mort lorſqu'elle ſe donna ».

Page 36. (20) Cette fameuſe colonne dont on a fait honneur au génie de nos ennemis, fut preſque l'ouvrage du haſard. L'infanterie angloiſe étoit d'abord rangée ſur deux lignes; & ſes flancs expoſés au feu de notre artillerie ſouffroient beaucoup. Ce fut ce qui obligea cette infanterie à ſe reſſerrer pour préſenter un front moins large, & à former ce bataillon quarré qui fit tant de progrès & de ravages, & qui donna pendant une heure entière la victoire à nos ennemis. Le Maréchal de Saxe, pour l'enfoncer, le fit attaquer en même temps de front & par les flancs. Ces trois attaques concertées enſemble, & exécutées avec la plus grande intrépidité, arrachèrent enfin la victoire aux Anglois.

Page 40. (21) Au mois d'avril 1746, le Roi donna au Maréchal de Saxe des lettres de naturalité. Elles ſont conçues dans les termes les plus honorables & les plus flatteurs. Après la bataille de Raucoux, il lui fit préſent de ſix pièces de canon qui faiſoient partie de l'artillerie priſe ſur les ennemis; honneur rare, & qui de la part d'un Roi eſt la marque de la plus grande confiance. Il lui avoit déja donné le

château de Chambord, pour en jouir durant ſa vie comme d'un bien propre. Le mariage de M. le Dauphin avec la Princeſſe Royale de Saxe, mit le comble à la conſidération dont jouiſſoit le Maréchal. En 1747, il fut créé Maréchal Général de toutes les armées du Roi. Les proviſions ſont datées du 12 janvier. Enfin, au mois de janvier 1748, le Roi le nomma Commandant Général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Je ſuis entré dans tous ces détails, parce qu'ils ſont autant d'honneur au Souverain qui récompenſe, qu'au ſujet qui mérite de l'être.

La nation imitoit ſon Roi dans la reconnoiſſance qu'elle témoignoit au Maréchal de Saxe; & là-deſſus elle n'avoit pas beſoin d'exemple. Aucune nation peut-être n'eſt auſſi ſenſible à la gloire militaire que les François. A ce ſentiment ſe joignoit encore dans la capitale cette vivacité ardente, qui fait que tous les ſentimens ſe communiquent avec rapidité, qui fait qu'on admire, qu'on exagère, qu'on y a tous les jours beſoin d'être étonné de quelque choſe, & ſur-tout que chacun répéte fidélement ce qu'il a entendu, éloge ou ſatire, n'importe. Chez un tel peuple, un Général qui a de grands ſuccès ne peut manquer d'être célébré. Le Maréchal de Saxe étoit donc l'objet de toutes les converſations. Lorſ-

lorſque c'eſt un hommage que la reconnoiſſance rend au mérite. Le beau mauſolée dont le modèle a déja été admiré au Louvre, & qui doit être exécuté en marbre par le célèbre Pigal, achevera de conſacrer la reconnoiſſance du Roi, & la gloire du Maréchal.

ANECDOTES SUR LE MARÉCHAL DE SAXE.

ON n'a préſenté dans cet éloge le Maréchal de Saxe que comme homme de guerre. C'eſt ſous ce point de vue qu'il a mérité notre reconnoiſſance, & qu'il a été grand Si après avoir vu le héros, on veut connoître l'homme, voici quelques détails que ſon nom peut rendre intéreſſans.

On ſçait qu'il aima beaucoup les plaiſirs, & qu'il ne fut pas toujours très-délicat ſur le choix. Il avoit plutôt des goûts que des paſſions ; & ces goûts ſe multiplioient, ou changeoient ſouvent. Sa morale ſur cet objet reſſembloit aſſez à celle des anciens héros dont il avoit la force. Son caractère fier & libre ne lui permettoit guère de s'aſſujettir à plaire ; & il aimoit mieux commander l'amour que le mériter. Cependant au milieu de tous ces goûts, qu'on ne peut pas même trop honorer du nom d'attachemens, il ne perdit jamais de vue ſa profeſſion. Partout où il alloit, il avoit une bibliothèque de guerre, & dans les momens même où il ſem-

bloit le plus occupé des plaiſirs, il ne manquoit jamais de ſe retirer pour étudier au moins deux ou trois heures. Ce contraſte d'une grande idée qui le ſuivoit par-tout, & d'amuſemens qui n'étoient pas toujours fort nobles, peut ſervir à faire connoître les hommes.

Etant encore jeune, il fut attaché à la célèbre Le Couvreur, & ſe plaiſoit beaucoup dans ſa ſociété. Follard, Polybe, & ſon génie firent ſon éducation pour la guerre. Mademoiſelle Le Couvreur la fit pour les choſes agréables. Elle lui fit lire la plûpart de nos Poëtes, lui apprit beaucoup de vers, & orna ſon eſprit de cette littérature légère, qui à la vérité ſied mieux à une actrice qu'à un héros, & qui eſt plutôt un agrément qu'un mérite. C'étoit Omphale qui paroit Hercule. Heureuſement il eut mieux à faire dans la ſuite, que de cultiver ce genre d'éducation.

Etant nommé Duc de Curlande, & obligé de combattre la Pologne & la Ruſſie, Mademoiſelle Le Couvreur mit ſes pierreries en gage pour une ſomme de quarante mille francs qu'elle lui envoya. L'actrice capable d'un pareil trait, étoit digne de jouer Cornélie.

Le Maréchal de Saxe à la guerre, ſe délaſſoit preſque tous les jours par les ſpectacles, des fatigues du commandement. Quelquefois on

venoit lui rendre compte dans ſa loge, des démarches des ennemis; il donnoit ſes ordres, & ſe remettoit tranquillement à écouter la pièce.

On ſçait que la veille d'une bataille étant au ſpectacle, l'acteur chargé d'annoncer, dit qu'on ne joueroit pas le lendemain à cauſe de la bataille, mais annonça la pièce pour le jour d'après. Il falloit une victoire pour que les acteurs tinſſent parole, & ils la tinrent. Il faut convenir que cette manière de faire la guerre n'étoit guère celle des Scipions, mais le Maréchal de Saxe avoit pris les mœurs de la nation qu'il commandoit. Il faiſoit comme elle, un jeu des combats, & uniſſoit aux plaiſirs un courage profond & calme, comme elle y a joint de tout temps un courage impétueux & brillant.

Tout s'allie chez les hommes. On peut quelquefois aimer les plaiſirs & être cruel; le Maréchal de Saxe étoit humain. Il ſçavoit reſpecter le ſang des ſoldats & le ménageoit. Un jour un officier général lui montrant un poſte qui pouvoit être utile; « il ne vous coûtera pas, dit-» il, plus de douze Grenadiers. » Paſſe encore, dit le Maréchal, ſi c'étoit douze Lieutenants généraux. Sans doute par cette plaiſanterie, il ne vouloit point bleſſer un corps d'officiers reſpectables, & qui par leurs ſervices comme par leur grade ſont la plupart deſtinés à commander.

Il voulut ſeulement faire voir combien il ménageoit un corps de ſoldats célèbre par ſa valeur.

La nuit qui précéda la bataille de Raucoux, il étoit dans ſa tente, triſte & plongé dans une rêverie profonde. M. Sénac, avec qui dans ce moment il ſe trouvoit ſeul, lui demande le ſujet de ſa triſteſſe. Le Maréchal lui répondit en parodiant ces vers d'Andromaque :

Songe, ſonge, Sénac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle ;
Songe aux cris des vainqueurs, ſonge aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, ſous le fer expirans, &c.

Il ajouta un moment après : *& tous ces ſoldats n'en ſçavent rien encore.* Ce mouvement d'un Général qui dans le ſilence de la nuit s'attriſte en penſant aux maſſacres du lendemain, & fait réflexion que de tant de milliers d'hommes qui dorment, une partie ne ſe réveillera que pour mourir, a quelque choſe de profond, de ſenſible & de tendre qui n'eſt pas ordinaire.

Ce même homme qui s'attendriſſoit ſur le ſort des ſoldats, faiſoit valoir avec zèle les ſervices des officiers, & les appuyoit à la cour, de

tout ſon crédit. Il avoit pour le mérite militaire cette eſtime profonde & réfléchie, que doit avoir un homme qui ne s'eſt jamais occupé que d'une idée. Ce ſentiment ne l'empêcha point de rendre quelquefois des ſervices d'un autre genre. Un jeune officier, dans un de ces momens où la crainte l'emporte ſur le devoir, & où l'on conſulte plus la nature que l'honneur, avoit diſparu. Son abſence avoit été remarquée. Tout ſe déchaînoit; les hommes braves, par eſtime pour la valeur; ceux qui l'étoient moins, pour ſe perſuader à eux-mêmes & aux autres qu'ils étoient fort au deſſus d'une telle foibleſſe. Le Maréchal de Saxe l'apprend, dit qu'il a donné à cet officier une commiſſion ſecrette, & le fait avertir de paroître publiquement le lendemain à ſon lever. L'officier s'y rend. Le Maréchal va au devant de lui, lui parle quelque temps en ſecret, & le loue enſuite tout haut d'avoir rempli avec autant de promptitude que d'intelligence les ordres qu'il lui a donnés. Par cette conduite, il conſerva un citoyen à l'état, ſauva l'honneur d'une famille, & empêcha qu'une foibleſſe d'un moment ne fît le malheur & la honte d'une vie entière. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter que cet officier fut par la ſuite le plus brave des hommes.

Quelquefois il employoit dans ſes propos

une certaine ſévérité militaire, qui tenoit à la hauteur d'un homme accoutumé à faire le ſort des états. Il aſſiégeoit une place. On vint pour capituler. A la tête des députés étoit un homme qui ſe préparoit à lui faire un diſcours. « M. le » harangueur, dit le Maréchal, ce n'eſt point » aux bourgeois à ſe mêler des querelles des » Princes; point de diſcours ».

Il étoit impoſſible que le Maréchal de Saxe n'eût point de l'ambition. Frère naturel du Roi de Pologne, élu Souverain de la Curlande, accoutumé pendant une époque de ſa vie au commandement des armées, eſpèce de deſpotiſme le plus abſolu, il avoit de plus une imagination forte & inquiéte, & une ame ardente qui ſe portoit avec impétuoſité à tout, qualité ſans laquelle peut-être il n'y a point de grands talens dans aucun genre. Cette force d'imagination lui inſpira quelquefois des idées ſingulières, & qui ſembloient appartenir à un autre ſiècle & à d'autres mœurs. C'étoit l'excès de la ſève dans une plante forte & vigoureuſe. Il eut de bonne-heure la fantaiſie d'être Roi; & comme en regardant autour de lui, il trouva les places occupées, il jetta les yeux ſur cette nation qui depuis dix-ſept cents ans n'a ni Souverain ni patrie, qui eſt par-tout diſperſée & par-tout étrangère, & ſe conſole de ſa proſcription par

les

ſes eſpérances : & ſes richeſſes. Ce projet extraordinaire l'occupa quelque temps. On ne ſçait ni à quel point les Juifs s'y prêtèrent, ni juſqu'où allèrent ſes négociations avec eux, ni quel étoit ſon plan. On ſçait ſeulement que ce projet fut connu dans le monde ; & ſes amis l'en plaiſantoient quelquefois.

L'idée de la ſouveraineté de la Curlande, comme nous l'avons vu, étoit beaucoup mieux fondée, mais ne réuſſit pas mieux.

Il en eut une troiſième qui avoit quelque choſe de plus vaſte, & qui auroit pu influer ſur le ſort de l'Europe. C'étoit de devenir Empereur de Ruſſie. Ce projet qui, au premier coup d'œil paroît chimérique, ne l'étoit pourtant point. En 1726 le Comte de Saxe inſpira, comme on ſçait, la paſſion la plus forte à la Princeſſe Ivanouska, ducheſſe douairière de Curlande. Il n'auroit alors tenu qu'à lui de l'épouſer. Cette paſſion dura long-temps, mais ne fut point heureuſe. Les infidélités redoublées du Comte excitèrent d'abord la jalouſie de la Princeſſe, puis ſes fureurs, puis ſa haine, & tout finit enfin par l'indifférence. Tant qu'elle ne fut que Souveraine à Mittaw, le Comte de Saxe ſe conſola par les plaiſirs, d'un mariage qu'il regrettoit peu ; mais en 1730, cette Princeſſe, nièce de Pierre le Grand, fut appellée au trône

de Ruſſie. Alors il ſentit des remords de ſes infidélités, & montra pour l'Impératrice beaucoup plus d'attachement qu'il n'en avoit eu pour la Ducheſſe : il n'étoit plus temps. Les illuſions de l'amour étoient diſſipées ; & elle craignit apparemment de ſe donner un maître. Cependant le Comte de Saxe ne perdit pas d'abord l'eſpérance ; & ſon imagination formoit de vaſtes projets qu'il ne devoit point exécuter. Il y en avoit un ſur-tout qui l'occupoit ſouvent. Une fois monté ſur le trône de Ruſſie, il vouloit, diſoit-il, paſſer quelques années à diſcipliner, ſelon ſa nouvelle méthode, deux cent mille Ruſſes. Il comptoit enſuite marcher à leur tête, attaquer l'empire des Turcs, le conquérir, s'emparer de Conſtantinople ; & maître de ces deux vaſtes Etats, Souverain d'un empire qui s'étendroit de la Pologne aux frontières de la Perſe, & de la Suède à la Chine, ſe faire enterrer dans Ste. Sophie. Ce plan immenſe lui paroiſſoit tout ſimple ; & dès qu'il auroit le titre de Czar, il ne ſembloit pas douter un moment de l'exécution. Qui ſçait véritablement ce qui ſeroit arrivé ? Peut-être la face d'une partie de l'Europe, & de preſque toute l'Aſie, auroit été changée. Peut-être un homme tel que le Maréchal de Saxe, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes bien diſciplinés, & ſe précipitant ſur l'Aſie, auroit renouvellé les exemples des anciennes

conquêtes, & fait revivre dans cette partie du monde toujours foible & toujours vaincue, les temps des Tamerlan & des Gengis. Au reſte, tout ce grand roman qui reſſembloit aſſez à celui de Pyrrhus, étoit deſtiné à mourir dans ſa tête. Tout dépendoit d'une femme; & un mariage manqué fit que l'univers reſta tranquille.

Le Comte de Saxe toujours pourſuivi par l'idée de régner, eut auſſi des vues ſur le royaume de Corſe. Il y a apparence qu'il eût joué dans cette iſle un rôle différent de celui du Roi Théodore, & qu'il n'eût pas fini par aller mourir de faim en Angleterre.

Enfin dans la guerre de 1741, il ſe conſola de n'être pas Souverain, en faiſant le deſtin des Rois. Ses ſuccès, ſes victoires, cent mille hommes à commander, & trois nations à combattre, ſuffirent pour occuper l'inquiétude & l'activité de ſon ame. Mais après la paix, ſes projets recommencèrent. Le repos & la ſolitude l'effrayoient. Il avoit eu pluſieurs fois l'idée de ſe faire un établiſſement en Amérique, & ſur-tout au Bréſil. Là, il auroit voulu s'emparer de quelques villes, armer & diſcipliner à l'européenne les habitans du pays, & peut-être devenir le Fondateur d'un Empire. La paix d'Aix-la-Chapelle lui donna du loiſir pour recommencer ſes romans. On prétend que lorſqu'il mourut, il

en vouloit enfin réaliſer un, & qu'il avoit déjà trois vaiſſeaux commandés en Suède pour quelque expédition dans le Nouveau-monde. Je ne parle pas d'un autre projet d'établiſſement dans une des iſles de l'Amérique ſeptentrionale, ſur laquelle il eut des vues. On croit que l'Angleterre & la Hollande en prirent de l'ombrage; & c'eſt ce qui arrêta l'entrepriſe.

Telle eſt la ſuite d'idées extraordinaires qui occupa l'imagination du Comte de Saxe pendant tout le cours de ſa vie. Cette eſpèce d'agitation ſecrette qui le tourmentoit, jointe à ſes grands talens pour la guerre, auroit peut-être pu dans d'autres pays & d'autres temps, en faire un homme propre à des révolutions. Il ſembloit que les événemens ordinaires de la vie laiſſaſſent toujours une partie de ſon ame, oiſive; & qu'importuné de ſes forces, il voulût ſe dédommager par les projets, du repos auquel il étoit condamné. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le même homme dont les idées ſembloient tenir bien plus à une imagination ardente que réglée, & qui forma ſouvent des projets bien plus hardis que raiſonnés, dès qu'il étoit à la tête des armées, n'avoit que les vues les plus ſages, & employoit toujours les moyens les plus ſûrs. Ce contraſte entre ſon caractère & ſon génie, n'a point encore été obſervé, & mérite, je crois, de l'être.

ÉLOGE

DE HENRI-FRANÇOIS

DAGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

en 1760.

ÉLOGE

DE HENRI-FRANÇOIS

D'AGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE.

IL fut un temps parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice, étoit avilie par le mépris. Les Nobles auſſi fiers qu'ignorans, tyrans ſubalternes d'un peuple eſclave, du ſein de leur oiſiveté, ou du milieu de leurs tournois, oſoient inſulter aux travaux de la magiſtrature. La raiſon qui s'avance lentement ſur les pas des arts & des ſciences, commence enfin à diſſiper ce préjugé barbare. Ceux qui ſervent également la patrie, ont un droit égal à ſes éloges. Depuis que les hommes ſont mé-

chans & corrompus, il leur faut des armes & des loix. Les armes, ces inſtrumens de la deſtruction & de la vengeance, ſervent de barrière à l'état, & font fleurir la liberté à l'ombre de la victoire. Les loix, image de l'éternelle Sageſſe, font ſervir toutes les paſſions & tous les talens au bien public, protègent les foibles, répriment les Grands, uniſſent les peuples aux Rois, & les Rois aux peuples. Sans les armes, l'état deviendroit la proie de l'étranger. Sans les loix, il s'écrouleroit ſur lui-même.

Auſſi la Grèce répétoit avec admiration les noms des Solons & des Licurgues, avec ceux des Miltiades & des Léonidas. Rome ſe glorifioit autant de la cenſure de Caton, que des victoires de Pompée: & les Chinois, ce peuple antique, ſi fameux dans l'Aſie par la ſageſſe de ſes loix, élèvent des arcs de triomphe aux magiſtrats comme aux guerriers.

Le même ſentiment anime parmi nous l'Académie Françoiſe. L'honneur d'un éloge public qu'elle a accordé à Maurice Comte de Saxe, elle l'accorde aujourd'hui à Henri-François DAGUESSEAU, Chancelier de France.

Heureux qui eſt digne de peindre la vertu! Je n'eſpère point l'embellir; elle eſt trop au deſſus des ornemens frivoles de l'eſprit. Mais je lui rendrai hommage; je la préſenterai dans ſa majeſtueuſe ſimplicité. Je peindrai dans DAGUESSEAU le magiſtrat, le ſavant profond, l'homme juſte. Cet éloge ne peut être étranger à aucun pays, ni à aucun ſiècle. Mais ſi parmi nous il ſe trouvoit quelqu'un qui fût inſenſible au charme des vertus, & qui n'aimât que le récit des ſièges & des batailles, la nature s'eſt trompée en le faiſant naître dans ces climats, & parmi des hommes inſtruits. Il y a des pays encore barbares, où l'induſtrie & le talent ſe bornent à l'art de ſe

détruire ; qu'il aille vivre parmi les ſauvages & les tigres de ces déſerts : je parle à des citoyens & à des hommes.

Si la diſtinction de la naiſſance n'eſt point une chimère, ſi elle a quelque choſe de réel, c'eſt lorſque les ancêtres ont été vertueux : car la ſucceſſion des dignités n'eſt rien, ſi on la compare à celle du mérite. DAGUESSEAU recueillit en naiſſant ce double héritage de gloire & de vertu (1). Né d'une famille diſtinguée dans la robe, ſes aïeux toujours utiles à l'état, lui avoient préparé un nom illuſtre. Mais ne craignons pas de le dire, un homme tel que lui honore bien plus ſa famille, qu'il n'en eſt honoré. Le ciel qui veilloit ſur lui, l'avoit fait naître d'un père capable de lui donner toutes les lumières avec tous les exemples (2).

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangères une ſi importante éducation. L'honneur de former un

citoyen à l'état, est trop grand à ses yeux pour qu'il le cède à d'autres. On vit alors se renouveller l'ancienne discipline des Spartiates & des premiers Perses, qui enseignoient les vertus à leurs enfans, comme ailleurs on enseigne les sciences.

C'étoit le temps où le calvinisme trop persécuté peut-être, agitoit par ses dernières secousses les provinces méridionales de la France (3). Chargé, dans ces provinces, du dépôt de l'autorité, le père du jeune DAGUESSEAU remplissoit ce dangereux honneur, avec la fidélité d'un sujet & l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses il instruisoit son fils (4). Il lui donnoit des leçons de courage en réprimant un peuple rebelle, de générosité en prodiguant ses biens pour les malheureux, d'humanité en épargnant le sang des hommes. Ainsi, parmi le fanatisme & la révolte, se formoit cette ame noble & vertueuse,

balance de la juſtice, & lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher; tels ſont les ſoins & les travaux qui l'occupent ſans ceſſe, dans la place d'Avocat-général.

Ce Parlement, qui depuis tant d'années étoit accoutumé à voir des hommes célèbres remplir cette honorable & pénible fonction, parut étonné lorſqu'il entendit DAGUESSEAU pour la première fois. Le ſénat crut voir revivre tous ſes anciens oracles; le ſiècle de Louis XIV compta un grand Homme de plus.

La gloire qui pour tant d'autres n'eſt que le fruit du temps, & quelquefois même le tribut tardif de la poſtérité, plus juſte pour DAGUESSEAU, l'accompagne dès ſa jeuneſſe. Cette gloire lui préſageoit ſon élévation. Un Roi ſous qui la France a développé toutes ſes forces; ſans qui peut-être elle n'auroit eu ni Colbert, ni Turenne, ni Boſſuet; qui créa les

grands Hommes, &, ce qui eſt une ſeconde création pour l'état, qui ſut les employer ; Louis XIV parmi la foule des magiſtrats, avoit démêlé le jeune DAGUESSEAU, & dès-lors il l'avoit regardé comme un de ces hommes nés pour être l'inſtrument du bonheur public.

Ce n'eſt point aſſez que dans une monarchie il y ait un corps qui ſoit dépoſitaire des loix, qui les faſſe exécuter par le citoyen, qui les rappelle au Prince, dont le zèle courageux & ſage concoure à l'ordre politique, & dont l'autorité inviolable préſide à l'ordre civil : il faut que dans ce Corps il y ait un homme qui repréſente la Patrie, qui veille à tous ſes intérêts, qui les porte ſous les yeux des magiſtrats, & qui ſuive tous ces reſſorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général. DAGUESSEAU eſt chargé d'un miniſtère ſi important (6). Sa jeuneſſe n'allarme point la France. La

médiocrité se forme avec lenteur; les grands Hommes le sont tout-à-coup; & ne passent point par ces degrés qui sont les marques de notre foiblesse. Placé entre l'autel & le trône, il veille tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui séparent le sacerdoce & l'empire. L'étendue de ses fonctions ne rallentit point ses travaux. Son ame se multiplie pour ses concitoyens & pour son Prince (7). C'étoit à Caton à être le censeur de Rome: c'étoit à DAGUESSEAU à l'être du sénat de la France. Sous lui le foible apprit que ce n'est point être criminel, que d'être odieux à un homme puissant; & le pauvre connut avec étonnement que malgré sa misère, il lui étoit encore permis de réclamer les loix (8). Protecteur des malheureux, ce titre qu'il tient de l'état; il le préfère à tous les titres qu'inventa la vanité, & que la bassesse donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un homme illuſtre, ſans retracer les maux de la France ? Attaquée par des ennemis heureux & implacables, elle ſoutenoit avec peine une guerre ruineuſe. Huit ans de combats avoient été huit ans de déſaſtres. Ce fut alors qu'un hiver cruel (9) reſſerrant les entrailles de la terre, fit périr toute l'eſpérance des moiſſons ; & Louis XIV preſque chancelant ſur ſon trône, voyoit d'un côté ſes troupes fugitives & ſes villes ouvertes ; de l'autre un peuple immenſe & mourant, dont les mains tendues vers lui, demandoient inutilement du pain. Le dirai-je ? Il y avoit des hommes qui tenoient renfermés dans des magaſins les bleds, aliment néceſſaire des malheureux ; des hommes qui eſpéroient la famine & la mort, & calculoient chaque jour le degré de la misère publique, pour s'aſſurer du profit qu'on en pouvoit tirer. DAGUESSEAU combat ces hommes affreux. Il perce tous les détours où s'enveloppe la cruauté

avare. Les ſecours ſe multiplient, les canaux de l'abondance ſont r'ouverts; le barbare monopoleur frémit d'être obligé de rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que le ſien devoit être inacceſſible à tous ces vils intérêts qui dégradent les ames communes. Sera-t-il ſéduit par la faveur? Il ne voit rien dans l'univers qu'un homme puiſſe recevoir en échange pour ſa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte? Après la gloire de faire le bien, la plus grande eſt celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé (10) (car les plus grands Rois peuvent l'être) veut le forcer de ſe plier à une entrepriſe que réprouvent les loix: rien n'ébranle ſa fermeté; il préfère à la volonté de l'homme, qui n'eſt que paſſagère, celle du légiſlateur, qui eſt immuable. Cependant l'orage ſe forme. DAGUESSEAU ne voit que le bien de l'état. Je dois tout à mon Roi, ex-

cepté le ſacrifice de ſes intérêts ou de ceux de ſon peuple. Il attend une diſgrace pour récompenſe; mais les temps n'étoient pas encore arrivés. Tout change; la tempête ſe calme; & Ariſtide, quoique juſte, reſte encore dans ſa patrie.

On eût dit que le ciel prêt à l'élever à la première place de la magiſtrature, vouloit l'éprouver. Le Chancelier meurt (11). Au même inſtant DAGUESSEAU eſt revêtu de cette dignité. S'il en avoit été moins digne, il auroit cru la mériter. Son élévation ne lui coûta pas même un deſir. O vertu! tu n'es donc pas toujours perſécutée ſur la terre! Il eſt doux de pouvoir apprendre aux hommes que quelquefois auſſi les honneurs te cherchent, & viennent embellir ta ſimple modeſtie.

Porté tout-à-coup dans une place qu'il n'attendoit pas, ne deſiroit pas, mais dont il ſent toute la grandeur,

le nouveau Chancelier contemple avec un effroi mêlé de reſpect, le nombre & l'étendue de ſes devoirs. En effet, qu'eſt-ce qu'un Chancelier? C'eſt un homme qui eſt dépoſitaire de la partie la plus importante & la plus ſacrée de l'autorité du Prince; qui doit veiller ſur tout l'empire de la juſtice; entretenir la vigueur des loix, qui tendent toujours à s'affoiblir; ranimer les loix utiles, que les temps ou les paſſions des hommes ont anéanties; en créer de nouvelles, lorſque la corruption augmentée, ou de nouveaux beſoins découverts exigent de nouveaux remèdes; les faire exécuter, ce qui eſt plus difficile encore que de les créer; obſerver d'un œil attentif les maux, qui dans l'ordre politique ſe mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; ſouffrir ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état; mais en les ſouffrant, les reſſerrer dans les bornes de la néceſſité; connoître &

maintenir les droits de tous les tribunaux ; diſtribuer toutes les charges à des citoyens dignes de ſervir l'état ; juger ceux qui jugent les hommes ; ſçavoir ce qu'il faut pardonner & punir dans des magiſtrats dont la nature eſt d'être foibles, & le devoir de ne pas l'être ; préſider à tous ces conſeils où ſe diſcute le ſort des peuples ; balancer la clémence du Prince & l'intérêt de la juſtice ; être auprès du Souverain le protecteur & non le calomniateur de la nation.

Tel eſt le fardeau immenſe que porte DAGUESSEAU. Il veut que la juſtice qui eſt dans ſon cœur, règne autour de lui. Elle l'accompagne dans les conſeils des Rois. Les viles intrigues, les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle ſcience du gouvernement, diſparoiſſent devant lui. Il oſe croire que ce qui eſt utile n'eſt pas toujours juſte.

Je ne louerai point DAGUESSEAU

d'avoir eu assez d'humanité pour détester ces abus, qui font que la justice destinée à soulager le pauvre & le foible, n'est plus que pour le riche & le puissant; qui écrasent le bon droit par les formalités, & l'anéantissent par les lenteurs; qui égorgent le malheureux avec le glaive des loix; nourrissent l'avarice de quelques hommes de la substance de mille citoyens, & font un brigandage de la justice même. Pour détester de pareils abus, la probité suffit. Mais ce que je louerai dans lui, c'est d'être remonté jusqu'à la source du mal, en réformant les loix.

Le plus grand, le plus beau caractère de la législation, c'est l'unité de principes; c'est de partir toujours d'après les mêmes idées, de tendre au même but, d'établir une harmonie générale entre toutes les loix, de s'approprier tellement à un peuple, qu'elle lui appartienne, comme ses mœurs, son sol & son climat. Celle de la

France n'eut jamais ce caractère. Elle fut preſque toujours un mêlange informe de loix qui ſe combattoient.

Dès l'origine, & ſous la première race de nos Rois vainqueurs des Romains, les loix des conquérans barbares ſe choquèrent contre les loix du peuple vaincu; & ces deux légiſlations ſe mêlèrent ſans pouvoir s'unir. L'une étoit celle d'un peuple guerrier, ſauvage & ſimple, qui n'a à réprimer que l'abus de la force; l'autre celle d'un peuple inſtruit, voluptueux & corrompu, & chez qui tous les beſoins développés avoient fait naître toutes les lumières & tous les vices. Le Chriſtianiſme adopté bientôt par les vainqueurs, vint encore mêler de nouvelles loix religieuſes aux loix des Barbares & aux loix Romaines.

Sous la ſeconde race, des loix portées dans l'aſſemblée de la nation par le Souverain, les Grands & le Clergé, (car le peuple n'étoit pas au rang des hommes) créèrent, ſous le nom de Ca-

pitulaires, un nouveau droit, qui fait pour ſuppléer aux loix des Barbares, ne les changea point, & ne fit que les ſuivre. Les loix ſe multiplièrent ; & il n'y eut point encore de légiſlation.

Bientôt l'anarchie féodale s'éleva : des uſages prirent la place des loix. La fantaiſie des tyrans impoſa des règles bizarres à des eſclaves. Les haines créèrent des légiſlations oppoſées. La différence des loix devint une barrière entre les peuples. Chaque ordre de citoyen eut ſes principes. On vit en même temps le code de la ſervitude pour le peuple, le code d'un honneur barbare pour la nobleſſe, le code romain pour le clergé, le code des combats pour les Grands.

Après quelques ſiècles d'orages, la ſouveraineté commença à ſe reſaiſir des droits uſurpés ſur elle. Pour réprimer la tyrannie des Nobles, & combattre avec plus d'avantage une ariſtocratie tumultueuſe & terrible, la

domination

domination appella à ſon ſecours la liberté, & briſa par intérêt les fers des peuples. Alors la nation exiſta. Ce fut l'époque d'une nouvelle eſpèce de droit, qui, ſous le nom de chartes & d'affranchiſſemens, créa des loix pour cette portion des François juſqu'alors avilie & eſclave. Mais cette partie de la légiſlation choquoit les principes ou les abus de la légiſlation féodale, qui à ſon tour réagiſſoit contr'elle. Les nouveaux droits des peuples ſe heurtoient contre les droits uſurpés par les Nobles ; & ceux-ci combattoient de toutes leurs forces les loix du Souverain, qui combattoient contr'eux.

Cependant à travers tant de chocs, s'élevoit un autre pouvoir : le Clergé réclamant du pied des autels contre la loi du brigandage & du meurtre, & mêlant avec art les intérêts ſacrés aux intérêts humains, marchoit par la religion à la grandeur. On le vit peu-à-

peu élever des tribunaux dans ſes temples, mettre les loix religieuſes à la place des loix politiques, & régler les droits des François d'après les décrets des pontifes de Rome. Delà l'autorité du droit eccléſiaſtique & des Canons, qui décidèrent preſque toujours les affaires civiles par des vues ſacrées.

Il ſemble que la nation agitée par ſes malheurs & ſes abus, également tourmentée & par les loix qu'elle avoit & par celles qui lui manquoient, ſe tournât de tous côtés, comme pour chercher un remède à ſes maux. Vers le milieu du douzième ſiècle, le recueil des loix de Juſtinien, enſeveli pendant près de cinq cents ans, reparut, & paſſa dans le treizième, d'Italie en France. Bientôt le reſpect pour la grandeur romaine, & ſur-tout le contraſte de la groſſièreté ſauvage de nos loix, avec la profondeur & la ſageſſe de ces loix antiques, les firent adopter également par les magiſtrats

& par les Rois. Mais la législation d'un peuple maître de l'univers, pouvoit-elle convenir à un peuple pauvre & opprimé qui secouoit ses chaînes ? L'état politique, les besoins ou les vices du climat, la forme des tribunaux, les distinctions des personnes, les distinctions des biens, chaque genre ou d'oppression ou de privilège, enfin la servitude, la noblesse & la souveraineté même, tout étoit différent ; comment les loix auroient-elles pu être les mêmes ? On voulut concilier ces loix étrangères qu'on admiroit, avec les loix nationales, qui nées des abus & les combattant, paroissoient insuffisantes & nécessaires ! Mais toutes ces parties mêlées ensemble se repoussoient. C'étoit vouloir assortir des ruines avec l'architecture d'un temple.

Enfin les ordonnances de nos Rois, multipliées sous chaque règne selon les intérêts & les besoins, expliquant, commentant, réformant tant de loix,

différentes, ou en créant de nouvelles, détruisant tour-à-tour & détruites, vinrent se mêler à nos premières loix barbares, aux Capitulaires, aux loix féodales, au droit ecclésiastique, au droit romain, & aux 285 codes de Coutumes qui partageoient la France.

Tel a été pendant douze cents ans le cahos des loix françoises. Ce n'est pas que dans différentes époques, plusieurs grands Hommes ne se soient occupés de notre législation. Charlemagne commença, Charlemagne l'ornement de son siècle, & qui auroit pu être l'étonnement du nôtre; mais le contraste étoit trop grand entre son siècle & son génie. Il fut obligé de suivre les anciennes idées en les dirigeant. La constitution même de l'Etat, & par conséquent la base des loix, n'étoient point fixes. Ce Prince avoit dans sa tête toute la vigueur de la souveraineté; mais la constitution penchoit à l'anarchie, & n'attendoit que

les vices de ses successeurs. Tout se divisa ; & ses loix auxquelles il avoit donné son caractère, ne purent subsister dans un état d'avilissement & de foiblesse.

S. Louis qui n'eut pas un vice, qui eut toutes les vertus peut-être, & qui ne fit des fautes que parce qu'il abusa quelquefois de ses vertus même, quatre cents ans après fut aussi le réformateur des loix ; mais il chercha plutôt à corriger des abus, qu'à établir des principes. Sa législation resserrée dans ses domaines, fut plutôt un exemple qu'une loi. Il prépara une révolution, & ne la fit pas.

Charles VII, maître & conquérant de son royaume, voulant cimenter par les loix une réunion faite par les armes, ordonna de rédiger toutes les Coutumes pour en faire une seule. Cent ans suffirent à peine pour cette rédaction. L'infidélité, la barbarie, l'ignorance, tout corrompit cet ou-

vrage ; & ces matériaux informes, amassés depuis trois siècles, attendent encore une main qui les emploie.

Louis XI conçut le même projet d'uniformité. Mais Louis XI ne méritoit point de donner des loix à la France.

Sous Charles IX, le Chancelier de l'Hôpital, grand Homme parmi des furieux, & modéré au milieu de deux fanatismes qui se heurtoient, publia les loix les plus sages ; mais il n'embrassa qu'une petite partie de la législation ; & ceux qui vouloient commettre impunément des crimes, ne lui permirent point de servir plus long-temps, l'Etat, le Prince & les loix.

Enfin Louis XIV, né dans un siècle de calme & de grandeur, environné de tous les talens, avide de tous les genres de gloire, occupé tour-à-tour de tous les objets d'utilité, sur-tout de ceux qui avoient de l'éclat, maître

absolu de tous les états, de tous les rangs, de toutes les provinces, joignant à l'autorité du trône celle de sa réputation & de ses conquêtes, tout-puissant & par les forces réelles & par les forces d'opinion, enfin dominant avec cette supériorité de pouvoir qui peut asservir le préjugé même, conçut l'idée d'une réforme générale des loix. Tout favorisoit ce dessein. Destiné à un règne de soixante & douze ans, il pouvoit trouver en lui-même cette opiniâtreté pour les grands projets, qui manque à la nation. Il pouvoit par la fermeté de son caractère & de ses vues, réparer les changemens de ministres ou de magistrats. Il pouvoit sur-tout mettre à profit toutes les lumières de son siècle, ou en faire naître de nouvelles. Mais les petites passions particulières traverseront éternellement les grandes vues du bien public. On réforma les procédures, on régla l'ordre de tous les tribunaux; on laissa

ſubſiſter l'ancien déſordre des loix ; & la France en voyant les belles ordonnances de Louis XIV, éprouva en même temps l'admiration, la reconnoiſſance & les regrets.

D'AGUESSEAU, après tant de ſiècles & d'efforts, frappé des mêmes abus, s'occupe auſſi de la même réforme : mais ſoit que l'exemple de pluſieurs de nos Rois, qui avoient inutilement penſé à cette grande entrepriſe, lui fît croire qu'elle étoit preſqu'au deſſus des forces humaines ; ſoit que par les places qu'il avoit remplies, trop accoutumé aux formes & à une certaine lenteur, qui dans les monarchies arrêtent les ſecouſſes, il portât encore les principes du magiſtrat dans les vues du légiſlateur ; ſoit même que ſon caractère qui avoit plutôt la marche de la circonſpection, que celle d'une hardieſſe vigoureuſe & forte, s'imprimât ſans qu'il s'en doutât lui-même à toutes ſes opi-

nions ; en penſant que la réforme de nos loix étoit néceſſaire, il crut qu'un ſi grand changement ne pouvoit être fait que par degrés ; que les loix ſont pour le peuple, preſqu'auſſi ſacrées que la religion ; qu'il y a des abus que leur antiquité même rend reſpectables, & qui ſe confondent preſque avec les fondemens des états ; qu'il eſt quelquefois dangereux de trop ſe hâter de faire du bien aux hommes ; qu'au lieu de renverſer tout-à-coup ce grand Corps, il valoit mieux l'ébranler peu-à-peu, ou le réparer inſenſiblement, en travaillant ſur un plan uniforme & combiné dans toutes ſes parties ; & qu'enfin, malgré le zèle des magiſtrats & des Rois, cet ouvrage immenſe ne peut être que le fruit des ſiècles & du temps.

Nous expoſons ces idées d'un Chancelier célèbre ſans les attaquer ni les défendre ; & nous croyons que c'eſt aux hommes d'état & aux philoſophes

à les juger : nous dirons seulement que c'eſt d'après ces principes qu'il travailla ſur les loix de la France. Pour célébrer les travaux d'un légiſlateur, il faudroit l'être ſoi-même. Ce ſeroit à Platon ou à Monteſquieu à peindre DAGUESSEAU. Vous le verriez dans la rédaction des loix parcourir d'un coup d'œil tous les avantages qu'une loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en retarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres loix ; comparer les avantages avec les abus ; chercher le terme où le bien eſt le moins altéré par le mélange du mal ; car c'eſt là toute la perfection dont eſt capable notre foibleſſe. S'il ne changea point l'édifice entier de nos loix, du moins il s'occupa vingt ans à en reconſtruire différentes parties ; & il

mérita, dans l'hiſtoire de notre légiſlation, de voir ſon nom joint au nom de Charlemagne, de S. Louis, de François I, du Chancelier de l'Hôpital, de Louis XIV & du fameux Préſident de Lamoignon (12).

Tant de travaux & de vertus prenoient leur ſource dans l'amour de la patrie. Ce ſentiment tendre & ſublime qui eſt l'ame des républiques, qui dans les monarchies eſt à peine connu, & que les eſclaves n'ont jamais ſenti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, ſans les croire; & ſi, pour ſauver l'état, il eût fallu un Décius, DAGUESSEAU l'eût été.

Déja vous penſez à ſes diſgraces & à la noble fermeté qu'il y fit paroître. Voici le plus grand ſpectacle que la terre puiſſe donner; l'homme vertueux aux priſes avec la fortune.

Je vois une cour voluptueuſe & politique, les intrigues de l'ambition au

milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaiſirs ; un Prince né avec tous les talens, plein d'excellentes vues, ami de la juſtice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ſes vertus, environné de trop de méchans pour eſtimer les hommes ; des courtiſans ivres de nouveautés, ſe jouant de tout par flatterie, ſe calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté ; parmi eux deux hommes, dont l'un avoit honoré l'Etat dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un eſprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'étoit pas inſenſible à l'ambition de la faveur ; l'autre ſouple, adroit, connoiſſant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à ſe rendre néceſſaire, indifférent ſur le choix des moyens.

Un étranger d'une imagination vaſte, d'une réflexion profonde, mais

plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchoit alors par inquiétude ou par ambition à mêler ſa fortune avec celle de la France. Déja ce ſyſtême qui changeoit la meſure commune des biens, ſubſtituoit le crédit à la réalité, utile & dangereux en ce que dans un inſtant il créoit des richeſſes, avoit ébloui la cour de Philippe. DAGUESSEAU oſe le combattre (13); il en reconnoît les avantages, mais il en prévoit les abus, & refuſe d'être complice des maux de la France. Tant de vertu eſt un crime. Déja les intrigues & les cabales ſe forment contre lui. La Nation eſt allarmée; lui ſeul demeure inébranlable. Le coup le frappe ſans l'étonner. Il reçoit l'arrêt de ſon exil d'un air auſſi calme, que lorſqu'aſſis ſur les tribunaux, il rendoit la juſtice au peuple.

Les malheurs de la nation ſuivent de près ſa diſgrace (14). Ce ſyſtême qui paroiſſoit établi ſur de ſi vaſtes

l'Hôpital, le bienfaiteur de la nation par ſes travaux, & l'honneur de ſon ſiècle par ſes lumières; tel parmi nous parut DAGUESSEAU. Par quelle fatalité ces quatre grands Hommes ont-ils tous éprouvé des diſgraces (16)? Eſt-ce que la nature voulut leur vendre à ce prix les grands talens qu'elle leur accorda? Ou bien étoit-ce pour conſoler le vulgaire, qu'elle avoit mis à une ſi grande diſtance au deſſous d'eux? Ou enfin eſt-ce là la marque diſtinctive des grands Hommes? & faut-il, par un ordre irrévocable, que tout ce qui eſt petit perſécute tout ce qui eſt grand?

Dans les hommes ordinaires, les connoiſſances ſont limitées par les bornes d'un ſeul objet. DAGUESSEAU ne met à ſes connoiſſances d'autres bornes que celles des ſciences.

Rien de tout ce qui a été penſé ſur la terre, ne peut lui échapper. Inſtruit de toutes les langues (17), il les rapproche l'une de l'autre, compare

les différens degrés de leur énergie, étudie dans le langage les caractères des peuples, juge par le nombre des ſignes, du progrès de leurs connoiſſances, examine l'influence des mots ſur les erreurs.

Tandis que ſa mémoire recueille les tréſors des langues, ſa raiſon s'exerce à ranger ſes idées dans l'ordre le plus naturel (18). Guidé par cette ſcience, il perce les profondeurs de la métaphyſique ; mais auſſi éloigné de la folle ambition de tout connoître, que de l'obſtination plus inſenſée encore, à douter de tout, il ſçait s'arrêter. Il ramène ſes regards ſur lui-même, & apperçoit une chaîne de devoirs qui le lient d'un côté à l'Etre ſuprême, de l'autre à l'univers où il eſt placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des loix qui n'en eſt qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ſes regards vers la Divinité, y contempler la juſtice, telle qu'elle eſt dans

ſa ſource; deſcendre de-là juſqu'aux loix des hommes, & les juger ſur ce grand modèle (19).

Les loix de ce peuple qui fut conquérant & légiſlateur, fixent d'abord ſon attention par cette hauteur de ſageſſe, qui a été le caractère des maîtres du monde.

Les loix émanées de cette puiſſance ſacrée, qui ſagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur & la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les ſiècles a cauſé de violens orages, lorſque des mains hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ſes travaux des objets auſſi délicats qu'importans.

Les loix de la France, malgré leur confuſion, ne peuvent ni rebuter ſon génie, ni laſſer ſa patience.

De-là il s'élève à des objets plus grands. Il conſidère les loix nées avec le genre-humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la

guerre, & ſur leſquelles un petit nombre de ſages méditent en ſilence, tandis que l'ambition des Rois tâche de les effacer dans des flots de ſang.

Il paſſe enſuite au gouvernement des nations, décompoſe les reſſorts de toutes ces machines immenſes, obſerve celles qui, avec le moins de force, produiſent les plus grands mouvemens.

Je parcours toutes les ſciences, & par-tout j'y trouve les pas de DAGUESSEAU. Je le vois qui s'élève juſqu'à la ſphère d'Euclide, d'Archimède & de Newton (20). Il franchit les barrières qui ſont entre l'homme & l'infini; & le compas à la main, meſure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'hiſtoire le ramène au ſein de l'univers. Cette longue ſuite de révolutions, c'eſt-à-dire de malheurs & de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde,

vient s'offrir à lui ; il apprend l'art profond de connoître les hommes, & l'art plus difficile encore de profiter de leurs foibleſſes, pour les diriger au bien.

Je crains que la vie d'un ſeul homme ne paroiſſe trop courte pour de ſi vaſtes connoiſſances. J'oſe atteſter tous ceux qui l'ont connu. Ils ſçavent ſi je mêle la flatterie à l'éloge.

Dans l'âge des paſſions & des erreurs, DAGUESSEAU n'a d'autre paſſion que l'étude. C'eſt là ce qui l'unit avec les Ecrivains les plus célèbres du ſiècle de Louis XIV (21). Il étoit digne d'avoir pour amis le ſage auteur de l'Art poétique, & l'auteur ſublime d'Athalie. Il n'avoit point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur ſiècle ; mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le ſien.

Les grands Hommes de l'antiquité ne ſont plus ; mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, éterniſée dans leurs écrits, ſurvit à leurs cendres. DA-

GUESSEAU admire cette ame forte ou ſenſible empreinte dans leurs monumens, & en les admirant, il s'exerce à les imiter (22).

On ſçait avec quel ſuccès il cultiva cet art qui fut celui des premiers philoſophes, & qui embellit la penſée des charmes de l'harmonie; art ingénieux, ſouvent utile & toujours agréable, nommé frivole par ceux qui mépriſent tout ce qu'ils ignorent, mais eſtimé par les vrais ſages qui reſpectent tout ce qui tient aux talens (23). Ainſi, ce grand Leibnitz, hiſtorien, juriſconſulte, philoſophe, & géomètre ſublime, après avoir rencontré Newton ſur les routes de l'infini, venoit quelquefois parmi les Muſes ranimer ſon génie & en détendre les reſſorts.

Mais déja la carrière de l'éloquence s'ouvre devant D'AGUESSEAU. Il ſemble tenir dans ſa main toutes les paſſions, & les diſtribuer à ſon gré.

Soit que dans de grandes cauſes il pèſe de grands intérêts (24); ſoit que dans une cenſure ſalutaire, il trace d'un pinceau hardi les vices des magiſtrats; ſoit que par ſes diſcours il ranime l'éloquence dans ce Corps d'orateurs, qui libres par état, juſtes par devoir, utiles à la ſociété ſans en être eſclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumières, & joignent l'indépendance du philoſophe à l'activité du citoyen; par-tout il préſente l'accord & des talens & des vertus. O jour où DAGUESSEAU prononça l'éloge funèbre d'un grand magiſtrat*, enlevé à la France dans la fleur de ſon âge! Jour auſſi honorable pour l'humanité que pour la magiſtrature! Les larmes du parlement, les cris de l'admiration, les traits touchans de l'éloquence, le ſentiment profond qui de l'orateur paſſoit dans l'aſſemblée, l'orateur lui-

* M. Le Nain, Avocat Général.

même obligé de s'interrompre, & ſon ſilence plus admirable que ſon diſcours ; quel ſpectacle ! qu'une telle éloquence eſt au deſſus de cet art frivole qui s'amuſe à compaſſer froidement des mots !

C'étoit l'aſſemblage de tant de talens & de lumières qui faiſoit regarder DAGUESSEAU comme un homme extraordinaire dans l'empire des lettres. Cette paſſion baſſe & cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talens, l'Envie n'oſe pas même lui diſputer cette gloire. Déja ſon ſiècle prend pour lui le caractère de la poſtérité ; & les hommes lui rendent juſtice comme s'il n'étoit plus. Les étrangers, que nos arts, nos goûts, & peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empreſſent de le voir (25), & remportent avec un ſentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'eſprit humain.

Mais il eſt un ſpectacle encore plus grand que celui de ſon génie, c'eſt ſon ame. Je ne crains pas de la peindre. En lui le ſavant eſt un ſage; & le magiſtrat n'a point à rougir des foibleſſes de l'homme.

Le caractère de la véritable grandeur eſt la ſimplicité : j'oſe le dire à ce ſiècle. La vertu dédaigne un vain faſte qui ne pourroit que l'avilir en l'énervant. Ainſi penſoient nos ancêtres, ſimples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Foible poſtérité de ces grands Hommes, qu'eſt devenu entre nos mains ce précieux héritage ? Nous avons ſubſtitué une fauſſe grandeur à une grandeur réelle. Cette antique ſimplicité ne ſubſiſte plus que dans les images de nos aïeux : & déja même nos yeux corrompus par le luxe, ne peuvent plus ſoutenir la vue de ces images ſacrées.

DAGUESSEAU parmi la décadence générale

générale de nos mœurs, ſçut conſerver ces vertus que perdoit la nation. Environné du luxe, le poiſon qui circuloit autour de lui, ne put pénétrer juſqu'à ſon ame. C'étoit un Spartiate auſtère parmi le faſte de la Perſe. Sa maiſon fut l'aſyle de la ſimplicité, & ſa vie la cenſure de ſon ſiècle.

Il ſçavoit que les vertus ſe forment à l'école de la frugalité. Elle veille à la porte de ſa maiſon comme d'un ſanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui eſcortent le luxe. Ennemi de la molleſſe, une vie dure & laborieuſe entretient ſans ceſſe la vigueur de ſon ame.

O vous qui conſumez le temps dans l'indolence & les plaiſirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, contemplez DAGUESSEAU, & apprenez à exiſter (26). Il voit la durée comme un eſpace dont il n'occupe

qu'un point; il ſe hâte de jouir de cette exiſtence paſſagère qui s'enfuit; il calcule les jours, les heures, les momens, il en ramaſſe toutes les parties; à meſure qu'elles naiſſent pour diſparoître, il s'en empare, il les enchaîne par le travail, & fixe leur rapidité.

Celui qui étoit ſi ſaintement avare du temps, auroit-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition? Que ceux que cette paſſion dévore, briguent à force de baſſeſſes l'honneur de s'élever: qu'ils jouent le rôle d'eſclaves, pour parvenir un jour à être tyrans: qu'ils proſtituent leur dignité, pour obtenir le droit de déshonorer l'État dans une grande place: ces moyens honteux ne ſont pas faits pour DAGUESSEAU (27). Semblable à une Divinité que la ſolitude conſacre, & qui ne paroît que dans ſon temple, ſon deſtin eſt d'être néceſſaire aux hommes, & de ne leur rien demander.

Ne ſeroit-ce pas inſulter à une ame auſſi généreuſe, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt? Je ſçais que l'amour des richeſſes eſt la dernière & la plus vile des paſſions. Mais, à la honte de l'humanité, cette tache a ſouvent flétri de grands Hommes. Chaque nation en a des exemples; chaque ſiècle a de quoi rougir. DAGUESSEAU ſe fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenſes (car les richeſſes n'en ſont une que pour les cœurs bas) mais d'autre fruit de ſes travaux, que celui de faire du bien aux hommes (28). Il ne peut donc pas compter les tréſors qu'il a amaſſés, les palais qu'il a conſtruits, les terres qu'il a enfermées dans ſes domaines; mais des biens plus nobles & plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquiſes, les grandes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a ſauvés, les familles indigentes qu'il ſoutient. Ce ſont là ſes richeſſes.

épouſe, il l'enſeigne lui-même à ſes enfans. Je vois cette famille auguſte & ſimple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre ſous la garde d'une auſtère diſcipline, dans cette joie que la paix, la concorde & la vertu inſpirent. C'eſt là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel ſpectacle de voir un père ſavant & vertueux revêtu de la pourpre, aſſis ſur le trône de la juſtice, entouré de ſes jeunes enfans, former ces ames encore tendres, tranſporté de joie en voyant leurs vertus éclôre, les ſerrer dans ſes bras, les baigner de larmes de tendreſſe, les offrir à la Patrie! O luxe! ô dignité de notre ſiècle! jamais ta fauſſe grandeur ne donna un pareil ſpectacle au monde!

Avec tant de reſſources, DAGUESSEAU pouvoit-il n'être pas heureux même dans l'exil? On ſçait trop combien pour les hommes ordinaires, il eſt difficile de paſſer tout-à-coup de la vie active & tumultueuſe des grandes

places, à une vie tranquille & privée. L'ame accoutumée aux affaires, aux honneurs, aux courtiſans & aux eſclaves, tranſportée tout-à-coup dans la ſolitude, ſéparée de tous ces objets qui ſervoient d'aliment à ſon inquiétude ou à ſa vanité, eſt réduite à ſe dévorer elle-même. Pour ſoutenir une pareille épreuve, il faut cette philoſophie de l'ame qui eſt ſi ſupérieure à celle de l'eſprit, qui peut-être eſt la ſeule utile, & que les vaſtes connoiſſances ne donnent pas toujours.

DAGUESSEAU par-tout égal à lui-même, porte dans la retraite ce calme profond qui l'avoit accompagné dans les orages de la cour. La religion, les loix, l'amitié, ſa famille, les ſciences, les arts, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux & de plus ſacré ſur la terre, occupent & partagent ſon temps (30). Autour de lui tout eſt tranquille. La vie champêtre retrace à ſes yeux l'innocence des premiers

âges du monde. Il cultive de ſes mains l'héritage de ſes pères. Souvent il ſe délaſſe à tracer lui-même le plan de ſes jardins, où il réunit, comme dans ſa conduite, ce double caractère de ſimplicité & de grandeur, qui lui étoit naturel; tant il eſt vrai que les goûts des hommes portent preſque toujours l'empreinte de leurs mœurs.

Ainſi couloient dans l'exil les jours d'un ſage. Rappellé enfin aux fonctions de ſa place, il ne s'arracheroit qu'avec peine à ſa retraite, s'il n'étoit conſolé par la douceur de ſervir encore ſa patrie; il va lui conſacrer les derniers jours de ſa vieilleſſe. Chaque inſtant ſemble ajouter quelque choſe à ſa dignité. Tous ceux qui le contemplent, voyent autour de lui ſoixante ans de ſervices & de travaux pour l'état. Sa vie toute entière l'environne, & répand ſur lui un éclat qui attire tous les regards. Magiſtrats, courtiſans, tout l'honoroit, tout faiſoit

des vœux pour lui ; mais la nature ne fait que prêter les grands Hommes à la terre ; ils s'élèvent, brillent & disparoissent. Les maux de la vieillesse attaquent DAGUESSEAU ; & son ame n'habite plus que parmi des ruines.

Dans cet état, il se compare à ses devoirs, & rougit d'être encore puissant, lorsqu'il ne peut plus être utile. Il sçait que l'homme est aux dignités, & que les dignités ne sont pas à l'homme. Il a accepté les honneurs en citoyen ; il les a remplis en sage ; il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir, & donne encore un grand exemple, lorsqu'il ne peut plus rendre de grands services (31).

Dès ce moment, libre des liens qui l'attachoient à la terre, il ne s'occupe plus que des sentimens augustes de la religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'ame ; si nécessaire pour la consoler, avoit accompagné DAGUESSEAU dans tout le cours de sa vie.

(32) Chrétien ſans oſtentation & ſans foibleſſe, il voit la mort d'un œil ſerein, & l'attend avec confiance. Un ancien dit en mourant : « ô nature, je te rends » un eſprit plus parfait que je ne l'a- » vois reçu. Etre éternel, j'ai ajouté » à ton ouvrage ». DAGUESSEAU, après quatre-vingts ans de vertus & de gloire, pouvoit ſe rendre le même témoignage ; mais il eut une grandeur modeſte à ſa mort ; comme pendant ſa vie (33).

Tous ceux qui meurent ſont honorés par des larmes. L'ami eſt pleuré par ſon ami, l'époux par l'épouſe, le père de famille par ſes enfans ; un grand Homme eſt pleuré par le genre humain. Lorſque la pompe funèbre de DAGUESSEAU traverſoit Paris, l'admiration & la douleur étoient le ſentiment général de tous les citoyens. Le corps où avoit habité cette ame vertueuſe, quoique froid & inanimé, imprimoit encore le reſpect. Sembla-

ble à ces temples qui long-temps ont ſervi de demeure à la Divinité, la vue de leurs débris porte encore dans l'ame un ſentiment involontaire de religion. Le vieillard diſoit à ſes enfans : « Mes fils, l'homme juſte eſt » mort ». Le foible & le malheureux s'écrioient : « nous n'avons plus d'ap» pui ».

Des milliers d'hommes meurent & ſont auſſi-tot remplacés : mais la mort d'un grand Homme laiſſe un vuide dans l'univers ; & la nature eſt des ſiècles à le remplir. Que du moins l'exemple de cet Homme illuſtre qui n'eſt plus, vive ſans ceſſe parmi nous. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être grand ; mais chacun peut apprendre de lui à être juſte.

M'eſt-il permis, en finiſſant, de faire un vœu pour le bonheur de la Patrie ? Je ſouhaiterois qu'au milieu du palais ſacré qui ſert de temple à la juſtice, on élevât la ſtatue de ce grand

Homme. Ce ſeroit parmi nous un monument éternel de religion, de ſimplicité & de vertu. Ce marbre muet exerceroit ſans ceſſe une cenſure utile ſur les mœurs des magiſtrats; & lorſque nous ne ſerions plus, il annonceroit encore la vertu à nos derniers neveux.

NOTES HISTORIQUES.

PAGE 81. (1) Henri-François Dagueſſeau naquit à Limoges le 27 Novembre 1668. Sa mère Claude le Picard de Périgny étoit fille d'un Maître des Requêtes. Du côté de ſon père, il deſcendoit d'une ancienne famille, qui a poſſédé des terres en Saintonge & dans l'iſle d'Oleron. L'hiſtoire fait mention en 1455, d'un Jacques Dagueſſeau, Gentilhomme de la Reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII. Antoine Dagueſſeau, aïeul du Chancelier, fut ſucceſſivement Maître des Requêtes, Préſident du Grand Conſeil, Conſeiller au Conſeil d'Etat, Intendant de Picardie, enfin Premier Préſident du Parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laiſſée, s'eſt perpétuée juſqu'à préſent. Son éloge eſt conſacré dans l'hiſtoire de Saintonge.

Idem. (2) Henri Dagueſſeau, père du Chancelier, fut d'abord Conſeiller au Parlement de Metz, enſuite Maître des Requêtes; Préſident du Grand Conſeil, Intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, Conſeiller d'Etat, Conſeiller au Conſeil Royal des Finances, & enfin Conſeiller au Conſeil de Régence. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-un an, en

1716. Il avoit tout le mérite que les grandes places ſuppoſent, mais qu'elles ne donnent pas. Juſte, déſintéreſſé, bienfaiſant, ami des peuples, homme d'Etat, excellent père de famille; à tous ces titres il en joignoit encore un, qui étoit commun à tous les grands magiſtrats, celui de Savant.

Page 83. (3) On ſçait combien les places d'Intendant de Provinces ſont difficiles à remplir. Il faut ſoutenir les droits du Prince & ne point opprimer les ſujets, être juſte ſans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir, eſt quelquefois imperceptible; un Intendant marche ſans ceſſe entre la haine des peuples & la crainte de la diſgrace. Cette place ſi difficile par elle-même, le devenoit encore plus par les circonſtances, dans un pays où les peuples étoient révoltés par eſprit de religion. On connoît la ſévérité des édits de Louis XIV contre l'héréſie; il falloit les faire exécuter, & cependant ménager des ſujets utiles; pourſuivre des rebelles, & ramener ceux qui pouvoient l'être; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du Prince, avec la pitié que l'on doit à des fanatiques. Telle fut la conduite que tint le père du Chancelier. Auſſi étoit-il adoré dans une place, où c'eſt beaucoup que de n'être point haï. A la première nouvelle de ſa mort, toutes les

provinces où il avoit été Intendant, firent célébrer un service en son honneur. Cette marque de l'attachement des peuples après sa mort, le loue mieux que toutes les oraisons funèbres. Il avoit beaucoup contribué à la construction du fameux canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité se joint à la grandeur.

Idem. (4) M. le Chancelier n'eut presque d'autre maître que son père. Celui-ci s'appliquoit à l'instruire au milieu de ses pénibles occupations. Son fils l'accompagnoit dans tous ses voyages, qui devenoient pour lui des espèces d'exercices littéraires. Il seroit à souhaiter que tous les pères de famille qui sont éclairés, suivissent un pareil exemple, & qu'ils pensassent davantage, qu'ils sont comptables de tout le bien que leurs enfans pourroient faire un jour.

Page 84. (5) M. Daguesseau fit le premier essai de ses talens dans la charge d'Avocat du Roi au Châtelet. Il y entra à l'âge de vingt-un ans, le 29 Avril 1690; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troisième charge d'Avocat Général au Parlement. M. Daguesseau le père la demanda pour son fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connoissoit assez le père, pour être assuré qu'il ne voudroit pas le tromper, même*

dans le témoignage qu'il avoit rendu de ſon fils. Il fut reçu Avocat Général le 12 Janvier 1691. Il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors Préſident à Mortier, dit : *Qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

Page 87. (6) Après avoir exercé dix ans la place d'Avocat Général, il fut nommé Procureur Général le 19 Novembre 1700. Il ſuccéda dans cette charge à M. de la Briffe. Il étoit à la campagne, dans le temps des vacances, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Il n'avoit que trente-deux ans. Louis XIV l'avoit choiſi pour remplir cette grande place, ſur ce que le Premier Préſident de Harlay lui avoit dit de ſon mérite. Cet illuſtre magiſtrat avoit aſſez de lumières pour apprécier M. Dagueſſeau, & aſſez de vertu pour n'en être pas jaloux. Il ſçut rendre juſtice à un homme qui devoit un jour l'effacer.

Page 88. (7) Dans cette place, l'étendue immenſe de ſes fonctions ne ralentit point l'activité de ſes travaux. Un Procureur Général eſt l'homme du Roi, de la Patrie & de la Religion. M. Dagueſſeau remplit tous ces devoirs avec autant de ſageſſe que de zèle. Les affaires du domaine fournirent un champ vaſte à ſes recherches. Il déterra un grand nombre d'anciens titres enſevelis juſqu'alors dans l'obſcurité. Il

les fit valoir par des écrits ſolides, qu'on peut regarder comme d'excellens morceaux d'hiſtoire & d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvoit intéreſſer ſon zèle, dans toute l'étendue du reſſort du Parlement, il régloit les juriſdictions, maintenoit l'ordre des magiſtratures, entretenoit la diſcipline dans les tribunaux, corrigeoit les abus, prévenoit l'effet des paſſions, arrêtoit les excès même du zèle. Ses réponſes aux lettres des officiers qui le conſultoient, formoient comme une ſuite de déciſions ſur la juriſprudence. Il fut l'auteur de pluſieurs réglemens autoriſés par des arrêts, & chargé de la rédaction de pluſieurs loix, par le Chancelier Pont-chartrain qui le conſultoit ſouvent, & lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. Dèſmarets Contrôleur Général, & le meilleur Miniſtre des Finances depuis Colbert, avoit pour lui la plus grande eſtime, & lui demandoit ſouvent ſes avis. Dès ſa jeuneſſe il étoit uni avec M. de Torci, par la conformité des vues & des principes. Ainſi, ſans chercher la faveur; ſans empreſſement pour les affaires, il avoit ſouvent part aux réſolutions qui étoient priſes dans le Conſeil de Louis XIV. Il fut plus d'une fois conſulté par ce Prince; & il compoſoit alors ſur les affaires d'Etat, des mé-

moires également profonds & bien écrits. C'étoit pour lui un nouveau genre de travail auſſi utile que caché. On pouvoit le comparer à ces ſources, dont les eaux conduites par de ſecrets canaux juſqu'aux lieux les plus élevés, ſont enſuite verſées par les fontaines publiques pour l'avantage des peuples. M. Dagueſſeau, dans la place de Procureur Général, traita ſur-tout d'une manière ſupérieure l'inſtruction criminelle. Une Partie publique qui pourſuit les crimes au nom de l'Etat, eſt un des plus ſages établiſſemens de nos gouvernemens modernes. Par-là l'Etat peut ſe paſſer de la reſſource vile & dangereuſe des délateurs, qui dans les gouvernemens anciens, trafiquoient de l'honneur & du ſang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction, il faut un magiſtrat qui ſçache ce que vaut la vie d'un homme. M. Dagueſſeau regardoit la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. On a remarqué que pendant tout le temps qu'il fut Procureur Général, les exécutions furent extrêmement rares. C'eſt l'éloge ou de ſa vigilance, ou de ſon humanité.

Page 88. (8) De toutes les fonctions attachées à la charge de Procureur Général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le

protecteur des foibles & des malheureux. Il seroit à souhaiter que ces noms ne fussent pas même connus parmi nous. Mais puisque l'imperfection des loix, l'inégalité qui est la suite de notre nature & de nos vices, rend ce désordre nécessaire; nous devons du moins sçavoir gré aux magistrats qui réparent ce désordre, autant qu'il est en eux, par la protection qu'ils donnent aux foibles. On conseilloit un jour à M. Daguesseau de prendre du repos. *Puis-je me reposer*, répondit-il, *tandis que je sçais qu'il y a des hommes qui souffrent?* Il descendoit dans tous les détails qu'exige l'administration des hôpitaux. Ces maisons, monumens de grandeur & de misère, qui accusent la constitution de l'Etat par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par le secours qu'y reçoivent tous les besoins, étoient éclairées par sa vigilance, & soutenues par son zèle. Il en étoit le protecteur, encore plus par inclination que par devoir.

Page 89. (9) Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais. On faisoit une guerre malheureuse; les sources du commerce étoient taries, les finances épuisées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore se joindre à tant

de maux. On n'exagère rien, en disant que dans les campagnes les hommes se disputoient la pâture des plus vils animaux, & que des familles entières mouroient dans le désespoir. M. Daguesseau fut un de ceux qui contribua le plus à sauver la France. Il avoit prévu le premier cette calamité sur des observations qu'il fit à sa campagne; il en avoit indiqué le remède, en conseillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une allarme générale. On le vit alors paroître souvent à la cour pour solliciter des secours trop lents; il présentoit l'affreux tableau de toutes les misères humaines, dans des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop souvent les cœurs insensibles. En sollicitant des secours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvoit trouver dans le sein de l'état. Il fit renouveller des loix utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, il étendit sa vue dans toutes les provinces. Son activité & ses recherches découvrirent tous les amas de bleds qu'avoit faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

Page 90. (10) Sur la fin du règne de Louis XIV, on crut M. Daguesseau menacé d'une disgrace. Il refusa constamment de donner ses conclusions, pour une déclaration qu'il regardoit comme contraire aux libertés de l'Eglise

Gallicane; & pour ſervir le Prince, il haſarda de lui déplaire. Cependant M. Dagueſſeau eſt mandé à la cour. Dans Paris on craignoit pour lui plus qu'une diſgrace. Il n'en eſt point ébranlé. Toutes les fois qu'il alloit à Verſailles, avant de partir il avoit coutume de dire adieu à ſon épouſe. Ce jour il partit ſans la voir; & elle de ſon côté évita ſa préſence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Le public qui aime toujours qu'il y ait un peu d'appareil à tout, & qui dans les affaires qui font du bruit, veut ordinairement avoir un mot à citer, mit alors dans la bouche de Madame Dagueſſeau un mot plein de courage. Mais la vertu la plus pure eſt celle qui a le moins de faſte dans les paroles. Le mot put être penſé, mais ne fut point dit. M. Dagueſſeau part en ſilence, arrive à la cour, parle à Louis XIV avec tout le reſpect d'un ſujet, & toute la fermeté d'un magiſtrat, & revient tranquillement à Paris, où le public étoit plus allarmé pour lui, que lui-même. Louis XIV. mourut peu de jours après.

Page 91. (11) M. le Chancelier Voiſin mourut d'apoplexie la nuit du 2 Février 1717. Dès le matin, M. le Régent envoya chercher M. Dagueſſeau. Il étoit ſorti. Ce Prince envoya chez lui de nouveau. L'on dit que M. Dagueſſeau étoit à l'égliſe. On y alla. M. Dagueſſeau

doit l'émulation & le travail dans tout le Corps de la magiſtrature. Chaque loi étoit l'ouvrage de tout ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes dans l'Etat.

Le premier fruit de ces travaux parut en Avril 1729. En révoquant le fameux édit de S. Maur, il rendit aux mères la ſucceſſion de leurs enfans, ſucceſſion que réclamoit la nature, & dont cet édit les avoit privées.

Le 15 Janvier 1731, une déclaration du Roi concernant les Curés primitifs & les Vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une juſtice prompte, ſur les dixmes deſtinées à leur ſubſiſtance.

Le 5 Février 1731, une déclaration du Roi ſur les cas prévôtaux & préſidiaux, limita la juriſdiction des Prévôts des Maréchaux & des Préſidiaux, étendue à un point qui devenoit dangereux pour les citoyens.

En Février 1731, parut encore une ordonnance des donations, qui preſcrivit des règles ſimples ſur cette manière de diſpoſer de ſes biens.

En Août 1735, l'ordonnance des teſtamens établit un juſte milieu entre la liberté exceſſive de teſter & une contrainte rigoureuſe, & fit ceſſer la diverſité de juriſprudence ſur une matière auſſi importante.

En

En Juillet 1737, l'ordonnance du faux débrouilla le cahos de l'ancienne procédure ſur cette matière, & y répandit une clarté inconnue juſqu'alors.

En Août 1737, l'ordonnance des évocations & réglemens de Juges, remédia aux abus qui avoient coutume de naître de ces procédures préliminaires, & diminua les frais & la longueur de l'inſtruction.

En 1738, parut ce fameux réglement du Conſeil, qui ſubſtitua, dans ce tribunal ſuprême, une forme de procéder courte & facile, à des procédures trop longues, & mit les parties en état de ſupporter la juſtice.

En Août 1747, l'ordonnance des ſubſtitutions leur donna le juſte degré de faveur qu'elles doivent & qu'elles peuvent avoir, & fit ceſſer les conteſtations éternelles ſur cette matière, en mettant la clarté des principes à la place de la ſubtilité des anciennes loix.

En Août 1748, l'édit ſur les gens de main-morte, en leur aſſurant les biens qu'ils ont déja, leur défendit d'en acquérir de nouveaux; & raſſura la France, qui craignoit que ces corps qui ne meurent point, n'engloutiſſent à la fin tous les biens du royaume.

Enfin en Avril 1749, parut un édit pour réunir enſemble différens ſièges royaux établis dans

les mêmes villes, & diminuer par-là le nombre des tribunaux ſubordonnés les uns aux autres.

Outre ces loix qui s'étendoient à tous les temps & à tout le corps de l'Etat, il en fit quelques autres qui n'étoient pas moins ſages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 Février 1732, parut une déclaration du Roi, portant défenſe de ſaiſir la feuille de mûrier; loi qui protège & encourage l'induſtrie dans les provinces méridionales de la France, où l'inſecte qui produit la ſoie, forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 Octobre 1740, parut une déclaration concernant la police des grains; loi importante pour mettre un frein à l'avarice, & prévenir les malheurs que la diſette des grains produit dans un Etat.

Telles ſont les loix que M. Dagueſſeau a données à la France. Nous oſons dire que c'eſt le plus beau monument de ſa gloire.

Page 109. (13) Le Duc d'Orléans, au commencement de ſa régence, tint un conſeil où le ſyſtême de Law fut propoſé. Quoique M. Dagueſſeau ne fut encore que Procureur Général, il y fut appellé par le Prince. Il fut d'avis qu'on rejettât le ſyſtême. Son eſprit accoutumé à enviſager les objets ſous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais auſſi

tous les dangers de ce projet. Il ſçavoit combien les bornes qui ſéparent le bien du mal, ſont incertaines ; combien il étoit aiſé d'être emporté par le ſuccès, dans une matière auſſi gliſſante, dans une cour où les principes étoient ſi arbitraires. Le ſyſtême fut en effet rejetté pour lors. Depuis, les choſes changèrent. L'intérêt ſoutenu par l'intrigue, l'emporta ſur la prudence. On vint à bout de ſéduire le Prince ; mais on déſeſpéra de fléchir la réſiſtance de M. Dagueſſeau, qui étoit alors Chancelier. Il fut donc éloigné de la Cour. Il partit pour l'exil, avec la même gaieté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connoît les vers qu'il reçut alors du Cardinal de Polignac, & ceux qu'il fit pour y répondre. Ce badinage de l'eſprit montre combien ſa tête étoit libre : car lorſqu'on eſt profondément rempli d'une diſgrace, on n'a guère le loiſir de faire des vers légers.

Ibid. (14) En 1718, après la diſgrace de M. le Chancelier, la banque que Law avoit tenue d'abord en ſon nom, fut déclarée banque du Roi. Elle ſe chargea du commerce du Sénégal. Elle obtint le privilège de l'ancienne compagnie des Indes, fondée par Colbert, & depuis tombée en décadence. Enfin elle ſe chargea des fermes générales du royaume. Toutes les finances de l'Etat dépendirent d'une compagnie de

commerce. Ses actions augmentèrent vingt fois au delà de leur première valeur. Law emporté par l'ivreſſe publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets; & en 1719 la valeur chimérique des actions valoit quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Une diſproportion auſſi énorme épouvanta tous les gens ſenſés. On ſe hâta de réaliſer. Les anciens Financiers ennemis du ſyſtême, tirèrent ſur la banque royale des ſommes conſidérables, & l'épuisèrent. Ce fut envain qu'on chercha à changer ſes effets en eſpèces: le crédit tomba, & le mouvement de cette machine immenſe & rapide s'arrêta tout-à-coup. C'étoit en 1720. Le gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance. On rappella de l'exil M. Dagueſſeau qui étoit l'idole de Paris. Law alla lui-même à Freſnes le chercher. Les ſceaux qui avoient paſſé entre les mains de M. d'Argenſon, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étoient plus ſuſceptibles de remèdes. Il eut ſeulement la douleur de voir de plus près le bouleverſement des familles & les malheurs de la nation.

Page 110. (15) La ſeconde diſgrace de M. le Chancelier arriva au mois de Février 1722. Les ſceaux lui furent ôtés pour la ſeconde fois, & il retourna à Freſnes. Il n'en fut rappellé

qu'au mois d'Août 1717. L'Etat fut redevable de ſon retour au Cardinal de Fleury. Dans le même temps M. d'Armenonville remit les ſceaux; mais ils ne furent point encore rendus à M. le Chancelier. Le Parlement lui fit une députation, avant d'enrégiſtrer les lettres de M. Chauvelin. M. Dagueſſeau répondit qu'il vouloit donner l'exemple de la ſoumiſſion. Les ſceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

Page 112. (16) C'eſt une choſe remarquable, que ces quatre grands Hommes ayent été malheureux. Cicéron fut exilé par ſes ennemis, pour avoir ſauvé ſa patrie. Bacon, Chancelier d'Angleterre ſous le Roi Jacques I, & le plus grand peut-être des philoſophes, fut accuſé de s'être laiſſé corrompre par argent, condamné à une amende de 400 mille livres, & à perdre ſa dignité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglois révèrent ſa mémoire. Le Chancelier de l'Hôpital, qui avoit été ſans ceſſe occupé à réparer les ruines de l'Etat ébranlé par les guerres civiles, devint ſuſpect à la Reine Catherine de Médicis, & prit le parti de ſe retirer de la cour. M. Dagueſſeau fut exilé deux fois. Il eſt bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à ſe conſoler lorſqu'on eſt malheureux.

Ibid. (17) Les langues ſont, pour ainſi dire, les avenues qui conduiſent à l'empire des ſcien-

ces. Pour parvenir à connoître les vérités, il faut commencer par connoître les ſignes. Cette étude ingrate, qui a rempli la vie entière de tant de ſavans, n'étoit pour M. Dagueſſeau qu'un amuſement, comme il le diſoit lui-même. Il ſçavoit la langue françoiſe par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe & d'autres langues orientales, l'italien, l'eſpagnol, l'anglois & le Portugais. On pouvoit dire de lui qu'il étoit contemporain de tous les âges, & citoyen de tous les lieux. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun ſiècle.

Page 113. (18) Il avoit étudié à fond la logique, qui n'eſt autre choſe que l'art de conduire ſucceſſivement l'eſprit, de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus-philoſophiques, où l'on débitoit ſous le nom d'Ariſtote, des ſottiſes que ce Philoſophe n'avoit jamais dites. Un eſprit tel que celui de M. Dagueſſeau, n'étoit pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Deſcartes entre les mains; il en ſentit auſſi-tôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui en partant d'un point évident, conduit à une démonſtration aſſurée. Dans la ſuite il en fit toujours uſage, ſoit pour s'inſtruire lui-même, ſoit pour convaincre les autres.

Page 114. (19) Perſonne n'a plus approfondi

que M. Dagueſſeau la ſcience des loix. Son génie ardent l'entraînoit à toutes les autres ſciences; mais il s'appliquoit à celle-ci par devoir. Il avoit remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public : il avoit lu & médité les loix romaines, les loix eccléſiaſtiques, les ordonnances de nos Rois, les différentes Coutumes de la France ; il en avoit recherché la ſource dans les antiquités du droit féodal, & s'étoit encore inſtruit des loix de tous les pays étrangers.

Page 115. (20) Il avoit un goût dominant pour les mathématiques. Son génie l'avoit conduit juſqu'à ce qu'il y a de plus abſtrait dans ces ſciences. On l'a vu ſouvent, lorſqu'il étoit fatigué des affaires, prendre, pour ſe délaſſer, un livre de géométrie ou d'algèbre.

Page 116. (21) Dans ſa jeuneſſe, il étoit étroitement lié avec Racine & Boileau. Leur ſociété faiſoit ſes délices, & il ne s'en permettoit point d'autre. Boileau, qui n'a été flatteur que pour Louis XIV, nomme M. Dagueſſeau avec honneur dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages.

Page 117. (22) La lecture des anciens Poëtes fut, ſelon ſon expreſſion, *une paſſion de ſa jeuneſſe*. Un jour il liſoit un Poëte Grec avec M. Boivin, ſi connu par ſa vaſte érudition. *Hâtons-nous*, dit-il, *ſi nous allions mourir avant d'avoir*

achevé ! Il avoit une mémoire prodigieuſe. Il lui ſuffiſoit pour retenir, d'avoir lu une ſeule fois avec application; il n'avoit point appris autrement les Poëtes Grecs, dont il récitoit ſouvent des vers & des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit point lu cet auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenoit quelquefois ce qu'il avoit ſeulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ſes pièces qu'il venoit de compoſer, M. Dagueſſeau lui dit tranquillement qu'il la connoiſſoit, & ſur le champ la lui répéta toute entière. Le Satirique, comme on s'en doute bien, commença par entrer en fureur, & finit par admirer.

Ibid. (23) M. Dagueſſeau faiſoit de très-beaux vers latins & françois. Il conſerva ce talent juſqu'à ſes dernières années. Ayant été menacé de perdre ſon épouſe, il compoſa une très-belle pièce ſur ſa convaleſcence; & M. Boivin traduiſit en vers grecs cette pièce latine d'un Chancelier de France. Le talent de la poéſie eſt un trait de reſſemblance qu'il a de plus avec le Chancelier de l'Hôpital.

Page 119. (24) Il s'étoit fait par ſon éloquence la réputation la plus brillante. On diſoit

de lui qu'il penſoit en philoſophe, & parloit en orateur. Son éloquence, pour ſe former, avoit emprunté le ſecours de tous les arts & de toutes les ſciences. La logique lui prêtoit la méthode inventée par ce génie auſſi hardi que ſage, qui a été le fondateur de la philoſophie moderne. La géométrie lui donnoit l'ordre & l'enchaînement des vérités; la morale, la connoiſſance du cœur humain & des paſſions. L'hiſtoire lui fourniſſoit l'exemple & l'autorité des grands Hommes; la juriſprudence, les oracles de ſes loix. La poéſie enfin répandoit ſur ſes diſcours le charme du coloris, la chaleur du ſtyle, & l'harmonie du langage. Ainſi, dans M. Dagueſſeau, aucune ſcience n'étoit oiſive, toutes combattoient pour la vérité. On auroit cru que chacun de ſes plaidoyers étoit le fruit d'un long travail. Cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plan, & réſervoit les détails & les ſoins d'une compoſition exacte, pour les grandes cauſes, pour les réquiſitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçoit à la rentrée du Parlement. Il étoit pour lui-même le cenſeur le plus rigide de ſes ouvrages; & l'idée qu'il s'étoit formée du beau étoit ſi parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché; c'eſt pourquoi il corrigeoit ſans ceſſe. Un jour il conſulta M. Dagueſſeau ſon père, ſur un diſcours qu'il

avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de fineſſe que de goût: *Le défaut de votre diſcours eſt d'être trop beau: il ſeroit moins beau, ſi vous le retouchiez encore.* Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. le Nain ſon ami, & ſon ſucceſſeur dans la place d'Avocat Général, il plaça un portrait de ce magiſtrat, qui fit une ſi forte impreſſion ſur lui-même & ſur ſes auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par ſa propre douleur, & par des applaudiſſemens qui s'élevèrent au même inſtant. Quel moment pour un orateur! On en compte peu de pareils dans l'hiſtoire de l'éloquence.

Page 119. (25) Beaucoup d'étrangers attirés par la grande réputation de M. Dagueſſeau, s'empreſſoient de le voir. L'Abbé Quirini, depuis Cardinal & Bibliothéquaire du Vatican, paſſionné pour les arts & pour tous les genres de connoiſſances, fut curieux, dans un voyage qu'il fit en France en 1722, de voir & d'entendre M. Dagueſſeau. Il alla le voir à Freſnes où il étoit alors. Né en Italie, & entrant chez un magiſtrat chargé de défendre les maximes de France, *me voici*, dit-il, *dans le château où l'on forge les foudres contre le Vatican.* *Au contraire*, reprit Dagueſſeau, *ce ſont les boucliers contre les foudres du Vatican qui ſe forgent ici.*

Le ſavant Italien admira beaucoup la vaſte érudition du Chancelier François; & dans la ſuite, entretint avec lui un commerce de lettres. M. Dagueſſeau étoit de même en correſpondance avec la plûpart des ſavans de l'Europe, qui le conſultoient ſur leurs ouvrages. Dans la dernière année de ſa vie, il reçut un hommage très-flatteur de la part de cette nation philoſophe, qui porte dans les ſciences cet eſprit de hauteur & d'indépendance, l'ame de ſa politique, & nous diſpute la gloire de l'eſprit, comme celle des armes; l'Angleterre conſulta M. Dagueſſeau ſur la réformation de ſon calendrier. M. le Chancelier fit une réponſe ſavante & pleine de réflexions utiles, que les Anglois ſuivirent.

Page 121. (26) M. Dagueſſeau ne connut jamais les plaiſirs & ce qu'on appelle amuſemens. Son principe étoit, qu'il n'eſt permis de ſe délaſſer qu'en changeant d'occupations. Il ne faiſoit aucun voyage, même à Verſailles, ſans lire ou ſe faire lire en chemin quelque ouvrage de philoſophie, d'hiſtoire ou de critique. Ainſi la durée qui eſt ſi courte pour nous, s'étendoit pour lui, & il vivoit plus que le reſte des hommes.

Page 122. (27) Il ne demanda, ne déſira jamais aucune charge. Les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la régence,

lorſqu'il n'étoit encore que Procureur Général; il refuſa de faire des démarches pour ſon élévation, quoiqu'il fût preſque aſſuré du ſuccès. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!*

Page 123. (28) Son déſintéreſſement étoit tel qu'on le repréſente ici. Il n'aſpiroit qu'à être utile: & pendant 60 ans paſſés dans les premières charges de l'Etat, il n'eut pas même la penſée qu'il pouvoit s'enrichir. Il auroit cru que c'étoit vendre ſes ſervices. Loin que ſa fortune augmentât, elle fut diminuée par la révolution du ſyſtême; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres; & donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laiſſé d'autre fruit de ſes épargnes que ſa bibliothèque; encore n'y mettoit-il qu'une certaine ſomme par an. Son eſprit ſolide dans tous les goûts, n'aimoit que les livres utiles; il mépriſoit ceux qui n'étoient que rares.

Page 125. (29) M. Dagueſſeau aïmoit ſon père, comme il aimoit la vertu, par tendreſſe & par admiration. Ces deux ames qui ſe connoiſſoient ſi bien, étoient étonnées l'une de l'autre, & s'inſpiroient mutuellement du reſpect.

Anne Lefebvre d'Ormeſſon, mariée à M. Dagueſſeau en 1694, étoit digne de ſon époux & du nom qu'elle portoit. C'eſt à ſon ſujet que

M. de Coulange, eſprit aimable & facile de ce temps-là, dit qu'on avoit vu, pour la première fois, les Grâces & la Vertu s'allier enſemble. Elle mourut à Auteuil le premier Décembre 1735. La douleur de M. Dagueſſeau égala ſa tendreſſe pour elle. Cependant à peine eut-il eſſuyé ſes larmes, qu'il ſe livra aux fonctions de ſa place. On craignoit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public*, diſoit-il, *& il n'eſt pas juſte qu'il ſouffre de mes malheurs domeſtiques*.

Je ne dirai rien des enfans de M. Dagueſſeau. C'eſt au public qui les connoît à les louer. En ne rendant que juſtice, je craindrois de paroître flatteur, & c'eſt une tache que tout homme de lettres doit éviter.

Page 127. (30) M. Dagueſſeau appelloit le temps de ſon ſéjour à Freſnes, *les beaux jours de ſa vie*. Il en employoit une partie à l'étude des livres ſaints, ſur leſquels il fit des notes ſavantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à rédiger les vues qu'il avoit conçues ſur la légiſlation; une autre à exercer lui-même ſes enfans ſur les belles-lettres & ſur le Droit, & à compoſer pour eux un plan d'études. Tels étoient les trois objets de ſon travail. Les mathémati-

ques, les belles-lettres & l'agriculture formoient ſes délaſſemens. Le Chancelier de la France ſe plaiſoit quelquefois à bêcher la terre. Tous ceux qui excelloient dans les arts ou dans les ſciences, venoient en foule ſe rendre auprès de lui, pour profiter de ſon loiſir & de ſes réflexions. Il n'avoit que des vues grandes & nobles; & ce goût de grandeur perçoit juſques dans le plan qu'il fit pour embellir ſon parc.

Page 129. (51) M. le Chancelier jouit juſqu'à plus de quatre-vingt-un ans d'une ſanté vigoureuſe, conſervée par la ſobriété & par l'égalité d'ame. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuſes l'obligèrent d'interrompre ſouvent ſon travail. Il réſolut de quitter ſa place, parce qu'il ne pouvoit plus remplir qu'une partie de ſes devoirs. Il y avoit près de trente-quatre ans qu'il étoit Chancelier. Il écrivit au Roi pour lui demander la permiſſion de ſe démettre de ſa charge. Il dicta lui-même ſa démiſſion; il en ſigna l'acte, le jour même qu'il finiſſoit ſa quatre-vingt-deuxième année. Il le remit le lendemain à M. le Comte de Saint-Florentin, Secrétaire d'Etat: & ſes deux fils allèrent avec ce Miniſtre, remettre les ſceaux au Roi, qui lui conſerva les honneurs de Chancelier de France, avec une penſion de cent mille livres.

Page 130. (32) On peut assûrer que M. Daguesseau étoit un véritable philosophe chrétien; La religion étoit le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'écriture sainte. Il éprouvoit ce qu'on a déja dit de ce livre, qu'on ne pouvoit le lire sans devenir plus vertueux. Convaincu de la vérité de la religion, fidèle à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'Eglise, affligé de ses malheurs, il répandoit autour de lui, & parmi tous ceux qui l'approchoient, cet esprit de religion dont il étoit animé.

Idem. (33) M. Daguesseau mourut le 9 Février 1751. Il porta même au delà du tombeau l'horreur du luxe, & la simplicité qui fit son caractère. Il voulut que ses cendres fussent mêlées & confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroisse d'Auteuil, où son épouse étoit enterrée. Leurs enfans ont fait élever une croix au pied de leur sépulture, dont les marbres ont été donnés par le Roi. Il est à remarquer que la France a perdu dans l'espace de deux mois, le Maréchal de Saxe & le Chancelier Daguesseau, les deux plus grands Hommes qu'elle eût alors dans deux genres différens.

ÉLOGE

DE RENÉ

DUGUAY-TROUIN,

LIEUTENANT GÉNÉRAL

DES ARMÉES NAVALES,

COMMANDEUR

DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE

DE SAINT LOUIS.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

en 1761.

ÉLOGE
DE RENÉ DUGUAY-TROUIN,
LIEUTENANT GÉNÉRAL *DES ARMÉES NAVALES.*

Parùm ad mortes noſtras terra latè patet.
Senec. natur. quæſt.

DE tous les ſpectacles que l'induſtrie de l'homme a donnés au monde, il n'en eſt peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible & mortel, attaché à la terre, a oſé ſe tranſporter ſur un élément inconnu & terrible, ſuſpendre des édifices ſur les eaux, donner des loix aux vents, & voler aux extrémités de l'univers, ſous un ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais telle eſt notre deſtinée. L'eſprit humain eſt auſſi pervers qu'il eſt grand; & le crime ſe place à côté du génie. Les hommes ont abuſé de tout; des végétaux pour en former des poiſons, du fer pour s'égorger, de l'or pour ſe corrompre, des arts pour multiplier les moyens de ſe détruire: ils ont abuſé ſur-tout de l'art de la navigation. La mer eſt devenue un champ de carnage, & les flots ont été enſanglantés par la guerre.

Ainſi, les deux parties du globe ſont également le théâtre de nos malheurs & de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards ſur la ſurface de la terre, nous y appercevons des ruines, des reſtes d'embraſemens, des champs & des forêts incultes, où étoient autrefois des villes floriſſantes, monumens de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inſpirant une terreur utile; mais la mer qui a été le tombeau d'une partie du genre-humain, n'offre aucun

veſtige de tant de déſaſtres. Tous les jours le Navigateur paſſe avec ſécurité & avec joie ſur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces temps d'une heureuſe ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, ſans induſtrie, mais ſans remords, vivoient pauvres & vertueux, & mouroient dans le champ qui les avoit vus naître. Mais on voudroit envain perſuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui ſont pernicieuſes : rien ne l'effraye autant que ſa foibleſſe. La navigation eſt devenue pour les peuples policés un fléau néceſſaire, auſſi utile aux Etats (2), que funeſte au genre-humain.

La France liée à toute l'Europe par ſon commerce, au Nouveau-monde par ſes colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puiſſans, vit autrefois la mer remplie de

ſes vaiſſeaux; & pluſieurs hommes célèbres la rendirent victorieuſe ſur cet élément. La Renommée, parmi ces noms, a publié long-temps le nom de DUGUAY-TROUIN. Il a droit à la reconnoiſſance de ſa patrie, puiſqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étoient les plus fameux orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine & de Marathon; & ils avoient pour auditeurs les Socrates & les Periclès. Je n'ai point les mêmes talens, & j'ai des juges auſſi redoutables: mais ici la vérité ſera preſque toujours étonnante par elle-même. Dans un ſujet auſſi grand, c'eſt être éloquent que d'être ſincère.

Je peindrai DUGUAY-TROUIN d'abord ſimple Armateur, & faiſant dans cette école l'apprentiſſage de la Marine. Je le peindrai enſuite dans la Marine royale, & ſervant le Roi & l'Etat dans les plus grandes entrepriſes.

Le ſujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que ſoit l'indifférence de notre ſiècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins juſtice à ceux qui ne ſont plus.

PREMIÈRE PARTIE.

QU'EST-CE qu'un homme de mer(3)? C'eſt un homme qui placé ſur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte, en ſaiſir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire & la même rapidité; diſtinguer la direction réelle des vents, de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à ſon gré leur impulſion; tirer de la même force des effets tout contraires; ſe

TAYLOR INST. OXFORD

rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconſtance de tant de cauſes différentes, de la combinaiſon deſquelles réſulte le ſuccès; enfin calculer les probabilités, & maîtriſer les haſards : tel eſt l'art d'un homme de mer.

La nature ſans doute contribue à le former : elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui ſaiſit les rapports, cet inſtinct qui décide tandis que la raiſon balance, & le courage qui agit quand la prudence délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'eſt à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connoiſſances aux talens. Où les prendra-t-il? Sera-ce au milieu des cours? dans les villes? dans l'oiſiveté des ports? Non : ce ſera parmi les travaux, les dangers & les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuſes pour la Patrie : il faut

que

que l'homme de mer ſoit éprouvé au plus grand riſque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oſerai donc le dire (car les préjugés nationaux n'ont point d'empire ſur la vérité) nous ne ſerons puiſſans ſur les mers, que lorſque la Marine marchande ſera la pépinière de la Marine royale. L'Angleterre nous en donne l'exemple. Ayons le courage d'adopter une vérité qui nous eſt montrée par un ennemi (4), ou laiſſons-nous convaincre du moins par l'exemple de nos grands hommes. C'eſt du ſein de la Marine marchande que ſont ſortis & Jean Bart, & Tourville & le Chevalier Paul (5): c'eſt elle qui a formé DUGUAY-TROUIN.

Le ciel qui le deſtinoit à faire de grandes choſes, lui accorda la faveur de naître ſans aïeux. La véritable nobleſſe eſt de ſervir l'Etat: le ſang qui coule pour la Patrie eſt toujours noble.

Remarquons (6), à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna

le jour; & à la gloire du commerce, qu'il naquit au sein de cette profession que l'orgueil dédaigne, & qui fait la grandeur des Etats.

La France qui étoit alors toute-puissante, soutenoit la guerre contre l'Europe. La superstitieuse crédulité des anciens n'eût pas manqué d'observer que l'année de sa naissance fut marquée par trois batailles navales (7).

Accoutumé dès l'enfance au spectacle des vaisseaux, DUGUAY-TROUIN éprouve à cette vue cette émotion secrette, ce desir inquiet & actif, qui annonce ou les grands talens, ou les grandes passions. Déja son ame s'élance sur les mers. Mais la paix règne dans l'Europe; Nimègue a désarmé les nations. Bientôt cette paix est troublée, & l'orage s'élève du sein de l'Angleterre. Un Prince, qui dans un corps foible & sous des dehors froids, cachoit tout le feu & toute l'activité d'une ame ambitieuse; austère dans

ſes mœurs, profond dans ſa politique, opiniâtre dans ſes deſſeins, guerrier auſſi habile que malheureux, aſſez maître de lui-même pour choiſir ſes vertus ou ſes vices, Guillaume avoit ſçu mettre à profit pour ſa grandeur, le courage altier de ce peuple qui juge ſes Rois.

Louis XIV qui ne voyoit point le danger par-tout où il voyoit la gloire, s'arme pour remettre Jacques II ſur le trône. Tandis que Boufflers & Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandres fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros & d'un ſage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'ame des ſujets s'élève inſenſiblement au niveau de celle des Rois ; & toute nation eſt capable de grandes choſes ſous un grand Prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaiſſeaux (8) qui guidés par des

Armateurs, vont ſous l'étendard commun de la Patrie, unir la guerre au commerce. C'eſt ſur une frégate armée par ſa famille, que DUGUAY-TROUIN commence ſa carrière (9). Il commence comme Turenne ; & pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occaſion de développer cet inſtinct de courage que lui donna la nature, c'eſt dans les combats qui ſe livrent ſur mer. Les batailles de terre préſentent, à la vérité, un ſpectacle terrible ; mais du moins le ſol qui porte les combattans, ne menace point de s'entr'ouvrir ſous leurs pas ; l'air qui les environne n'eſt pas leur ennemi, & les laiſſe diriger leurs mouvemens à leur gré ; la terre entière leur eſt ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conſpire à augmenter les périls, à diminuer les reſſources. L'eau n'offre que des abîmes, dont la ſurface

balancée par d'éternelles ſecouſſes, eſt toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages, trompe les efforts de l'homme, & le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie ſur les eaux ſon activité terrible, entr'ouvre les vaiſſeaux, & réunit la double horreur d'un naufrage & d'un embrâſement. La terre, ou reculée à une grande diſtance, refuſe ſon aſyle; ou, ſi elle eſt près, ſa proximité même eſt dangereuſe, & le refuge eſt ſouvent un écueil. L'homme iſolé & ſéparé du monde entier, eſt reſſerré dans une priſon étroite, d'où il ne peut ſortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque choſe de plus terrible pour lui; c'eſt l'homme ſon ſemblable, qui armé du fer, & mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui ſur ce vaſte tombeau, & unit les efforts de ſa rage

à celle de l'eau, des vents & du feu.

DUGUAY-TROUIN avoit reçu cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger, comme ſi on n'y étoit pas expoſé; & qui le fait braver, comme ſi on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une eſpèce de philoſophie guerrière. Il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre abſolu & irrévocable; opinion dangereuſe pour le philoſophe, accablante pour le citoyen paiſible, mais favorable au guerrier, & qui fut celle des conquérans Arabes, de Charles XII & de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inſpire, fut la première qualité qu'on vit briller en lui. Il y a du progrès dans le génie qui ne ſe développe que par degrés: il n'y en a point dans la valeur, qui eſt tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaiſſeaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, & préſentent

un front redoutable. Le Capitaine de la frégate où eſt DUGUAY-TROUIN, ſe livre à une terreur qu'il eſt en droit d'appeller prudence. Il veut fuir; DUGUAY-TROUIN en eſt indigné: il prend cet aſcendant que les grandes ames ont ſur les foibles. On combat: il auroit eu trop de regrets, ſi quelqu'un avant lui ſe fût élancé dans le premier vaiſſeau ennemi. Son ſang coule; il s'applaudit de le voir couler. C'eſt la première offrande qu'il fait à la Patrie. Déja il eſt vengé; & le vaiſſeau porte le pavillon François. C'eſt peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre: il eſt prêt à s'élancer pour un ſecond abordage; l'impétuoſité du choc le précipite dans les flots; à peine échappé au naufrage, il va ſe couvrir du ſang des ennemis. Sa valeur a décidé cette ſeconde victoire; il vole à une troiſième. Tout cède à ſon courage. Un tranquille obſervateur de la na-

ture, qui assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret sur le soir, l'ombre qui s'épaissit, & qui vient lui dérober ce spectacle. DUGUAY-TROUIN vainqueur de trois vaisseaux, & tout couvert de sang, s'afflige que la lumière en fuyant, interrompe ses triomphes.

Déja il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau. Bientôt son Roi lui confiera ceux de l'Etat. Une ame telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante.

La fortune peut élever contre lui des tempêtes; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jetté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (10). La flamme des vaisseaux qu'il brûle, éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II; & leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un

vengeur. Le peuple qui découvrit & ſubjugua le Nouveau-monde, commence à redouter ſes efforts. Mais ce n'eſt point à l'Eſpagne qu'il doit ſe rendre terrible; ſon deſtin eſt de la ſervir un jour. Les mers enſanglantées par la défaite de la Hogue, & couvertes des débris de nos vaiſſeaux, virent dans le même temps triompher DUGUAY-TROUIN (11); & l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il reſtera en Europe quelque ſentiment d'humanité, l'on ſe ſouviendra avec horreur de cette machine, merveille du génie de la deſtruction, qui devoit en un inſtant écraſer une ville entière (12). DUGUAY-TROUIN, veut venger le lieu de ſa naiſſance. Je le vois qui cherche partout ſur l'océan des ennemis à combattre. Mais les vaiſſeaux ſemblent fuir devant lui. Quel eſt cet homme

extraordinaire ? Quels ſont ces preſſentimens qu'il éprouve (13) ? N'eſt-ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle deſire ? Ou bien les Héros ont-ils un inſtinct ſupérieur qui n'eſt pas même ſoupçonné des ames vulgaires ? Le ciel le juſtifie, & la victoire eſt venue le chercher ; par-tout elle le ſuit. Le pavillon de Fleſſingue a frappé ſes regards ; Fleſſingue, patrie de Rhuiter (14) ! Il croit voir ce grand Homme ; il ſe le repréſente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Eſpagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par ſa valeur, des derniers rangs aux premiers, diſperſant ſes triomphes ſur toutes les mers ; il le voit mourant pour ſon pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaiſſeaux fuyent ; le plus redoutable ſuccombe & reconnoît ſon vainqueur.

Mais il eſt une école ſupérieure peut-être à celle de la victoire ; c'eſt

celle du malheur. Ne craignons rien pour ſa gloire : c'eſt le caractère des Héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le ſuccès. Marius aſſis ſur les ruines de Carthage m'étonne plus, que Marius porté dans Rome ſur un char de triomphe.

Six vaiſſeaux de guerre ont environné DUGUAY-TROUIN (15). Il eſt ſeul, & il oſe les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, & ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuiſé ſon courage. Cent pièces d'artillerie tonnent ſur ſon vaiſſeau ; ſes mâts ſont rompus, ſes voiles ſont déchirées : bientôt ſes débris couvriront la mer. Une ame foible n'eût penſé qu'à ſe rendre ; une ame bouillante & féroce n'eût penſé qu'à mourir ; DUGUAY-TROUIN oſe encore eſpérer de vaincre. Mais il eſt un point au delà duquel les ames communes ne paſſent jamais. Ses ſoldats ſe révoltent, & re-

fuſent de combattre. Malheureux qui oſent préférer la honte à la mort! En même temps le vaiſſeau s'embrâſe. DUGUAY-TROUIN fait éteindre les flammes, court à ſes ſoldats, les anime, les ramène, mais il eſt lui-même frappé. Il tombe; & il n'y a que l'inſtant de ſa chûte qui puiſſe devenir le ſignal de ſa défaite. Guerriers, ce n'eſt pas vous qui diſpoſez du ſort des combats; mais votre gloire eſt en vos mains. DUGUAY-TROUIN vous apprend qu'il en eſt une indépendante du ſuccès. Les ennemis ſe rendirent maîtres de ſa perſonne & de ſon vaiſſeau; mais ſes vertus, mais ce cœur généreux & indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier & ſur-tout d'un François, cette ame ſi fière & ſi élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir; & malgré la fortune, il fut reſpectable dans les fers.

Il eſt utile pour l'Etat qu'un grand Homme ait, ou des fautes à réparer,

ou des disgraces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes choses; & peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Denain. Par quels exploits DUGUAY-TROUIN se venge de sa prison (16)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de ses victoires. Déja il traîne six vaisseaux enchaînés. Il court au devant d'une flotte de soixante voiles escortée par deux vaisseaux de guerre. La foudre lui en a soumis un; trois abordages sanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée, présent digne de DUGUAY-TROUIN. Il se joint à une escadre; & prêt d'en venir aux mains, il donne un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par esprit de subordination (17).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en est le

foule de malheureux preſque expirans de leurs bleſſures, fuyant l'eau qui les gagne, & ſe traînant ſur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du déſordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'inſtant où ils vont être engloutis; quel ſpectacle pour DUGUAY-TROUIN! Tout ce que peut l'activité de la pitié & le ſang-froid de la prudence, eſt mis en uſage; & ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ſes ennemis.

Nous ne l'avons vu juſqu'ici que dans ces momens rapides & terribles, où l'ame eſſaie ſes forces au milieu des dangers. Mais il eſt pour l'homme de mer d'autres études; il eſt des momens plus tranquilles, où, dans le calme des ſens, ſon génie s'inſtruit par les ſciences, & ſe forme par les réflexions. La Marine, comme tous les autres arts, ne fut d'abord que le réſultat informe de quelques combi-

naiſons groſſières : car l'eſprit du genre-humain a eu ſon enfance comme celui de tous les hommes. Le temps qui agit lentement, mais qui agit ſans ceſſe, l'expérience qui voit tous les avantages & tous les abus, la pratique des hommes de mer, les obſervations de quelques hommes de génie, qui ſaiſiſſent en un inſtant ce que des nations & des ſiècles n'ont point vu, l'activité des paſſions qui cherchent à exécuter de grandes choſes; & plus que tout cela peut-être, le haſard qui découvre des choſes utiles, échappées à la méditation du genre-humain; toutes ces cauſes réunies ont étendu les idées, & changé la Marine en une ſcience vaſte, dont la Philoſophie eſt l'ame, & qui embraſſe l'air, les cieux, la terre & les mers.

L'art d'Euclide eſt le fondement des connoiſſances d'un homme de mer. DUGUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette

ſcience, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes; delà il meſure les mers; il obſerve la nature de cet élément, les qualités qui lui ſont par-tout communes, celles qu'il reçoit de la diverſité des climats, de l'inconſtance des ſaiſons & des vents, de la diſtance ou de la proximité des terres (21).

C'eſt de ces connoiſſances combinées, que réſulte l'art du pilotage (22): c'eſt par lui que DUGUAY-TROUIN apprend à diriger le cours d'un vaiſſeau. Souvent il prend en main le crayon, le téleſcope & le compas. Son œil eſt tantôt fixé ſur les cieux, tantôt égaré ſur les mers, quelquefois attaché ſur les côtes. Il s'avance la ſonde à la main; il calcule les profondeurs & les diſtances. Celui qui un inſtant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide & bouillant, eſt ici un obſervateur tranquille, & qui ſçait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées suffisent pour former le grand homme de mer. Un vaisseau est une machine immense & compliquée : il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré sa masse ; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer & la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir, sont ses deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, & enchaîner ce qu'ils ont de dangereux ? C'est la manœuvre qui opère ces prodiges. C'est la supériorité dans la manœuvre qui a rendu si célèbres Tromp & Rhuiter, Tourville & Duquesne ; c'est par elle que DUGUAY-TROUIN, moins grand à la vérité, mais à qui pour être leur égal, il n'a manqué que d'avoir à commander d'aussi grandes flottes, a toujours vu la victoire attachée à ses pavillons (23).

Il joint à tant d'études celle des

exemples. Les merveilles de la navigation & de la guerre ſe reproduiſent ſous ſes yeux. Souvent dans le ſilence de la nuit, tandis que tout repoſe, tandis que ſon vaiſſeau fend la mer d'un cours tranquille, DUGUAY-TROUIN ſeul & retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers; & lorſqu'il lit de grandes actions, ſon ame s'élève, il s'enflamme, & palpite de plaiſir, d'admiration & de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ſes talens, que tant de combats, d'études & de réflexions, ce fut ſon amour pour Louis XIV, & l'eſtime de Louis XIV pour lui. Qu'on ſe repréſente DUGUAY-TROUIN, au ſortir d'une glorieuſe campagne, impatient de voir ce Roi pour qui il a tant de fois prodigué ſa vie, ſans l'avoir jamais vu (24). Il arrive à Verſailles. Ce n'eſt ni le faſte de l'opulence, ni les noms de ſes ancê-

tres, ni ſes titres qui l'annoncent : il eſt annoncé par ſes exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de ſa dignité; il vient lui montrer cette épée teinte du ſang des ennemis. Ce fut un étrange ſpectacle pour ces courtiſans oiſifs & dédaigneux, qu'un homme de mer tranſporté du ſein de ſes vaiſſeaux au milieu de la cour, &, ſans autre titre que ſes ſervices, converſant avec ſon Roi. Quelques-uns remarquèrent peut-être qu'il n'avoit pas les grâces & les manières des cours : Louis remarqua ſa valeur & ſon génie. Bientôt ſon devoir le rappelle. Ce n'eſt pas à Verſailles qu'un homme tel que lui doit faire ſa cour. Il a mérité de ſervir dans la Marine royale (25). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, & parvenir, par ſes ſervices, au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE l'Armateur & celui qui commande en chef dans la Marine royale, combattent tous deux ſur le même élément, & qu'ils aient les mêmes obſtacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qualités qui les diſtinguent; & ſi les difficultés font la gloire du ſuccès, les triomphes de l'un ſont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers: il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuoſité de ſon courage. Le Général de mer peut & doit moins riſquer: il faut qu'il ménage la gloire & les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main; il lui faut plus d'audace: le ſecond concerte des projets, forme des plans; il lui faut plus de génie. L'un eſt animé ſouvent par l'intérêt; & ce motif ſi bas, mais ſi puiſſant, peut lui tenir lieu des reſ-

ſorts les plus nobles : ſi l'autre règle ſes opérations ſur des vues de commerce, il ſe déshonore & trahit l'Etat. Celui-ci, maître abſolu de ſes expéditions, décide des lieux & des temps : celui-là eſt ſouvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choiſis lui-même : le ſecond commande quelquefois à ſes rivaux, ſouvent à ſes ennemis. L'un eſt en même temps le Miniſtre & le Général ; ſon deſſein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute ; le projet de l'autre eſt ſouvent divulgué, avant que ſon eſcadre ſoit ſortie du port. Enfin l'Armateur ne commande qu'un ſeul vaiſſeau, & toutes ſes vues ſe bornent à le diriger dans le combat. Le Général de mer en a pluſieurs qu'il fait mouvoir de concert : il faut qu'il les place à une diſtance où ils puiſſent ſe ſoutenir ſans pouvoir ſe nuire ; qu'il aſſigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, & dont les forces ſont en

proportion avec les ſiennes ; qu'il donne aux capitaines des inſtructions qui embraſſent les accidens & les haſards ; qu'il ait le courage de ſuppoſer ſa mort ; que les mouvemens combinés de tous les vaiſſeaux ſoient dirigés par une vue générale ; que, ſans précipitation, ſans enthouſiaſme & ſans terreur, il ſçache démêler & juger ces circonſtances extrêmes, où il faut ſortir des règles ordinaires, & ſacrifier une partie de ſes forces pour conſerver l'autre.

Telle eſt la nouvelle carrière que DUGUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un Maître à l'Eſpagne, a replongé l'Europe dans les diſſenſions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. On me pardonnera ſans doute, ſi je rappelle ici le ſouvenir d'une guerre qui a coûté tant de larmes à la France ; les triomphes de DUGUAY-TROUIN furent mêlés à nos déſaſtres ; & tandis que notre ſang répandu

répandu en Allemagne, en Italie & en Flandre, inondoit les campagnes d'Hochſtet, de Turin, de Ramillies & de Malplaquet, ce Héros faiſoit couler ſur les mers & aux extrémités du monde le ſang de nos vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle nation ſentira la première les effets de ſon courage? C'eſt la Hollande; c'eſt ce peuple dont la fierté républicaine veut abaiſſer les Rois. DUGUAY-TROUIN combat (26). Les coups preſſés de l'artillerie, ſoutenus d'une manœuvre habile, le menacent du plus grand danger. Son vaiſſeau eſt prêt à périr; où cherchera-t-il un aſile? Dans le vaiſſeau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient: ceux qui ſe croyoient ſes vainqueurs ſont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaiſſeaux & de deux frégates, échappe à une eſcadre Hollandoiſe de quinze

vaiſſeaux (27). Semblable à ce Romain qui, pour favoriſer la retraite des ſiens & mettre Rome à couvert, ſoutint ſeul l'effort d'une armée; DUGUAY-TROUIN ſe dévoue ſeul au péril, arrête la flotte entière, la combat, lui réſiſte, & joint à la gloire d'avoir ſauvé ſon eſcadre, celle d'avoir étonné ſon ennemi même. Je le ſuis dans ces climats du Nord, où l'inſatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine; où la nature accoutumée au ſilence, n'entend des voix humaines, que lorſque l'Européen, guidé par la ſoif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monſtres de la mer. C'eſt là que DUGUAY-TROUIN pourſuit le Batave (28). Le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ſes vaiſſeaux. Des mers glacées ſont éclairées au loin par la lueur des flammes.

L'Angleterre éprouve encore ſa va-

leur, qu'elle a ſentie tant de fois(29). Si deux vaiſſeaux de guerre lui échappent, ce n'eſt pas lui qu'il en faut accuſer : ſes victoires le juſtifient. O trahiſon ! Tandis que DUGUAY-TROUIN combat ſeul deux ennemis redoutables, les vaiſſeaux qui l'accompagnent, s'éloignent pour ne point partager ſon péril. Cependant il eſt quelque choſe encore de plus honteux ; c'eſt la protection que trouvèrent les coupables : car, ſoit orgueil, intérêt ou baſſeſſe, il eſt des hommes qui ſe font un devoir de protéger tout ce qui eſt vil. DUGUAY-TROUIN ſent un pareil outrage avec la fierté d'un Héros. Il eſt ſur le point de quitter la mer, & de renoncer au ſervice. Ce malheur de la France n'eût été qu'un ſuccès de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la Patrie du malheur d'avoir produit quelques ames baſſes : ſon reſſentiment eſt un

nouvel ennemi qu'il immole à ſon Roi.

La victoire ſe hâte de le conſoler. Il oublie, en honorant l'Etat, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps un nouveau titre de gloire ſe joint à celui de ſes triomphes. Un de ſes frères meurt encore les armes à la main (30). Famille de Héros ! De trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la Patrie : DUGUAY-TROUIN, celui de ne vivre que pour elle.

Il va être expoſé à un des plus grands périls où ſe ſoit jamais trouvé un homme de mer. Vingt & un vaiſſeaux de guerre fondent ſur lui, l'attaquent & l'environnent. Déja il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui ſert ce triomphe ? Ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout-à-coup le vent tombe, le combat ceſſe, la nuit vient. Le Héros entouré de toutes parts ne peut échapper. Enfin les Anglois tiennent enfermé cet

homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaiſſeaux. Cependant ſon ame n'eſt point abattue. Il veut du moins dans ſa défaite, entraîner une partie de ſes vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit ſe jetter avec ſes troupes dans le plus redoutable des vaiſſeaux ennemis. Il a inſpiré à tous ſes officiers ce courage de déſeſpoir, qui eſt le dernier ſentiment d'une ame magnanime. Le ſommeil ne peut ſuſpendre ſes inquiétudes. Pendant la nuit, il laiſſe triſtement errer ſes regards ſur ſes ennemis, ſur la mer, ſur ce ciel où bientôt va reparoître le jour, qui ſera témoin de ſon déſaſtre. Tout-à-coup il apperçoit à l'horiſon le préſage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres, on obéit en ſilence; toutes ſes voiles ſont tendues; le vent s'élève, & ſon vaiſſeau s'échappe rapidement à travers les Anglois étonnés.

C'eſt par tant d'actions éclatantes que DUGUAY-TROUIN augmente tous les jours ſa gloire. Il a reçu le titre de Capitaine de vaiſſeau; & n'en a que plus d'ambition de bien ſervir l'Etat. Un nouveau peuple s'eſt armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Eſpagne par intérêt & par haine, s'eſt vendu par foibleſſe à l'Angleterre. L'or & les diamans du Bréſil s'uniſſent avec le fer de nos climats; & les tréſors des deux mondes ſont employés à déſoler l'Europe. DUGUAY-TROUIN, avec trois vaiſſeaux, oſe attaquer une flotte Portugaiſe de deux cents voiles, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre (31). Bientôt il court par les ordres de ſon Roi ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiège. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il eſt deſtiné à devenir l'appui de l'Eſpagne. Tout eſt diſpoſé pour la défenſe des

poſtes qui lui ſont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au Conſeil, du Conſeil à ſes vaiſſeaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes (32). Mais les paſſions des Grands ſont des ennemis plus à craindre que des flottes armées. Ce fut un crime pour DUGUAY-TROUIN d'être ſincère; & la poſtérité ſçaura que la récompenſe de tant de ſoins fut un outrage & des fers; tant il eſt difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus. Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas ſentir le reſpect que l'on doit aux Héros. C'eſt peu de venger DUGUAY-TROUIN; il oppoſe à cet affront une nouvelle marque d'eſtime, & l'aſſocie à cet Ordre militaire qui récompenſe le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand Homme, il va être plus que jamais utile à l'Etat! L'Angleterre équipe

une puiſſante flotte, pour porter des ſecours aux ennemis de Philippe V (33). DUGUAY-TROUIN a été choiſi pour la combattre. Il a joint ſes vaiſſeaux à ceux d'un homme célèbre qui étoit, comme lui, la gloire de la Marine Françoiſe, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un ſang illuſtre, avoit ſoutenu la gloire de ſa naiſſance; DUGUAY-TROUIN avoit fait diſparoître l'obſcurité de la ſienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat à ſes aïeux; le ſecond avoit créé un nom pour ſes deſcendans. L'un avoit mis à profit tous les avantages; l'autre avoit vaincu tous les obſtacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à ſe décider, féconds en reſſources. Mais Forbin, né pour être un Général de mer, ne fit le plus ſouvent que des exploits d'Armateur; DUGUAY-TROUIN, né pour être un ſimple Armateur, fit preſque toujours des

actions d'un grand Capitaine. Le premier en ſervant l'Etat penſoit à la récompenſe ; le ſecond penſoit à la gloire. Forbin vendoit ſes ſervices ; DUGUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été déſunis par ce qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu enſemble pour le bien de l'Etat ! Déja les deux eſcadres réunies ſont près de la flotte Angloiſe. Forbin, ſoit circonſpection, ſoit lenteur, ſoit qu'il méditât à loiſir le plan de ſon attaque (car il n'eſt permis de ſoupçonner aucun motif indigne d'un grand Homme) Forbin a tout-à-coup ralenti ſa marche, & tarde à donner le ſignal du combat. DUGUAY-TROUIN, accoutumé à compter les momens, jugea qu'il eſt des circonſtances où l'on eſt au deſſus des loix, & qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'eſt une faute,

c'eſt celle d'un Citoyen & d'un Héros ; il n'avoit pas même beſoin du ſuccès pour être innocent. Il s'avance ; la victoire le ſuit. La ruſe & l'audace, l'impétuoſité de l'attaque & l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaiſſeau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; ſur une vaſte étendue de mer règne le carnage. On ſe mêle : les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres ſont entrelacées dans les manœuvres ; les foudres ſe choquent & retentiſſent. DUGUAY-TROUIN obſerve d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des ſecours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaiſſeau armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'eſt là qu'il porte ſes coups. Il préfère à un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il oſe l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaiſſeau ennemi, l'o-

blige de s'écarter. Le *Dévonshire*, ſemblable à un volcan allumé, tandis qu'il eſt conſumé au dedans, vômit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DUGUAY-TROUIN n'eût deſiré les vaincre que pour les ſauver. Ce fut un horrible ſpectacle pour un cœur tel que le ſien, de voir ce vaiſſeau immenſe brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrâſement réfléchie au loin ſur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embraſſant les uns les autres, ou ſe déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras conſumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion, mêlés aux cris du déſeſpoir & aux imprécations de la rage, juſqu'au mo-

ment terrible où le vaiſſeau s'enfonce, l'abîme ſe referme, & tout diſparoît. Puiſſe le génie de l'humanité mettre ſouvent de pareils tableaux devant les yeux des Rois qui ordonnent les guerres! Cependant DUGUAY-TROUIN pourſuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout ſe diſperſe. La mer eſt couverte de débris; nos ports ſe rempliſſent de dépouilles; & tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaiſſeaux qui portoient du ſecours ne paſſa chez les ennemis; les fruits de la bataille d'Almanza furent aſſurés, l'Archiduc vit échouer ſes eſpérances, & Philippe V put dès-lors ſe flatter que ſon trône ſeroit un jour affermi.

Je paſſe ſous ſilence tant d'autres exploits de DUGUAY-TROUIN; des projets concertés avec ſageſſe, des combats où il triompha toujours de la ſupériorité du nombre, une flotte attaquée & vaincue au milieu d'une tempête; circonſtance preſque unique!

Je ne vous peindrai pas ce Héros, tandis qu'il attend une eſcadre Angloiſe, frappé tout-à-coup d'une maladie, & preſque entre les bras de la mort, plus tourmenté du déſir de combattre, que du ſentiment de ſa douleur. Tel Alexandre malade demandoit aux Dieux, ou de combattre ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition où il déploya tant de courage & de talens, & parut auſſi bon Général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-monde a été découvert, conquis & ravagé, il eſt ébranlé par tous les mouvemens qui agitent l'Europe; & nous ne pouvons plus être en guerre aux bords de l'Eſcaut ou du Rhin, ſans que le ſang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique & de l'Aſie. Le Bréſil arraché à des peuples ſauvages mais tranquilles, a été tour-à-tour diſputé par le Portugal, l'Eſpagne & la Hollande: que de flots de ſang ont arroſé ſes ri-

nes d'or ! Déja dans cette guerre, des vaiſſeaux François avoient attaqué la puiſſante ville de Riojaneyre (34); mais le chef de l'entrepriſe plus courageux qu'habile, plus ſoldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'étoit vu réduit à porter des fers. DUGUAY-TROUIN a conçu le projet de venger ſa Patrie & ſon Roi. Il trouvera dans lui-même les reſſources qui manquent à l'Etat: ſon génie & ſon nom lui ſuffiſent. L'or des citoyens opulens ſe prodigue à ſa voix pour le bien de la Patrie; & l'intérêt des particuliers ſeconde la gloire de la nation. Cependant au bruit d'un armement de DUGUAY-TROUIN, la Hollande équipe des flottes; l'Angleterre croyant ſes rivages menacés, rappelle ſes troupes pour la défendre; des vaiſſeaux vont porter l'allarme dans toutes ſes colonies; une nombreuſe eſcadre eſt deſtinée à bloquer le port qui le renferme. Ainſi les mou-

vemens d'un ſeul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. DUGUAY-TROUIN les a prévenus, & déja il eſt en mer. Oh! ſi quelque génie bienfaiſant portoit la nouvelle de ſon approche aux malheureux François qui, dans les priſons de Riojaneyre, foulèvent leurs bras chargés de chaînes pour invoquer le ciel contre leurs vainqueurs & leurs bourreaux, de quels cris de joie retentiroient les voûtes de ces priſons! Il vole avec ſa flotte; le moment de ſon arrivée eſt celui de l'attaque. Mais quelle main puiſſante a raſſemblé dans le même lieu tant de périls & tant d'obſtacles!

Je vois un port dont le paſſage étroit, & reſſerré encore par un rocher, eſt défendu des deux côtés par un grand nombre de fortereſſes. Trois cents pièces d'artillerie rangées ſur ſon paſſage, & combinées dans leur action, croiſent leurs feux: au milieu

de l'entrée, ſept vaiſſeaux de guerre préſentent une barrière formidable : au delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des baſtions, des iſles fortifiées. Après tant de barrières, reſte la ville même de Riojaneyre ; Riojaneyre, ſituée au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes eſt couverte de batteries, dont l'artillerie ſemble tonner du haut des cieux. Partout je vois des forts, des retranchemens, des foſſés, du canon, & dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes diſciplinés dans l'Europe.

DUGUAY-TROUIN a donné le ſignal pour forcer l'entrée du port. De trois côtés, la foudre vient heurter ſes vaiſſeaux. Toujours inébranlable, il s'avance d'un pas égal à travers des torrens de feu. L'ennemi s'étonne, & l'entrée eſt forcée. Le jour éclaira ce triomphe ; la nuit entend déja gronder

ces bombes qui volent dans l'air, & vont écraſer les citoyens des villes ſous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une iſle, poſte important, eſt attaquée & emportée d'aſſaut. Les Portugais ont fui; leurs propres mains embrâſent leurs vaiſſeaux. Tout eſt prêt pour la deſcente. Des mouvemens compliqués & de fauſſes attaques trompent l'ennemi; & déja l'armée Françoiſe eſt ſur le rivage.

Dès ce moment on vit DUGUAY-TROUIN, qui juſqu'alors n'avoit combattu que ſur mer, déployer tous les talens d'un Général, former des troupes, les ranger en bataille, choiſir des poſtes, les ſoutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoiſſance des lieux, profiter des fautes, éviter les ſurpriſes, fixer la victoire, ordonner les retraites, uſer des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des ſiè-

ges à celui des batailles : tant il eſt vrai que ce ſont les circonſtances qui développent les talens ; & DUGUAY-TROUIN peut-être eût été auſſi aiſément le Rival des Turenne & des Condé, que celui des Rhuiter & des Duqueſne.

Déja il s'eſt emparé de deux hauteurs qui dominent la ville ; il a reconnu tout le terrein qui l'environne ; il a compté toutes les reſſources de l'ennemi ; il a découvert les lieux qui favoriſent l'attaque ; il a remporté une victoire dans la plaine, & dreſſé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaiſſeaux ſoutient celle des différens poſtes : tout eſt prêt ; demain avec le jour l'aſſaut ſera livré. Cependant la nuit eſt deſtinée pour s'emparer d'un poſte. Nuit terrible ! Son ſilence eſt tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de DUGUAY-TROUIN. En même temps le

ciel ſe couvre d'orages : le feu des éclairs qui ſe mêle au feu continuel & rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers ; les remparts qui s'écroulent ; les mugiſſemens de la mer agitée par la tempête ; tous ces objets réunis dans l'obſcurité d'une nuit ſombre, formoient autour de Riojaneyre une ſcène d'horreur & d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ſes tréſors avec elle au fond des bois, & dans les cavernes des montagnes. Les ſoldats étonnés cèdent eux-mêmes ; ils fuient ; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richeſſes publiques ; mais dans le ſein de la terre, ils ont caché des feux ſecrets deſtinés à les venger. DUGUAY-TROUIN s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il achève de mériter ſa victoire, en l'aſſurant. Quel ſpectacle pour lui, lorſque les François, qui,

ſur cette rive étrangère, avoient gémi dans les priſons, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embraſſer ſes genoux, baisèrent ſa main ſanglante, & l'appellant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnoiſſance vive & ſenſible qui n'eſt connue que des malheureux.

Mais la victoire eſt encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes diſperſées : de puiſſants ſecours ſe hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée ; Albuquerque, fameux par des triomphes : ſon nom eſt chez les Portugais le ſignal de la victoire. DUGUAY-TROUIN a tout prévu pour ſe défendre. Trois poſtes occupés aſſûrent ſa conquête ; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le ſeconde. Les ennemis le croient encore ſous les remparts de la ville ; & déja il eſt en leur

préſence. Les ſoldats rangés en bataille, joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace de DUGUAY-TROUIN valut pour lui une bataille. Les ennemis épouvantés, viennent traiter du rachat de leur ville, & lui offrir tout l'or de leur colonie. Déja il a dicté des loix, & reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes : en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce-qu'ils ſe croyoient sûrs de vaincre, ſoutiennent que la victoire juſtifie tout, & que la perfidie heureuſe n'eſt plus un crime. DUGUAY-TROUIN ne permit pas à ſes ennemis de faire uſage de cette dangereuſe maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; & ſes ſoldats tenant le fer d'une main, enlèvent de l'autre les richeſſes du Bréſil.

Cet illuſtre vainqueur remporte dans

ſa Patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais avec quel empire la nature avertit les Héros qu'ils ne ſont que des hommes! Le vengeur de deux nations, l'effroi du Portugal, celui qui dans ce moment vient de remporter la plus éclatante victoire dans le Nouveau-monde, au retour même de cette expédition, eſt prêt à périr dans les flots. De moment en moment, il ſe voit ſur le point d'être englouti, & n'attend que la mort (35). Enfin, après douze jours de tempête la mer ſe calme; & ce Héros eſt rendu à la France. Son nom eſt dans toutes les bouches: par-tout où il paroît, les regards ſe fixent ſur lui (36). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, ſent mieux la diſtance qui eſt entre lui & les grands hommes; ou qui, moins jaloux peut-être, eſt plus franc dans ſon admiration, s'aſſemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il eſt devenu un ſpectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenſes qui lui étoient dues. Il en eſt une qui, grace aux conventions, donne, pour ainſi dire, à l'homme un nouvel être, & devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de ſa ſource : c'eſt la Nobleſſe; inſtitution politique, plus injurieuſe peut-être, qu'honorable pour l'humanité; mais utile par elle-même, & qui n'eſt dangereuſe que par ſes abus (37). Heureux les Etats où cette nobleſſe d'inſtitution n'étouffe point la nobleſſe de mérite, & où, faite pour repréſenter la vertu, elle ne ſert ni à décorer le vice, ni à juſtifier l'indolence, ni à relever l'orgueil! Lorſque Louis honora DUGUAY-TROUIN, de cette diſtinction, perſonne ne demanda par où il l'avoit méritée. Douze flottes attaquées & vaincues, & plus de quatre cents vaiſſeaux pris ou brûlés, voilà ſes titres : avant que d'être noble, il fut un Héros. Pourquoi ſur la mer

voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (38)? Jean Bart & Duquesne, tous deux nés dans l'obscurité, ont aussi fondé leur grandeur sur leurs exploits: & les mains de Rhuiter, ces mains qui combattoient les Rois, & guidoient les flottes de la Hollande, avoient déployé des voiles & manié des cordages.

DUGUAY-TROUIN, de simple Armateur, devenu Chef d'escadre, & depuis, Lieutenant Général (39), s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches & vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la mollesse & des récompenses de la vertu, osoient se vanter des actions de leurs ancêtres; & ils ne pardonnoient pas à un Héros d'avoir fait les siennes. DUGUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius disoit aux Grands de Rome: vous m'enviez ma gloire, enviez-

viez-moi donc auſſi mes travaux, mes dangers, mes combats ; enviez moi le ſang que j'ai verſé pour la Patrie.

Ce n'eſt pas que DUGUAY-TROUIN irritât l'envie par ces mouvemens d'une ame altière qui ſent trop ſa ſupériorité. Dans les relations de ſes combats, il étoit le ſeul à qui il ne rendît pas juſtice. C'étoit aſſez pour lui de mériter des éloges ; il laiſſoit à la Renommée le ſoin de les faire. Sans faſte dans ſes actions, ſans hauteur dans ſes diſcours ; les deux plus dangereux ſéducteurs de la vertu, la fortune & la gloire n'avoient pu le corrompre. Si ſa renommée ne l'eût ſuivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'étoit un Héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent, une fierté naturelle. C'eſt le ſéjour de la liberté : on n'y reſpire point l'air de l'eſclavage comme dans les priſons immenſes des villes ; on n'y eſt point preſſé par les tyrans. Sur

cet océan ſans bornes, l'ame s'étend & s'aggrandit. DUGUAY-TROUIN, à des mœurs douces joignit cette fierté noble; mais il la réſervoit toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la ſociété, que lorſque l'injuſtice ou l'envie osèrent lui diſputer ſa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaiſſe; il brave dès qu'on l'offenſe.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'honneur (40). Quels ſont dans les combats les tréſors qu'il veut ſauver? ſon pavillon & l'honneur de la France. Vainqueur du Bréſil & de quatre cent vaiſſeaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'eſt pas étonnant qu'il reſpectât la valeur dans ſes ennemis; on ſent un ſecret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus: mais il la voyoit ſans jalouſie dans ceux qui ſervoient ſous lui. Il l'inſpiroit à ſes ſoldats, par une prévoyance qui embraſſoit tout, par une confiance qui jamais ne douta du ſuc-

cès, par des diſpoſitions qui mettoient les troupes dans la néceſſité d'être braves, par une ſévérité de diſcipline, qui eſt pour les courages ce qu'une vie ſobre & frugale eſt pour les corps (41), par une attention pleine d'humanité à ménager leur ſang; car il ſçavoit eſtimer la vie d'un ſoldat.

A la Cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté ſoi & ſes ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ſes officiers; il portoit aux pieds du trône, des actions qui, ſans lui, n'auroient jamais été connues de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une penſion: DUGUAY-TROUIN prie ſon Roi de la tranſporter à un officier courageux & pauvre, cruellement bleſſé dans le combat(42). Cette action qui n'eſt que juſte, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La ſenſibilité fut toujours le caractère des Héros. Tels furent Alexandre, Céſar, Henri IV, Condé; fiers & ſenſibles, ſublimes & tendres: tel fut auſſi DUGUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embrâſemens & des naufrages; voler au ſecours des malheureux; conſoler les vaincus; donner les plus tendres regrets à la mort de ſes amis; embraſſer les corps expirans de ſes frères; les ſerrer dans ſes bras; mêler ſes larmes à leur ſang. Quoi! il pleure! Eſt-ce donc là ce Héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avoit jamais eu que de ſi nobles foibleſſes! Mais la poſtérité lui rendra du moins cette juſtice, que le plaiſir ne fut jamais pour lui que le délaſſement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV, non comme ſon Maître, mais comme un grand Homme; & lorſque ce Prince mourut, DUGUAY-TROUIN donna dans Paris le ſpectacle d'un ſujet qui pleura ſon Roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce Héros ſoit inutile à la France. Les jours du citoyen ne ſont jamais perdus pour la Patrie. Tantôt par des études ſavantes & des réflexions, plus utiles pour un homme de génie que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu ſi célèbre; tantôt il s'occupe à écrire ces mémoires, qui ſeront une leçon éternelle pour la poſtérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui eſt l'ame du ſervice; il veille ſur la diſcipline, qui dans la paix tend toujours à s'énerver; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la Marine, & qui eſt encore ſi défectueux (43). Il préſide dans un Conſeil à cette Compagnie des Indes (44), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, & que l'on vit renaître des débris du ſyſtême, comme on voit ſortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage, un rejeton vi-

goureux, qui bientôt croît, s'élève, & devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naiſſance. Philippe le conſulte : DUGUAY-TROUIN éclaire ſes concitoyens & ſon Prince, comme il avoit vaincu ſes ennemis, avec modeſtie, mais avec courage.

La cour ſe renouvelle. La confiance que l'on a en lui eſt toujours la même (45). Il va ſur les côtes d'Afrique, réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par-tout il eſt reſpecté, moins comme l'Envoyé d'un grand Roi, que comme un Héros. Il négocie avec la ſupériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière des combats (46) ? La paix de l'Europe eſt troublée ; l'Angleterre équipe des flottes ; nos vaiſſeaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme DUGUAY-TROUIN, & lui rend l'ardeur de ſa première jeu-

neſſe. Ces mers, après vingt ans, vont reconnoître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe ſe calme; & DUGUAY-TROUIN, prêt à recommencer de vaincre, ſe félicite de ne point augmenter ſa gloire.

Il ſemble que les maux qui le tourmentoient n'euſſent été ſuſpendus que par ſon zèle. Dès qu'il n'a plus l'eſpérance de combattre, ſon corps s'affoiblit, ſes forces s'épuiſent; & la France qui venoit de perdre Barwick & Villars, pleure le dernier des Héros du ſiècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé ſi-tôt! Faut-il qu'uſé par les maladies, il ait ſuccombé lorſqu'il auroit pu encore remplir une longue carrière! Ah! ſi le ciel eût prolongé ſes jours; même dans ſa vieilleſſe, il auroit encore pu ſervir l'Etat. Ainſi Duqueſne affoibli par les années, rendoit encore la France reſpectable ſur les mers; ainſi Villars remportoit des victoires

y domine, il ſera tyran, & vous ſerez eſclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. François, conſidérez ces mers, qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui ſert à la conſtruction. Voyez ces ports creuſés pour recevoir vos vaiſſeaux. La gloire, l'intérêt, la néceſſité, la nature, tout vous appelle. François, ſoyez grands comme vos ancêtres. Régnez ſur la mer; & mon ombre, en apprenant vos triomphes ſur les peuples que j'ai vaincus, ſe réjouira encore dans ſon tombeau.

NOTES
SUR L'ELOGE
DE DUGUAY-TROUIN.

PAGE 165. (1) C'eſt un grand problême de ſavoir ſi la navigation a été plus utile que funeſte aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a ſervi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe partagé en cent mondes différens, n'a plus formé qu'un ſeul monde; les nations ſe ſont communiqué leurs lumières; la connoiſſance de la terre & des cieux a été perfectionnée; les tréſors diſperſés par la nature, ont été raſſemblés par le commerce. Mais auſſi que de maux ſont nés de ces biens même! Les peuples, en ſe communiquant leurs lumières, ſe ſont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richeſſes, a multiplié les beſoins, a fait naître le luxe & corrompu les mœurs. Enfin, la mer eſt devenue une des plus grandes cauſes de cette dépopulation ſenſible, que les Philoſophes croient appercevoir dans le genre-humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des ſiècles; tant de peſtes & de maladies cruel-

les que la nature avoit renfermées dans certains climats, & qui ont été répandues dans le monde entier; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer auroit servi de barrière; la plus vaste partie du monde, l'Amérique presque entièrement dépeuplée; enfin les combats de mer, si meurtriers & si terribles, sur-tout entre les nations modernes; tout cela déposeroit contre la navigation, & devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui désolent le genre-humain.

Idem. (2) On ne peut douter que dans l'ordre politique la navigation ne soit un bien. Nous voyons par l'histoire que toutes les nations qui ont cultivé la Marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, & l'a peuplé de ses colonies. Athènes a eu la supériorité sur cette république d'Etats qui composoient la Grèce; Carthage a disputé l'empire de l'univers. Rome n'a étendu ses conquêtes que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, & enrichi l'Occident par son industrie. L'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvroient un nouveau monde. L'Angleterre, du sein de ses rochers, & parmi les orages de son gouver-

nement, a ſouvent fait pancher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre & eſclave, a trouvé dans ſes vaiſſeaux la richeſſe & la grandeur; ſes pavillons ont été l'étendard de ſa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire & de puiſſance, lorſque Dragut & Barberouſſe commandoient les flottes immenſes de Soliman. Si nous tournons les yeux ſur la France, nous y verrons la Marine peu connue ſous la première race de nos Rois, ranimée ſous Charlemagne ſervir de barrière aux inondations du Nord, négligée ſous ſes ſucceſſeurs qui négligèrent tout, rétablie ſous le premier des Philippes porter des conquérans dans l'Aſie, s'élever par des progrès lents juſqu'à François I, retombée pendant les orages funeſtes des guerres civiles, reparoître ſous Louis XIII, où elle trouva Richelieu, étonner & faire trembler l'Europe ſous Louis XIV, toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulſion des grands Hommes d'Etat.

Page 167. (3) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choſes; de ſes vaiſſeaux, des vents & de la mer. Il eſt d'abord eſſentiel qu'il connoiſſe les qualités de ſes navires, leur ſolidité, leurs proportions, leur vîteſſe ou leur lenteur. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il doit régler la plûpart de ſes opérations, pour l'atta-

que ou pour la défenſe, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents ſont le ſecond objet de ſon étude; ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour diſſiper les pluies, pour tranſporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les végétaux par d'utiles ſecouſſes, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle deſtination de la fureur des hommes, ce ſont eux qui décident preſque toujours du ſuccès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obſtacles, mettre à profit leurs avantages, régler ſur eux le choix des poſtes, tirer d'eux le plus grand ſecours lorſqu'ils ſont favorables, les forcer de ſervir, même lorſqu'ils ſont contraires.

La mer eſt le troiſième objet qui doit fixer l'attention d'un Marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire; il faut eſtimer leur action. Elle a une ſurface toujours agitée; il faut obéir à ſes différens mouvemens. Elle a des courans; il faut connoître & mettre à profit leur direction. Elle a des marées; il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il ſçache eſtimer par la ſaiſon, par les obſtacles, dans quel temps les vaiſſeaux ennemis peuvent ſe trouver à telle hauteur. S'il les attend, il faut qu'il ſçache leur fermer le paſſage; s'il les pourſuit, leur couper le chemin; s'il les évite, choiſir celle de toutes les routes où ſon vaiſſeau a la plus grande vîteſſe poſſible. S'il les combat, il doit, par leurs mouvemens, connoître leurs intentions, les forcer par ſa manœuvre à ſouffrir l'abordage, ou ſçavoir l'éviter ſoi-même. Tous ces détails, ſi multipliés, ſi combinés, ne peuvent être que le réſultat de beaucoup d'études & d'expérience. L'homme a beſoin d'apprendre les choſes même les plus ſimples. Il eſt condamné à ſe traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que ſera-ce donc d'un art auſſi compliqué que celui de la Marine? Il faut une ignorance bien hardie pour ſe flatter d'y réuſſir ſans l'avoir étudié. La nature donne les talens, l'autorité donne les titres, l'étude ſeule donne les connoiſſances.

Page 169. (4) En Angleterre, la Marine marchande eſt une école où les particuliers riſquent leur fortune pour apprendre à ſoutenir un jour la fortune publique. Le ſervice dans l'une eſt un degré pour paſſer à l'autre. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des Lords envoyer leurs

enfans faire pluſieurs campagnes ſur des vaiſſeaux marchands : c'eſt, pour ainſi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle ſa grandeur à ce ſyſtême. Il produit du moins de grands avantages. Le commerce eſt honoré ; la ſcience de la Marine ſe répand dans tous les Etats ; la Marine royale ſe peuple d'officiers excellens, qui ſe forment même au ſein de la paix ; & nous, avec nos préjugés & notre orgueil, nous reſtons dans l'ignorance. C'eſt ce que l'Amiral Hawk dit dans cette guerre à un officier François qui étoit priſonnier : « Jamais en France vous n'au» rez de Marine, tant que vous croirez qu'il y » a du déshonneur à ſervir ſur des vaiſſeaux » marchands. Je n'etois pas né pour être Mate» lot, ajouta-t-il, cependant je me ſuis fait Mate» lot pour apprendre la manœuvre ». Que du moins nos ennemis nous inſtruiſent. Ces réflexions ne ſont dictées ni par l'enthouſiaſme, ni par l'envie de cenſurer ; c'eſt le cri de la raiſon & de la vérité.

Idem. (5) C'eſt une choſe qui mérite d'être remarquée, que la plûpart des grands Hommes de mer, que la France a produits, ſe ſont formés dans la Marine marchande.

Jean Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de ſimple pêcheur devint Chef d'eſcadre ; il fit

les plus grandes choſes, parce qu'il ne craignit jamais rien : il mourut en 1702.

Le Comte de Tourville fit ſes premières armes dans un vaiſſeau armé en courſe contre les Algériens. Il livra en 1661 un combat terrible à des Corſaires Turcs. Il continua à s'exercer & à s'inſtruire dans la même école juſqu'en 1667, que le Roi l'attacha à la Marine royale, en lui donnant le titre de Capitaine de vaiſſeau. Il fut nommé Chef d'eſcadre en 1677; Lieutenant Général en 1681; Vice-Amiral & Général des armées navales du Roi en 1690; Maréchal de France en 1693. Il mourut en 1701 le 27 Mai. Il combattit long-temps ſous Duqueſne, & mérita de remplacer ce grand Homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta ſa gloire.

Le Commandeur Paul fit long-tems la guerre d'Armateur. Il entra enfin dans la Marine royale; & en 1663, Louis XIV lui confia une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre contre les Pirates de Tunis & d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité; & fit trembler par ſes victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du règne de Louis XIV, il y eut encore en France un Armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, & qui n'avoit pas

moins d'intrépidité que de talens ; il s'appelloit Caſſart. Il ſe diſtingua long-temps par la quantité & la richeſſe de ſes priſes. En 1712, il commanda une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre & de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne pluſieurs colonies du Portugal, de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage ; un caractère dur, & une ame trop inflexible. Il choqua la cour ; & la cour le laiſſa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin étoit à Verſailles dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec pluſieurs courtiſans ; tout-à-coup il apperçoit dans un coin un homme ſeul, & dont l'extérieur annonçoit la misère ; c'étoit Caſſart. Duguay-Trouin quitte les ſeigneurs dont il étoit entouré, & va cauſer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtiſans étonnés lui demandent à ſon retour avec qui il étoit. *Comment ?* s'écria Duguay-Trouin, *avec qui j'étois ! avec le plus grand Homme de mer que la France ait aujourd'hui.* Il eſt probable que cet homme auroit pu rendre les plus grands ſervices à la nation, s'il eût été employé : mais il n'a ſervi qu'à prouver par ſon exemple, combien la cour doit craindre d'étouffer le mérite, & combien on doit ménager la cour, puiſque c'eſt d'elle en partie que dé-

pendent la réputation & la gloire. Nous avons du moins la ſatisfaction de rendre à ſa mémoire la juſtice qui ne lui a pas été rendue pendant ſa vie; & d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand Homme de plus.

Idem. (6) René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 Juin 1673, d'une famille de Négocians. Son père y commandoit des vaiſſeaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce: il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile marin. Duguay-Trouin eut trois frères. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent & actif, fut d'abord Conſul de France à Malgues en Eſpagne; il fut enſuite occupé le reſte de ſa vie à ſeconder ſon frère pour ſes armemens & toutes ſes entrepriſes. Les deux autres plus jeunes que lui, périrent glorieuſement en ſervant l'Etat dans la Marine.

Page 170. (7) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande & l'Eſpagne. Cette année même il ſe livra trois batailles navales conſécutives, les 7, 14 & 21 de Juin, entre la flotte Hollandoiſe d'un côté, & celles de France & d'Angleterre de l'autre. La cour de Londres ſervoit alors celle de Verſailles. Bientôt tout devoit changer; & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

Page 171. (8) En 1680, 1681, 1682, la Marine fut élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient osé espérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son ame, avoit formé le projet de donner à la France l'Empire de la mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du Ministre seconda les vues du Prince. Bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque & le Havre de Grace furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eut peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction, une méthode plus régulière & plus facile. C'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes; si cependant une telle invention est un service rendu au genre-humain. Des écoles de Gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens, ou inutiles à l'Etat par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée; on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la Marine parut; des loix justes disciplinèrent ce peuple immense & féroce; loix nécessaires sur la mer, où la société polit

moins les mœurs, & où la rudeſſe de l'élément ſe communique aux eſprits. La France eut alors plus de cent vaiſſeaux de lignes, dont pluſieurs étoient montés de cent canons. D'Eſtrées, Duqueſne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart & Forbin portoient de tous côtés la gloire de notre Marine. Duguay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois, juſqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans pluſieurs batailles rangées. Les vaiſſeaux ennemis ſe cachoient par-tout devant les flottes de Louis XIV. On ſçait que la Marine Françoiſe conſerva cette ſupériorité juſqu'à l'affaire de la Hogue.

Page 172. (9) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit ſa première campagne. Il obtint de ſa famille la permiſſion de s'embarquer en qualité de volontaire ſur une frégate de dix-huit canons. On eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête lui montra de près le naufrage; bientôt il fut témoin d'un abordage ſanglant. Un de ſes compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant ſauter dans le vaiſſeau ennemi, tomba entre les deux vaiſſeaux, qui venant à ſe joindre, écraſèrent ce malheureux; une partie de ſa cervelle réjaillit ſur Duguay-Trouin. Dans le mê-

me temps le feu prit au vaiſſeau ennemi. Ces ſpectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit ſur mer.

Page 176. (10) En 1691, ſa famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la priſe de ces trois vaiſſeaux, crut pouvoir lui confier une frégate de quatorze canons. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jetté par la tempête ſur les côtes d'Irlande ; il s'y empara d'un Château & brûla deux navires, malgré l'oppoſition d'un nombre de troupes aſſez conſidérable qu'il fallut combattre. C'étoit après la bataille de la Boine, où le Roi Jacques fut défait, & la bataille de Kilconnel gagnée auſſi par le parti du Prince d'Orange.

Page 177. (11) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 Mai 1692. Tourville qui n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures. L'Amiral Anglois nous brûla quinze vaiſſeaux à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même temps Duguay-Trouin remporta pluſieurs avantages ſur les Anglois. Monté ſur une frégate de dix-huit canons, il combattit ſeul & prit deux frégates de

guerre qui eſcortoient trente vaiſſeaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de vingt-huit canons, il prit encore ſix vaiſſeaux. Ainſi la fortune de Duguay-Trouin commençoit à s'élever parmi le choc de deux Empires qui s'écraſoient.

Idem. (12) Les Anglois étoient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cauſe du nombre & de l'audace de ſes Armateurs qui déſoloient leur commerce. Ils eſpérèrent détruire entiérement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote, de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de cent barils de poudre, & rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, & de toutes ſortes de matières combuſtibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 Novembre 1693. La Nuit du 30 au premier Décembre, l'air étant ſerein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée ſans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas lorſqu'un coup de vent la détourna, & la porta ſur un rocher. Le vaiſſeau s'ouvrit; l'Ingénieur qui le conduiſoit ſe hâta d'y mettre le feu; mais l'eau avoit déja gagné les poudres du fond de cale, & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment ſauta en l'air avec un fracas

horrible, toute la ville en fut ébranlée, & les vitres & les ardoiſes de plus de trois cent maiſons ſe brisèrent. L'on doit rendre grace à l'Etre bienfaiſant qui veille ſur le genre-humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas beſoin d'être excités au crime par des ſuccès auſſi affreux.

Page 178. (13) Duguay-Trouin ajoutoit foi à ſes preſſentimens. Il aſſure dans ſes mémoires, qu'il a toujours ſuivi ces mouvemens ſecrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a guères eu d'hommes célèbres qui n'ayent eu quelque opinion ſingulière; & celle-ci ſur les preſſentimens ne meſſied pas à un héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphyſicien. Elle prouve du moins combien ſon ame étoit profondément occupée de vaiſſeaux, de combats & de victoires: c'eſt le génie de Socrate; c'eſt le phantôme qui apparut à Brutus.

Idèm. (14) Rhuiter eſt le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Fleſſingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il ſervit ſur mer, & commença par être mouſſe de vaiſſeau. On oſe dire qu'il n'en étoit que plus grand; & chez des républicains, il n'en fut que plus reſpecté. Il devint ſucceſſivement Capitaine de vaiſſeau, Commandeur, Contre-Amiral,

Amiral, Vice-Amiral, & enfin Lieutenant-amiral Général des Provinces-unies. Il ſe rendit célèbre ſur toutes les mers, & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la ſeconde bataille contre la flotte Françoiſe, devant la ville d'Agouſte en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme, s'empreſsèrent à honorer ſon mérite. Le Roi de Danemarck lui donna une penſion & des lettres de Nobleſſe. Des barbares ſur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration pour ſa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Estrées qui avoit combattu contre lui, écrivit en 1673 à Colbert: *je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Rhuiter vient d'acquérir.* Le Conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de Duc. Louis XIV fut affligé de ſa mort; & comme on lui repréſentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux; *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.* La Hollande qui l'avoit comblé d'honneurs pendant ſa vie, lui fit dreſſer après ſa mort un monument. Sa mémoire y eſt encore dans la plus grande vénération. Puiſſe un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Rhuiter ſera connu!

Page 119. (15) En 1694, Duguay-Trouin monté ſur une frégate de 40 canons, tomba

dans une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre Anglois de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin ſe voyant démâté, il prend la réſolution hardie de ſauter avec tout ſon équipage dans le vaiſſeau ennemi pour s'en emparer. Déja tout étoit prêt; la mépriſe d'un Officier qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaiſſeau de 66 canons vient le combattre à la portée du piſtolet, tandis que trois autres le canonoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leurs poſtes, & vont ſe cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, & leur préſente le piſtolet & l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magaſin des poudres. Il y deſcend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger ſes ſoldats à combattre; il ſe fait apporter des barils pleins de grenades, & les lance dans le fond de cale. Ses ſoldats épouvantés retournent à leurs poſtes; mais lui-même en remontant, eſt fort étonné de trouver ſon pavillon bas, ſoit que le cordage qui le ſoutenoit eût été coupé par une balle, ſoit que, dans l'abſence de Duguay-Trouin, il eût été abaiſſé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'inſtant qu'on le remette. Ses Offi-

ciens le conjurent de ne pas livrer le reſte de ſon équipage à la boucherie. Duguay-Trouin frémiſſant & déſeſpéré, ne ſçavoit quel parti prendre. Son irréſolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant ſur ſa fin, vint le frapper & le renverſa. Il fut près d'un quart d'heure ſans connoiſſance. Le Capitaine Anglois touché de ſa bravoure, le fit traiter avec autant de ſoin, que s'il eût été ſon propre fils. L'eſcadre Angloiſe ayant relâché à Plimouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour priſon; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'Amirauté. Sa priſon ne fut pas longue. Duguay-Trouin étoit auſſi aimable que courageux. Il avoit ſçu plaire à une jeune Angloiſe; ce fut elle qui briſa ſes fers: & l'Amour rendit un Héros à la France.

Page 181. (16) On eût dit réellement que la défaite & la priſon de Duguay-Trouin lui euſſent donné de nouvelles forces. Peu de jours après ſon retour en France, il va croiſer ſur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord ſix vaiſſeaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de ſoixante voiles, eſcortée par deux vaiſſeaux de guerre Anglois. Il court au devant de cette flotte, la rencontre, attaque ſans héſiter les deux vaiſſeaux de guerre, & s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus

braves Capitaines de toute l'Angleterre. C'étoit lui qui avec ce même vaiſſeau avoit pris à l'abordage en 1689, le fameux Jean Bart & le Chevalier Forbin. Duguay-Trouin n'avoit que vingt & un ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du gouvernement. Louis XIV après cette action, lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter ſi peu, & qui produiſent de ſi grands effets dans les ames ſenſibles à l'honneur.

Idem. (17) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la cour, ſe joignit à une eſcadre du Marquis de Neſmond. Comme il étoit prêt d'aborder un gros vaiſſeau Anglois, M. le Marquis de Neſmond fit tirer un coup de canon à balle. Duguay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi; & quoiqu'il fût impatient de combattre & preſque aſſuré de vaincre, il ſe retira par eſprit de ſubordination. Cet exemple eſt bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avoit de la diſcipline militaire.

Page 182. (18) En 1695, il prend ſur les côtes d'Irlande, trois vaiſſeaux Anglois qui venoient des Indes Orientales, conſidérables par

leur force, & encore plus par leurs richeſſes.

En 1696, monté ſur le *Sans-pareil*, vaiſſeau Anglois qu'il avoit pris, il va croiſer ſur les côtes d'Eſpagne, & s'y rend maître par ſtratagême de deux vaiſſeaux Hollandois. A la pointe du jour il ſe trouve à trois lieues de l'armée navale des ennemis. Il prend ſon parti ſans balancer, ordonne à ſes deux priſes d'arborer pavillon Hollandois, & de le venir joindre par derrière, après l'avoir ſalué de ſept coups de canon: enſuite il fait voile vers l'armée ennemie avec autant d'aſſurance & de tranquillité, que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par ſa manœuvre & par la fabrique de ſon vaiſſeau qui étoit Anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaiſſeaux qui s'étoit écarté pour parler à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il oſa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; & pour dérober cette frégate à ſes coups, il fallut le ſecours d'une partie de la flotte.

Idem. (19) Duguay-Trouin avoit un jeune frère plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de ſeize canons à commander. Comme ils croiſoient en-

ſemble ſur les côtes d'Eſpagne, ils firent une deſcente auprès de Vigo, & forcèrent l'épée à la main, des retranchemens d'où l'on avoit tiré ſur eux. De-là ils marchèrent à un gros bourg défendu par des milices Eſpagnoles. Le jeune frère de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de ſe ſignaler, preſſe ſa marche, vole à l'attaque, & force le premier les retranchemens du bourg; mais en les forçant, il eſt bleſſé d'un coup de fuſil qui lui traverſe l'eſtomac. Duguay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté où il étoit auſſi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il reſta quelque temps immobile; bientôt le déſeſpoir le rendit furieux; il court ſur les ennemis, & en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître ſur les hauteurs. Forcé de ſe retirer, il raſſemble ſes ſoldats, & court chercher ſon frère; il le trouve couché à terre, nageant dans ſon ſang, qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il ſe précipite ſur lui, l'embraſſe ſans pouvoir dire un mot, le baigne de ſes larmes, & le fait emporter dans ſon vaiſſeau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours; il mourut entre les bras de ſon frère. On porta ſon corps dans une ville Portugaiſe, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui

ſont dus à la valeur. Sa tombe fut arroſée des larmes de tout l'équipage; & toute la nobleſſe des environs, qui aſſiſta aux funérailles, pleura un jeune guerrier mort par un excès de courage, & enſeveli loin de ſa patrie ſur une rive étrangère. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin. L'image de ſon frère mourant entre ſes bras, le pourſuivoit ſans ceſſe. Elle le tourmentoit le jour; elle le réveilloit les nuits. Enfin ayant déſarmé, la mélancolie profonde qu'il nourriſſoit, le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire & au ſervice. On peut juger par ce deſſein, de l'impreſſion que la douleur avoit faite ſur cette ame ſenſible.

Page 183. (20) En 1697, Duguay-Trouin avec trois vaiſſeaux, va au devant d'une flotte Hollandoiſe, eſcortée par trois vaiſſeaux de guerre. Ils étoient commandés par le Baron de Waſſenaer, homme d'une intrépidité peu commune, & qui fut depuis Vice-Amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne ſoutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus ſanglans qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau commandant. Tous les Officiers du Baron de Waſſenaer furent tués ou bleſſés. Le Baron lui-même eut quatre bleſſures très-dangereuſes; il tomba dans ſon ſang, & fut

pris les armes à la main. Cette victoire fut ſuivie d'une tempête & d'une nuit affreuſe. Tout ce que l'imagination peut ſe peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier ſoin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du Baron de Waſſenaer. Il courut ſur le champ lui offrir tous les ſecours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dus à ſa valeur, par ceux qui s'étoient rendus maîtres de ſon vaiſſeau, il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui les commandoit; & quoiqu'il fût ſon proche parent, jamais il ne put le revoir ſans un ſentiment qui approchoit de la haine. Lorſque le Baron de Waſſenaer fut guéri de ſes bleſſures, Duguay-Trouin le préſenta lui-même à Louis XIV. De pareils ſentimens ſont plus d'honneur que dix victoires. C'eſt un ſpectacle conſolant de voir le mérite ainſi honoré par les grandes ames; tandis que pour les ames viles & baſſes, il n'eſt qu'un objet d'envie; & pour les ames dures ou frivoles, un objet de ſatire. Duguay-Trouin avoit alors vingt-trois ans.

Page 186. (21) Il n'y a aucune profeſſion qui exige plus d'étude & de théorie que la Marine. On y fait un uſage continuel de l'aſtronomie & de la géométrie. Une connoiſſance pro-

fonde de la géographie n'y est pas moins nécessaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoisse la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuse, plus constante ou plus inégale dans les tempêtes; la direction des courans dont l'impulsion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des terres; les écueils & les bancs de terre cachés sous les flots; les dangers & les abris qu'offrent les côtes; les ports & les rades qui sont favorables dans tous les temps, & celles qui ne le sont que dans certaines saisons; les isles qui dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des secours à des équipages fatigués; les fonds qui peuvent porter l'ancre, & ceux où il seroit dangereux de la jetter; les déclinaisons de l'aiguille aimantée, déclinaisons qui varient sans cesse, selon les temps & les lieux; enfin les vents propres à chaque climat, à chaque saison, le temps précis où ils commencent, celui où ils finissent, l'étendue déterminée où ils soufflent, le degré de variation de ceux même qui sont les plus réguliers. Il seroit dangereux sur tous ces objets, de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires souvent infidèles: il faut, autant qu'il est possible, observer par soi-même. Une erreur

de mer, que celle du pilotage. Dans les combats, c'eſt la manœuvre qui décide preſque toujours de la victoire. Enfin c'eſt à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de ſa réputation & de ſes ſuccès.

Page 188. (24) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la première fois à la cour. M. de Pont-Chartrain, Miniſtre de la Marine, le préſenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'Etat, & deſtiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps, le Roi lui donna toujours les plus grandes marques d'eſtime. Il ſe plaiſoit à entendre de ſa bouche le récit de ſes actions. La fierté noble & la franchiſe guerrière d'un Héros intéreſſe plus, ſans doute, l'ame d'un grand Roi, que des hommages de courtiſans. Un jour Duguay-Trouin faiſoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaiſſeau nommé *la Gloire*. J'ordonnai, dit-il à *la Gloire* de me ſuivre. *Elle vous fut fidèle*, reprit Louis XIV. Auſſi Duguay-Trouin avoit-il pour ſon Roi cet amour qui eſt le premier reſſort dans un gouvernement monarchique. Jamais il ne ſortit de ſa préſence, ſans être plus enflammé du deſir de ſervir l'Etat. Ce trait fait également l'éloge du Prince & du Sujet.

Page 189. (25) Duguay-Trouin paſſa en

1697 de la Marine marchande à la Marine royale. Ce fut à la ſuite de ſon fameux combat contre le Baron de Waſſenaer. Il eut d'abord le titre de Capitaine de frégate légère. En 1702 il fut nommé Capitaine en ſecond ſur le vaiſſeau de Roi, *la Dauphine*, commandé par le Comte de Hautefort.

Page 193. (26) En 1702, dans la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, Duguay-Trouin attaqua un vaiſſeau de guerre Hollandois de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout-à-coup fit une manœuvre habile & imprévue, il ſe trouva dans une ſituation déſavantageuſe qui l'obligea d'eſſuyer tout le feu de l'artillerie, ſans pouvoir y répondre. Déja il avoit reçu deux coups de canons à fleur d'eau, & ſept dans ſes mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout-à-coup le parti de ſe jetter dans leur vaiſſeau avec tout ſon équipage. Le plus jeune de ſes frères qui combattoit ſous lui, s'y lança le premier, & fit des prodiges de valeur. Le Capitaine Hollandois fut tué, & ſon vaiſſeau enlevé en moins d'une demi-heure.

Page 194. (27) En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaiſſeaux & deux frégates, il rencontra le 7 Juillet une eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux de guerre. La brume qui étoit

fort épaiſſe, ne lui permit de les bien diſtinguer que lorſqu'ils étoient déja fort près. Il donne auſſi-tôt le ſignal de la retraite. Mais ſix vaiſſeaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; & déja ils étoient prêts à en joindre deux de ſon eſcadre. Il ne put ſe réſoudre à les voir périr ſans leur donner du ſecours. Il fait plier une partie de ſes voiles, & reſte derrière eux pour les couvrir. Un vaiſſeau Hollandois de ſoixante canons, s'avance à la portée du piſtolet: Duguay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres ſe joignent pour l'attaquer; il leur réſiſte & les amuſe pendant quatre heures, juſqu'à ce que ſes vaiſſeaux euſſent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ſes voiles, & ſe met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté. Il n'avoit eu que trente hommes hors de combat, & il avoit ſauvé quatre vaiſſeaux qui l'accompagnoient.

Idem. (28) On ſçait que le commerce des Hollandois eſt immenſe. Il recueille tous les tréſors des continens & des iſles, & s'étend de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce eſt la pêche de la baleine, qui ſe fait ſur les côtes de Spitzberg. Les Hol-

landois ont découvert ce pays en 1596. Il eſt ſitué vers le nord, entre la Groenlande & la nouvelle Zemble. En hiver le ſoleil y demeure ſous l'horiſon quatre mois entiers. Un ciel toujours ſombre, des rivages déſerts, des montagnes éternelles de glace, une nature entiérement ſauvage, ont fait croire aux anciens que c'étoit là qu'étoient placées les bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de baleines, dont quelques-unes ont juſqu'à deux cents pieds de long. C'eſt là que les Hollandois vont faire la pêche de la baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de Mai, & reviennent en Août ou Septembre. Duguay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaiſſeaux pour détruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 30 Juillet 1703 ſur les côtes de Spitzberg. Il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de quarante vaiſſeaux. Les brouillards qui ſur ces mers ſont extrêmement épais dans le printemps & dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation, il fut expoſé à un très-grand danger; car il ſurvint tout-à-coup un grand calme, pendant lequel ſes vaiſſeaux furent pouſſés par l'impétuoſité des courans, à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, & contre un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que

ſes vaiſſeaux ne fuſſent briſés, & que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les deſerts qui bornent le monde.

Page 195. (29) En 1704, Duguay-Trouin déſola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts d'heure il prit un vaiſſeau de guerre de cinquante-quatre canons, avec douze vaiſſeaux marchands. Peu de temps après, il fit encore trois priſes Angloiſes. Un garde-côte de ſoixante & douze canons, & deux autres vaiſſeaux de guerre ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignement trahi dans une action très-périlleuſe. Deux gros vaiſſeaux de guerre qui le combattoient, l'un à droite, l'autre à gauche, avoient mis toutes ſes voiles en pièces, & briſé une partie de ſes mâts. Duguay-Trouin faiſoit feu des deux bords ſur les deux vaiſſeaux Anglois; mais il avoit beſoin de ſecours. L'*Auguſte* qui l'accompagnoit, loin de le ſecourir, déploie toutes ſes voiles pour s'éloigner de lui. Deux frégates, temoins du combat, ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut preſque pas douter que leur deſſein ne fût de perdre un Héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahiſon, & l'hiſtoire ramène ſouvent les mêmes crimes. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le Capitaine de l'*Auguſte* devoit

la liberté, & peut-être la vie à Duguay-Trouin, qui, l'année précédente, s'étoit exposé seul pour le sauver d'une escadre Hollandoise. Duguay-Trouin arrivé à Brest, voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander; mais celui qui avoit trahi l'Etat, fut protégé.

Page 196. (30) En 1705, Duguay-Trouin prend un vaisseau de guerre Anglois de soixante & douze canons. Il rencontre deux Corsaires de Flessingue, court à eux le premier, & les fait fuir. Il poursuit le plus fort, qui se défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave Corsaire, qui se portoit le sabre à la main & la tête levée, d'un bout de son vaisseau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fusil qui tomboient sur lui de toutes parts. Aussi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande distinction.

Peu de jours après il perdit un second frère, à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme plein de courage, avoit déja fait deux prises; il fut blessé mortellement d'un coup de fusil, dans le moment qu'il alloit se rendre maître d'un Corsaire de quarante-quatre canons. C'est ainsi que la mort lui enleva deux frères en peu de temps, & dans

la fleur de ſon âge. Il eſt probable que pour devenir des hommes célèbres, il leur manqua qu'une plus longue carrière.

Page 198. (31) Au commencement de 1706, il fut nommé Capitaine de vaiſſeau; & reçut une lettre de Louis XIV. qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaiſſeaux ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiège. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à quinze lieues en mer, il découvrit une flotte de deux cents voiles venant du Bréſil, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaiſſeaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ſes diſpoſitions ne furent mieux concertées; jamais ſa valeur ne fut plus intrépide. Pluſieurs circonſtances malheureuſes, & que le plus grand talent ne pouvoit prévoir, firent échouer ſon projet. Cependant ce fut lui qui eut la ſupériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près: trois boulets conſécutifs lui paſsérent entre les jambes; ſon habit & ſon chapeau furent percés de pluſieurs coups de fuſil; il fut même bleſſé de quelques éclats, mais légérement.

Page 199. (32) Duguay-Trouin arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la défenſe de la place. Le Marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts

& durs, qui avec de très-petites ames occupent de grandes places, étoit alors Gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres, de groſſes contributions: cependant il n'y en avoit pas pour quinze jours. Duguay-Trouin le ſçut, & crut qu'il étoit de ſon devoir de le repréſenter. Son courage & ſon zèle déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéreſsât plus à la défenſe de Cadix, que celui même qui en étoit Gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occaſions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar ſoixante navires chargés de vivres & de munitions pour l'armée ennemie; il demanda avec inſtance la permiſſion de les aller brûler; il répondoit du ſuccès: on ne voulut point lui permettre de rendre ce ſervice aux deux Couronnes. Ses chaloupes furent inſultées par une barque Eſpagnole; il la fait arrêter, & va demander juſtice: le Gouverneur, pour réponſe, le fait mettre en priſon. Telle fut la récompenſe de ſes ſoins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne, même contre un homme ordinaire. Louis XIV, par juſtice, par grandeur d'ame, & par eſtime, prit ſoin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du Roi d'Eſpagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce Marquis de Valdécagnas, & le gouvernement d'Andalouſie au Marquis de Villadarias, ſon beau-

frère. Duguay-Trouin, à son retour, attaqua une flotte de quinze vaisseaux Anglois, escortée par une frégate de trente-six canons; il se rendit maître de la frégate & de vingt-deux vaisseaux. Le Roi le nomma Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

Page 200. (33) Le trône de Philippe V avoit paru presque abattu en 1706. Il commença à se relever en 1707, par le courage opiniâtre des Espagnols, par les secours de Louis XIV, & l'habileté du Maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au Général, changea entiérement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les Anglois & les Autrichiens, qui étoient en Espagne, étoient par-tout attaqués & vaincus. L'Angleterre, qui servoit l'Archiduc par haine contre Louis XIV, équippe alors pour le Portugal une flotte de 100 voiles, remplie de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance, pour les deux Couronnes alliées, d'arrêter ce convoi, sans lequel l'Archiduc ne pouvoit se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin & au Comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour de joindre ensemble leurs escadres. Elles

ſortirent du Port de Breſt le 19 Octobre 1707, faiſant enſemble 14 voiles. Après avoir croiſé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte Angloiſe. Elle étoit eſcortée de cinq gros vaiſſeaux de guerre, le *Cumberland* de quatre-vingt-deux canons, le *Devonshire* de quatre-vingt-douze, le *Royal-Oak* de ſoixante & ſeize, le *Cheſter* & le *Rubis* de cinquante-ſix chacun. Perſonne n'ignore les circonſtances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendoit à chaque inſtant que le Comte de Forbin donnât le ſignal : voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des momens précieux, il commande à ſon eſcadre d'attaquer. D'abord il ſe rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaiſſeau commandant ; le *Cheſter* & le *Rubis* furent pris de même par deux Capitaines de ſon eſcadre ; le *Royal-Oak* étoit ſur le point d'être enlevé à l'abordage, lorſque le feu prit dans le vaiſſeau qui alloit s'en rendre maître : il profita de cet accident, & ſe ſauva par la fuite. Reſtoit le *Devonshire*, monté de quatre-vingt-douze canons, & défendu par plus de mille hommes. Duguay-Trouin, qui auroit pu courir ſur le *Royal-Oak*, & s'en emparer aiſément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de ſa propre gloire, & s'avança ſur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'o-

teur n'eſt ici qu'Hiſtorien ; expoſer les faits, c'eſt louer le Héros ; & le plus bel éloge, peut-être, qu'on pourroit faire de Duguay-Trouin, ce ſeroit de mettre ſous les yeux des lecteurs, le plan des fortifications de Riojaneyre. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immenſe : ſix cents dix mille cruſades de contribution ; une quantité prodigieuſe de marchandiſes pillées, ou conſumées par le feu, ou tranſportées ſur l'eſcadre Françoiſe, ſoixante vaiſſeaux marchands, trois vaiſſeaux de guerre & deux frégates pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il eſt triſte pour l'humanité, que les Héros d'un nation ne ſoient jamais célèbres que par la ruine & le malheur d'une autre.

Page 214. (35) L'eſcadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 Novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores, elle fut aſſaillie d'une tempête horrible qui dura douze jours. Tous les vaiſſeaux furent diſperſés & en danger de périr. Celui de Duguay-Trouin fut preſque abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba ſur le devant du navire, & l'engloutit juſqu'à ſon grand mât. La ſecouſſe fut ſi violente, qu'elle fit dreſſer les cheveux à tout l'équipage ; & l'on crut toucher à l'inſtant où

où tout périſſoit. Quelle mort au retour d'une conquête ! Duguay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Breſt le 12 Fév. 1712; c'étoit le jour même où mourut la Ducheſſe de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de ſe livrer à la joie d'un ſi heureux ſuccès.

Page 214. (36) Duguay-Trouin eſt un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A ſon retour de Riojaneyre, tout le monde s'empreſſoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui eſt extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainſi aſſemblée, une Dame de diſtinction vint à paſſer. Elle demanda ce qu'on regardoit; on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha, & perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monſieur*, lui dit-elle, *ne ſoyez pas ſurpris; je ſuis bien aiſe de voir un Héros en vie.* Lorſqu'au retour de ſes campagnes il arrivoit à S. Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les mères le montroient à leurs enfans; & dans cet âge où l'on reçoit ſi aiſément les impreſſions des autres, on apprenoit à l'admirer, même avant de le connoître.

Page 215. (37) La nobleſſe eſt une des diſtinc-

tions les plus éclatantes, & qui flattent le plus la vanité des hommes ; cette inſtitution n'eſt pas cependant de tous les pays. Elle eſt ignorée à la Chine, ſans doute parce que la ſageſſe des loix y tient lieu de tous les reſſorts. Elle eſt inconnue dans preſque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur, & que par-tout où règne le deſpotiſme, il n'exiſte qu'un ſeul homme. Elle s'eſt établie dans l'Europe, ſoit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérans, & que la guerre eſt la principale ſource de l'inégalité ; ſoit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée ; il a fallu plus de claſſes de citoyens pour former des contre-poids & des équilibres. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt un des principaux reſſorts de nos gouvernemens modernes : elle eſt même très-utile aux Etats, toutes les fois que des ancêtres ne ſuppoſent pas des talens, & que les noms ne ſont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fuſſent pas prodigués, & ſur-tout qu'ils ne fuſſent pas le prix de l'or. On ſçait comment Duguay-Trouin acquit les ſiens. Ses lettres de nobleſſe, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ſes ſervices ; elles ſont datées du mois de Juin 1709. Ses armoiries avoient pour deviſe : *Dedit hæc inſignia virtus.*

Page 216. (38) Il y a ſur mer beaucoup de

ces hommes qui ſe ſont créés eux-mêmes. J'ai déja parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, & qui finit par être Chef d'eſcadre; de Rhuiter, qui de mouſſe de vaiſſeau devint Lieutenant-Amiral Général de Hollande. L'Amiral Tromp, ſi célèbre par ſes victoires contre l'Eſpagne & l'Angleterre, étoit auſſi un homme de fortune. Notre fameux Duqueſne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un Capitaine de vaiſſeau. Né en 1610, dès l'âge de dix-ſept ans il ſervit ſous ſon père. Il combattit ſoixante ans ſur mer, & ſe diſtingua toujours, ou par des actions hardies, ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à ſa réputation, ce ſont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Rhuiter; & quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande & d'Eſpagne, le 8 Janvier, le 22 Avril & le 2 Juin 1676. Dans le ſecond de ces combats, Rhuiter fut tué. L'Aſie, l'Afrique & l'Europe ont été tour-à-tour témoins de ſa valeur. Duqueſne devint Général des armées navales de France, & mourut le 2 de Février 1688, âgé de ſoixante & dix-huit ans. Duguay-Trouin, dont les commencemens furent encore plus obſcurs, s'éleva de même aux premiers grades de la Marine. On ne ſçauroit

trop mettre de pareils exemples ſous les yeux des citoyens : il faut qu'on ſçache que les grands talens peuvent mener aux grandes places, & que le mérite n'a pas toujours beſoin d'aïeux.

Idem. (39) Duguay-Trouin fut nommé Chef d'eſcadre au commencement d'Août 1715, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis le premier Mars 1728, & Lieutenant Général le 27 du même mois.

Page 218. (40) Le déſintéreſſement, vertu ſi rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus diſoit aux Ambaſſadeurs de Rome qui lui offroient des richeſſes : *je ne ſuis pas un Marchand, je ſuis un Roi ; je ne viens point chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même ſentiment animoit Duguay-Trouin, lorſqu'il commandoit les vaiſſeaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, ſouvent au ſortir d'une action, on le vit prodiguer ſes propres richeſſes pour récompenſer la valeur de ſes troupes.

Page 219. (41) Il avoit ſur la diſcipline militaire les grands principes de l'antiquité. Il la regardoit comme l'ame de la guerre, & le gage aſſuré des victoires. Jamais il ne laiſſa une belle action ſans récompenſe, ni une faute ſans punition. Sous lui, la diſcipline n'étoit pas ſeule-

ment ſévère ; elle étoit quelquefois dure : mais dans cette partie l'excès même eſt utile.

Idem. (42) Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte Angloiſe, & les deux eſcadres de Duguay-Trouin & de Forbin réunies. Le Roi avoit accordé à Duguay-Trouin une penſion de mille livres ſur le tréſor royal. Duguay-Trouin écrivit au Miniſtre, pour le prier de faire donner cette penſion à M. de S. Auban, ſon Capitaine en ſecond, qui avoit eu une cuiſſe emportée à l'abordage du *Cumberland*, & qui avoit plus beſoin de penſion que lui. *Je ſuis trop récompenſé*, ajouta-t-il, *ſi j'obtiens l'avancement de mes Officiers.*

Page 221. (43) On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale ſoit encore ſi défectueuſe, tandis que l'architecture civile a été portée à un ſi haut degré de perfection. Ce n'eſt point ici le lieu de comparer enſemble ces deux eſpèces d'architecture : on remarquera ſeulement que l'une conſtruit ſes édifices ſur un terrain ſolide, & que les bâtimens de l'autre ſont expoſés ſans ceſſe à l'inconſtance de l'eau & du vent. La première connoît la force & la qualité des matériaux qu'elle emploie ; les bois que la ſeconde met en œuvre, quoique de même nature, ſont très-différens en qualité. Les mai-

ſons n'ont aucun effort extérieur à ſoutenir, aucune altération ſenſible à craindre; les vaiſſeaux ont à réſiſter ſans ceſſe au choc des vagues, aux ſecouſſes des vents, & dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverſes parties des édifices ſont preſque toujours terminées par des lignes droites & des ſurfaces planes; le rapport de ces parties eſt facile à trouver, & la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur & la force des angles qu'elles forment: dans les vaiſſeaux, preſque toutes les parties qui les compoſent, ſont terminées par des lignes courbes; & cette figure curviligne eſt encore différente dans chaque partie. Perſonne n'ignore la difficulté de tracer toutes ces courbes, & de les concilier enſemble. Une autre cauſe qui nuit beaucoup au progrès de l'architecture navale, c'eſt le ſecret que les conſtructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées & de ſe les tranſmettre de père en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainſi cachées, ne peuvent être jugées par les ſçavans, & réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus, il ſuffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux conſtructeurs de remettre aux amirautés leurs plans & leurs deſſeins. C'eſt une loi qui s'obſerve en Angleterre. Mais le

plus grand obſtacle qui s'oppoſe à la perfection de cet art, c'eſt la multitude infinie de connoiſſances ſur leſquelles il eſt fondé, & ſans leſquelles il ne ſera jamais poſſible de déterminer quelles ſont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriſer l'impulſion de l'air, pour vaincre la réſiſtance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vîteſſe à la ſolidité. La principale difficulté conſiſte en ce que l'air & l'eau agiſſent en ſens contraires ſur le corps du navire, & qu'on ne connoît pas le degré de leur action, avec cette préciſion qui ſeroit néceſſaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

Idem. (44) En 1723, M. le Duc d'Orléans Régent, qui s'intéreſſoit à la compagnie des Indes, avec cette ardeur qu'un caractère tel que le ſien avoit pour les entrepriſes nouvelles, crut ne pouvoir mieux en aſſurer le ſuccès, qu'en ſe réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le Conſeil des Indes. Le premier Miniſtre le conſultoit aſſidûment, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie, que ſur les détails. Le Duc d'Orléans qui n'avoit que de grandes vues, & qui ſçavoit aſſez pour ſentir le beſoin de s'inſtruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés ſur le commerce. Cet ob-

jet si important pour les Etats modernes, étoit discuté dans des entretiens profonds. Le Prince honoroit le Héros, & le Héros instruisoit le Prince.

Page 222. (45) En 1731, M. le Comte de Maurepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette escadre étoit destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 Juin, & alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Par-tout il reçut les plus grands honneurs, & régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le premier Novembre.

Idem. (46) En 1733, la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Angleterre faisoit des armemens considérables, la cour fit aussi armer à Brest, & donna le commandement de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé étoit déja fort affoiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'Etat. On ne montra jamais plus d'ardeur, ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix se fit avec l'Empereur, & les vaisseaux sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, & il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les Médecins jugèrent que tout leur art ne pouvoit le secourir.

le dix-ſept Septembre, comme il ſentoit approcher ſa fin, il écrivit au Cardinal de Fleury, pour recommander ſa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un Héros mourant toucha le Cardinal juſqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut auſſi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 Septembre 1736. La nation le regretta ; & ſes ennemis convinrent alors que c'étoit un grand Homme.

ÉLOGE

DE MAXIMILIEN DE BETHUNE, DUC DE SULLY.

UNE triſte expérience atteſte à tous les pays & à tous les ſiècles, que le genre-humain eſt injuſte envers les grands Hommes. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui eſt grand accable notre foibleſſe. La poſtérité plus juſte dépouille ce caractère. Un tombeau met un intervalle immenſe entre l'homme qui juge, & celui qui eſt jugé. C'eſt là que l'envie ſe taît, que les perſécutions ceſſent, que les petits intérêts s'évanouiſſent. Peu-à-peu les paſſions diſparoiſſent, & la vérité ſurnage. A

meſure qu'on s'eſt éloigné de SULLY, la gloire de ce grand Homme a été mieux reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorſqu'on a ceſſé d'en jouir: on a plus admiré ſes reſſources, lorſqu'on a eu les mêmes beſoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine, eſt devenue ce qu'elle devoit être; ſemblable à ces arbres qui nés au milieu des orages, ſe fortifient par les ſecouſſes, & s'affermiſſent par le temps. Ainſi, pour louer ce Miniſtre, je n'aurai beſoin que d'écouter la renommée. La voix des ſiècles me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'Ecrivain qui fait de l'art de penſer un trafic de flatterie! Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme; c'eſt une leçon pour les Etats & pour l'humanité entière. Mais ſur-tout, s'il y avoit un pays où les déſordres & les malheurs fuſſent les mêmes, où les abus fuſſent changés en loix, les mœurs corrompues par l'aviliſſement,

les reſſorts de l'état relâchés par la molleſſe, ce ſeroit pour ce pays que j'écrirois. En developpant les talens de SULLY, je montrerois de grandes reſſources; en peignant ſes vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps où celui qui oſe louer la vertu, eſt regardé comme l'ennemi de ſon ſiècle: mais je ſerois indigne de parler de SULLY, ſi cette crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un ſiècle où ſi peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en ſçauront gré; & l'indignation du vice ſera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne ſerez point ſéparé de cet éloge, ô vous tendre ami de SULLY, vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres, vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement! Ah! ſi vos cendres pouvoient ſe ranimer, vous peindriez

vous-même SULLY avec cette éloquence ſimple & guerrière qui vous étoit propre ; & SULLY ſeroit mieux loué qu'il ne pourra l'être par les plus grands Orateurs.

PREMIÈRE PARTIE.

LE moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naiſſance illuſtre (1). Il tenoit d'un côté à la Maiſon d'Autriche, de l'autre à la Maiſon de France. C'en étoit aſſez pour corrompre une ame foible. La ſienne ne trouva dans cet heureux haſard, que des motifs de grandeur. Il y puiſa cet orgueil qui s'indigne des baſſeſſes, & marche à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand ; car il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élevé à Roſni dans toute l'auſtérité des mœurs antiques, déja croiſſoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant deſtiné à conquérir

& à gouverner la France (2). Le ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat: cependant ils étoient encore foibles; & le ſang couloit autour d'eux. Quatre batailles où les François s'égorgèrent, ſervirent d'époque à l'enfance de SULLY (3). De plus grands maux ſe préparoient encore. Quelle main pourra effacer du ſouvenir de la poſtérité, ce jour qui fut ſuivi de vingt-ſix ans de carnage; ce jour où le fanatiſme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où, d'un bout de la France à l'autre, les autels furent inondés de ſang! Je te rends grace, ô ciel, de ce que HENRI IV & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes ſeuls eût été plus funeſte à l'Etat, que celle des ſoixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue par ces revers. Il ſe vit obligé de renoncer à l'étude des langues;

mais l'hiſtoire, en lui mettant ſous les yeux la vie des grands Hommes, lui fit ſentir qu'il étoit né pour les imiter. Les mathématiques accoutumèrent ſon eſprit à ces combinaiſons juſtes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'Etat. Son ſiècle même l'inſtruiſit. Les fureurs religieuſes dont il fut le témoin, & preſque la victime, lui inſpirèrent l'horreur du fanatiſme. Le ravage des villes & des campagnes réveilla dans ſon cœur l'humanité. La faim, la ſoif, les périls & les travaux formèrent ſon courage. Quoi donc? en voyant les mœurs foibles & corrompues de notre ſiècle, ſerions-nous réduits à envier ces temps des diſcordes civiles, où les Etats éprouvent des ſecouſſes, mais où les ames ſe fortifient par les épreuves? SULLY n'eſt encore âgé que de ſeize ans, & déja il commence à ſe ſignaler. Les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX étoit mort, Prince féroce & foible, eſclave de ſa mère, teint du ſang de ſes ſujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine, voluptueuſe & cruelle, Reine barbare & femme ſuperſtitieuſe, tenoit les rênes ſanglantes de l'Etat. Les Proteſtans plus terribles par leurs pertes, couroient venger les meurtres de la Saint Barthelemi. HENRI avoit briſé ſes fers : ce jeune Prince voloit de ſa priſon aux combats. Roſni le ſuit (4). Impatient de vaincre, il ſert ſans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de ſa valeur. Deja il allarme le cœur ſenſible du Roi de Navarre : ce Prince loue ſon courage en blâmant ſa témérité. Un drapeau lui eſt confié : ce devoit être en ſes mains l'étendard de la victoire. Il conſacre à ſon maître le fruit de ſes économies, & l'or qui étoit le prix de ſon ſang. Pluſieurs

Gentilshommes à ſa ſolde font ſerment de combattre & de mourir avec lui (5). Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la ſeule perſonne du Roi. C'étoit ſe dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. HENRI ſeul avec quelques guerriers, eſt enfermé dans une ville ennemie, & ſéparé de ſon armée: SULLY combat à ſes côtés contre tout un peuple (6); & le nouveau Parménion goûta la gloire de ſauver auſſi ſon Alexandre. Les périls renaiſſent avec les combats. Ici il eſt enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs, l'épée à la main, il brave une armée (7). HENRI blâme en vain ces excès de valeur. Ce qu'il défendoit par ſes diſcours, il l'autoriſoit par ſes exemples: & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter ſon maître, qu'à lui obéir.

La France déchirée & ſanglante, parut enfin ſe repoſer. On vit les deux cours paſſer en un inſtant, de la

guerre aux plaiſirs. Etrange contraſte de fureurs & de voluptés ! Ces guerriers que la ſuperſtition avoit rendus féroces, s'occupoient de galanterie, de feſtins & de danſes. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal obſervée. Le Roi de Navarre, à la tête de quinze cens hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes ; mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs (8). C'eſt à l'hiſtoire à peindre SULLY, combattant ici à côté de ſon Roi ; à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux aſſauts ; expoſé au feu des batteries, à la grêle des mouſquets, aux pierres qui rouloient du haut des maiſons ; reſtant ainſi pendant cinq jours & cinq nuits entières ſans quitter ſes armes ; dérobant à la hâte & ſur le champ de bataille une nourriture enſanglantée ; ne prenant de repos que

pouvoir: Philippe II l'or du Méxique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme: HENRI IV ſes droits, ſes vertus, ſon épée & SULLY.

Déja SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. HENRI n'en a que trois mille, & il oſe combattre (10). Il confie à SULLY un de ces poſtes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & diſpoſe. Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes ſont enfoncées; il les rallie. De nouveaux ennemis ſuccèdent à ceux qu'il a terraſſés; & ſes ſoldats s'épuiſent. Il vole à HENRI IV & demande un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* SULLY revole à ſes troupes; il leur annonce un prompt ſecours. Il ne les trompoit pas: ſa valeur, ſon intrépidité, ſon zèle pour l'Etat, ſon amour pour ſon Roi,

Roi, toutes ſes vertus enflammées par le danger de HENRI IV, voilà le ſecours qu'il leur apporte. Ces ſentimens paſſent dans tous les cœurs; les bleſſés ne voient plus leur ſang qui coule; les mourans ſe raniment; les bras ſe multiplient; & SULLY vainqueur aſſure la victoire de HENRI IV.

Paris eſt aſſiégé. SULLY emporte un des fauxbourgs, & va ſemer l'effroi juſque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le ſiège de Meulan. Il défend contre une armée, une place ſans murailles. Cependant les Eſpagnols ſe ſont joints aux Ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre HENRI. Une bataille va décider du ſort de la France (11). Les plaines d'Ivri virent SULLY combattre avec intrépidité, juſqu'au moment où renverſé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de ſept bleſſures, il demeura ſans caſque & ſans armes, évanoui & abandonné ſur le champ de bataille. Ce fut au

ſortir de ce combat, que HENRI, penché ſur ſes bleſſures, lui donna devant toute ſon armée, le titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité: c'étoit le titre des Héros. Nobles François, ce titre étoit celui de vos ancêtres: l'auriez-vous oublié? On l'achetoit par le ſang, on le ſoutenoit par les vertus; il annonçoit l'honneur, & ne le ſuppléoit jamais. SULLY le méritoit ſans doute. Il apprend que ſon Roi forme un ſecond ſiège de Paris; il s'y fait traîner. Ses pas chancelans ne peuvent encore le ſoutenir dans les combats; ſon bras en écharpe ne peut manier l'épée; mais ſa tête peut ſervir ſon Prince: ſa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ſes bleſſures ſera le ſignal du combat & l'exemple du courage. Bientôt ſon bras ſeconde ſa valeur (12). Il prend Giſors; il vole au ſiège de Chartres, & peu s'en faut

qu'il n'y périſſe. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ſes mains; mais l'ardeur indomptable de HENRI ſauve le Chef de la Ligue. Au ſiège de Rouen (13), il brigue l'honneur de diriger une batterie : mais déja l'envie lui diſpute la gloire de ſervir l'Etat. On ne lui enlèvera pas du moins celle de verſer ſon ſang à côté de ſon maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la ſeconde fois en France (14). Le Roi qui ne comptoit jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il oſe en affronter trente mille; action étonnante, & qui, pour être crue, a beſoin du nom de HENRI IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ſes compagnons périſſent à ſes côtés; & ſon bras avec quarante hommes ſoutient le deſtin de la France contre une armée.

La nature avoit donné à SULLY le

goût des ſièges, & les talens pour l'attaque & la défenſe des places. Entraîné par cette impulſion, il avoit approfondi l'art du génie; art utile & terrible! Cet art étoit encore loin d'être perfectionné; & l'Europe attendoit Vauban (15); mais SULLY dans cette partie même, eut la gloire qui caractériſe le plus un grand Homme, celle de devancer ſon ſiècle. Au ſiège de Dreux ſes ennemis oſent inſulter à ſes meſures: ſon ſuccès le venge (16). Il contribue à la priſe de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les François. En entrant dans cette place, il eût volontiers briſé ſon épée, inſtrument des guerres civiles: mais il eſpéroit la laver dans un ſang ennemi. HENRI a déclaré la guerre aux Eſpagnols. SULLY eſt appellé au ſiège de la Fère. Il le dirige par ſes conſeils; il y pourvoit à la ſubſiſtance des troupes. Devant Amiens, il n'eſt pas moins utile à ſon Roi;

Amiens, dont la perte avoit preſque ébranlé le trône de HENRI IV. La paix de Vervins termine enfin tant de ſecouſſes : mais bientôt la guerre ſe rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une puiſſance foible, attire ſur lui les armes du vainqueur de la Ligue (17). Tout eſt prêt; HENRI s'avance; & SULLY par ſes ſuccès, va terraſſer à la fois les ennemis de la France & les ſiens. Il oſe attaquer deux places ſituées ſur un roc eſcarpé & inacceſſible. Un ſentier bordé d'abîmes, étoit le ſeul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit enſuite le porter à force de bras ſur la cîme d'une montagne; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers; il falloit découvrir dans la citadelle quelque endroit moins ſolide où le canon pût s'ouvrir un paſſage. Après tant d'obſtacles, il en reſtoit un plus difficile à

vaincre ; la jalouſie des courtiſans. SULLY triompha de tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, HENRI IV à l'eſtimer encore plus, & les courtiſans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu ſur les actions militaires de SULLY. Ce qui ſuffiroit pour l'éloge d'un autre, eſt à peine le commencement du ſien ; & je traite ce grand Homme comme a fait la poſtérité, qui a preſque oublié le guerrier pour ne ſe ſouvenir que de l'homme d'Etat. Jettons un coup d'œil rapide ſur ſes négociations, comme ſur ſes combats ; & nous contemplerons enſuite le ſpectacle que nous offre ſon miniſtère.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE la mort du dernier Valois eut ouvert à HENRI IV le chemin du trône, ce Prince jetta ſes regards au dedans & au dehors de la

France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible ſous Edouard VI, inondée de ſang ſous Marie, floriſſante & tranquille ſous Elizabeth, jettoit alors les fondemens de ſa grandeur, & paroiſſoit diſpoſée à ſoutenir en France un Roi proteſtant. La Hollande combattoit contre ſes tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié néceſſaire. L'Allemagne avilie ſous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence ſur ſes voiſins. La Suiſſe libre & guerrière, avoit beſoin par ſa pauvreté, de vendre ſes citoyens & ſon ſang. L'Eſpagne agrandie d'un nouveau monde, avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre, & déſoloit la France. La Savoie obſervoit la France embrâſée. Rome avoit lancé ſes foudres. La Suède & le Danemarck n'étoient pas encore liés aux affaires du midi. La

Pologne n'étoit qu'un ſéjour de barbares. La Ruſſie n'exiſtoit pas. Au dedans du royaume étoit cette ligue protégée par l'Eſpagne, autoriſée par les Papes, & qui combattoit au nom de Dieu contre les Rois. On voyoit d'un côté ce Mayenne, ſage dans les conſeils, lent dans l'exécution, excellent Chef de Parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les Rois & la mort; Nemours, aſſez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philoſophe au ſein de la révolte, & humain dans les guerres civiles; Briſſac, eſprit romaneſque & ſingulier, voulant créer l'ancienne Rome ſur les débris de la France; le Cardinal de Bourbon, qui par ſa foibleſſe avoit été forcé de devenir Roi; Guiſe, redoutable par ſon nom ſeul; d'Epernon qui n'avoit que de l'orgueil, & n'inſpira jamais que de la crainte; Villars*, fier

* Brancas-Villars, Amiral.

& emporté, plein de franchiſe & de valeur; Joyeuſe, dévot par caprice, & guerrier par fanatiſme; Villeroi honnête homme & homme d'Etat; enfin ce Préſident Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant ſon pays, ennemi de l'Eſpagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modéroit la paſſion & la fureur. On voyoit de l'autre côté d'Aumont, ſujet fidèle & intrépide guerrier; Biron qui avoit commandé en chef dans ſept batailles; ſon fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux; Givri auſſi habile dans les Lettres que dans la guerre; Crillon dont le nom étoit celui de la valeur; Leſdiguières, de ſimple ſoldat devenu Connétable, dans des temps où tous les hommes par leur propre poids ſe mettent à leur place; Montmorency, digne de porter un ſi grand nom; Mornai, le ſeul peut-être qui ait été extrême dans la

religion, ſans être fanatique; Sancé, magiſtrat, guerrier, négociateur, & miniſtre; Harlai, qui eut la gloire de ſouffrir pour ſon Roi; Bouillon, génie inquiet & ardent, qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le Comte d'Auvergne, avide de cabales & de plaiſirs; le Comte de Soiſſons, brave, mais inconſtant, peu attaché à ſon maître, jaloux de ſa gloire, aveugle dans ſes deſirs, ayant beſoin d'être agité, ſe tourmentant ſans objet. Tels étoient au dedans & au dehors les diſpoſitions, les talens, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou ſervoient HENRI IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de paſſions, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. SULLY, guerrier & politique, ſecondoit le Roi par ſes talens, comme il le ſervoit par ſa valeur.

A peine la Ligue commençoit à ſe former, HENRI l'avoit envoyé à la

cour de France pour en obſerver tous les mouvemens (18). Il avoit vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, obſerve, prend des meſures, où les amitiés ſe changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pèſent ſur l'Etat, où les petits ceſſent d'être étonnés du poids de la grandeur ſouveraine, & où les Grands commencent à trafiquer de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit ſuivi toutes les révolutions de la cour, & les progrès de ſes différens ſyſtêmes. Il avoit négocié, au péril de ſa vie, le traité qui unit enſemble les deux Rois (19). La mort de Valois lui ouvre une carrière plus vaſte. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puiſſance diſpoſoient des forces de l'Etat, ou qui par leur nom influoient ſur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui

oppoſe un courage fier & une colère aveugle (20); SULLY par le ſang-froid, par la modération, par la franchiſe, triomphe de cette ame altière, & rend un citoyen à l'Etat. L'héritier des Guiſes vient combattre pour ſoutenir ce même trône ébranlé par leurs mains (21). SULLY ramène une foule de rebelles aux pieds de leur maître. Profiter de leur jalouſie pour les diviſer, de leur haine mutuelle pour leur inſpirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richeſſes, la vanité par des éloges; eſtimer par le caractère & par l'impétuoſité des paſſions, le prix que chacun met à ſa haine ou à ſa vengeance; calculer ce que chacun peut valoir à ſon nouveau maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en ſe détachant; flatter les puiſſans, par la gloire de décider du deſtin de l'Etat, les petits, par l'honneur de prévenir les grands; perſuader à chacun que c'eſt dans lui qu'on a le

plus de confiance; les engager tous à ſe hâter, pour ne pas ſe voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obſcurs qui forment la populace des partis, & n'ont d'autre politique que celle des paſſions: mais avec les hommes d'un ordre ſupérieur, ſon art de négocier n'étoit que celui de préſenter la raiſon armée de toute ſa force. Il peſoit les intérêts de la France, balançoit les droits, détailloit les forces, retraçoit l'horreur des guerres, la néceſſité d'un chef, les vertus du Roi; il faiſoit retentir au fond des cœurs la voix de la Patrie qui redemandoit ſes citoyens, & déployoit cette éloquence mâle, qui naît moins des lumières de l'eſprit, que de la vigueur des ſentimens.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuſe. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le parti de HENRI IV. L'obéiſſance ſembloit

TAYLOR INST. OXF

être un bienfait, & non pas un devoir. Les Catholiques jaloux des Proteſtans, & corrompus par l'Eſpagne, formoient des complots quils croyoient ſacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la religion. Les Grands, accoutumés à l'indépendance, craignoient de faire un Roi ſous lequel ils ceſſeroient d'être tyrans. Les Proteſtans animés de cet eſprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la perſécution même fomentoient; d'abord appuis de HENRI IV, mais le ſervant plutôt en conſpirateurs qu'en ſujets; indignés enſuite de partager avec des Catholiques l'honneur de combattre pour lui; frémiſſants bientôt de le voir prêt à leur échapper; dans l'édit de Nantes, regardant tous les privilèges comme un droit, tous les refus comme injuſtice; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avoit triomphé d'eux, formoient au ſein de l'Etat un peuple nombreux, toujours

réprimé par l'autorité, & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que HENRI IV oppoſoit à tant de factions (22). SULLY veilloit ſans ceſſe. Ou il anonançoit de loin l'embrâſement, toujours moins terrible lorſqu'il eſt prévu; ou il le prévenoit en l'étouffant.

Quelles ſont ces aſſemblées où des ſujets paroiſſent avoir des intérêts différens de ceux de l'Etat ? Je reconnois le corps des Proteſtans; aſſemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces; parce que leurs paſſions concentrées dans un eſpace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'uniſſant. Il eût été plus utile ſans doute de proſcrire ces aſſemblées; mais il ne reſtoit à l'autorité encore chancelante que la reſſource de les permettre, pour laiſſer croire qu'elle auroit pu les défendre (23). Pour en prévenir les effets, il falloit un homme qui y préſidât au nom du Roi, & qui dirigeât

tous les mouvemens, en ne paroiſſant que les ſuivre; un homme qui fût aſſez ferme pour y ſoutenir l'honneur du trône, aſſez ſage pour ne pas pouſſer trop loin des eſprits emportés & extrêmes, qui eût de la ſoupleſſe pour manier les caractères, de la dignité pour en impoſer, un mêlange d'activité & de ſang-froid, de l'adreſſe pour diviſer, de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit SULLY. Il ſçut calmer les défiances, diſſiper les bruits que répandoit l'animoſité, arrêter avec éclat les démarches les moins dangereuſes, prévenir les autres ſourdement & en ſilence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques-uns par la honte, d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une paſſion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour aſſurer la tranquillité publique.

Cet art de commander aux eſprits

n'étoit pas renfermé dans les bornes de la France. Par-tout où HENRI IV avoit des intérêts à diſcuter, SULLY portoit le même empire. Je laiſſe à d'autres le ſoin de peindre ce grand Homme, négociant avec la Suiſſe, la Savoie, Rome & Florence. Je me hâte de le ſuivre en Angleterre. (24) Elizabeth n'étoit plus; & le fils de Marie Stuard occupoit ſon trône. HENRI IV avoit formé le projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Ce Prince irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ſes propres injures, avoit réſolu de venger la France, l'Europe & lui-même, & de terminer enfin cette grande querelle. Il falloit intéreſſer l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié de l'Europe contre l'autre. SULLY part, inſtruit par ſon Roi. En arrivant à Londres, il ne voit que des obſtacles; une na-

tion fière, magnanime, capable des plus vaſtes deſſeins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ſes projets & ſes forces dans ſa propre grandeur; une cour orageuſe & diviſée en factions; les partiſans de la France ſe choquant contre ceux de l'Eſpagne; d'autres également jaloux de ces deux Puiſſances; quelques-uns ſéditieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant pour ébranler; des Miniſtres ardens pour leur fortune, peu occupés de celle de l'Etat, ſe refuſant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs; une Reine hardie, entreprenante, paſſionnée pour le parti catholique, bravant par fanatiſme l'autorité d'un époux & d'un maître; un Prince juſte, mais foible & irréſolu, plus Théologien que Roi, faiſant des livres au lieu de combattre, ſans fermeté au dedans, ſans politique au dehors. Le génie de SULLY lutte contre tant de

difficultés. Tel qu'un Général habile, & qui n'a pour combattre qu'un terrein inégal & déſavantageux, promène par-tout ſes regards, & obſerve autour de lui quels ſont les poſtes qui peuvent l'appuyer ; tel SULLY arrivé à la cour de Londres, obſerve tout ce qui peut traverſer ou ſeconder ſa négociation. Il juge la foibleſſe du Roi ; il apprend à ſe défier des Miniſtres ; il combat les intrigues des Eſpagnols ; il réveille dans les députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans ; il excite la Suède & le Danemarck à étendre leur politique ſur le Midi ; il enflamme Veniſe par l'eſpoir de recouvrer ſon ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient enſuite ſur le Roi, il l'attaque, il le preſſe ; il lui préſente les vaſtes deſſeins de HENRI IV approuvés par Elizabeth ; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions ; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des

titres & de la foibleſſe ; le Pape eſclave honorable de l'Autriche ; l'Eſpagne dévaſtée par l'Amérique ; la Flandre Eſpagnole ébranlée des ſecouſſes qu'elle éprouva ſous Philippe II ; la Savoie reſſerrée entre les grandes Puiſſances qui l'écraſent ; les petits Etats d'Italie, faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter ; de l'autre, la France pleine de reſſources, & ſortant plus terrible du ſein de ſes diviſions ; l'Angleterre puiſſante par ſes flottes, & plus encore par ſon génie ; la Suède féconde en fer & en Héros ; le Danemarck, fier d'avoir autrefois ravagé l'Europe ; Veniſe, commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage ; la Hollande déja célèbre par quarante ans de victoires ; enfin les Etats proteſtans de l'Allemagne & de la Suiſſe, enthouſiaſtes de leur liberté comme de leur religion. Il paſſe au détail des projets ; il expoſe les moyens ; enfin

il intéreſſe la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette grande entrepriſe, remuant l'Europe, & faiſant le ſort des Rois. Mais ô foibleſſe des grands Hommes! pouvoir inévitable qui entraîne tout! Que ſert à SULLY de triompher de tant d'obſtacles, & d'unir l'Angleterre avec la France contre l'Autriche? La mort de HENRI IV devoit rendre inutiles tant de ſoins. Une partie de ce vaſte plan étoit réſervée à Richelieu; l'autre ne devoit jamais être exécutée; & preſque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événemens. Ainſi, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'eſt arrivé de changemens ſur la ſurface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le Préſident Jeannin & le Cardinal d'Oſſat pouvoient peut-être lui diſputer cette gloire: mais il en eſt

& celles qui ne ſont jamais mieux adminiſtrées, que lorſqu'elles ne le ſont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour ſon état naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui ſeroit le pire de tous; ne pas cauſer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un ſiècle pour l'intérêt d'un inſtant: ſi j'ajoute qu'un Miniſtre doit veiller ſans ceſſe à retrancher de la ſomme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, les néceſſités de moment, la molleſſe ou la corruption de ceux qui exécutent, le choc & le contraſte éternel de ce qui ſeroit poſſible dans la nature, & de ce qui ceſſe de l'être par les paſſions; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'Etat. Les opérations de SULLY

le

le peindront mieux que tous les diſcours. C'eſt en le voyant agir que nous meſurerons l'étendue de ſes talens.

Il n'étoit pas encore Surintendant; & déja ſon maître le deſtine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte ſes regards ſur toute l'étendue du royaume, & il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suiſſe & la Hollande, qui avoient fourni à HENRI IV des troupes, des vaiſſeaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le ſervice & le ſang n'avoient pas encore été payés; avec les traitans qui forçoient l'Etat à payer ſa ruine; avec tous les officiers des différens ordres du

royaume, qui réclamoient leurs gages & leurs penſions de plus de vingt années; avec les anciens eſclaves des favoris, à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le ſang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui en chargeant l'Etat de capitaux immenſes, dévoroient dans l'oiſiveté le fruit des travaux & des ſueurs de la nation; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, eſtimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme ſi l'honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenſes. Toutes ces dettes réunies formoient une ſomme de trois cent trente millions *. SULLY paſſe à l'examen des

* L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainſi la dette de l'Etat répondoit à 810 millions de notre monnoie actuelle.

revenus. Je ſouhaiterois que mon ſiècle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que 30 millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les ſources de cet incroyable déſordre ? La foibleſſe des Rois, la rapacité des ſujets. Outre les ſubſides impoſés pour les beſoins de l'Etat, chaque officier ou de guerre, ou de juſtice, ou de finance, levoit des droits ſur le peuple, qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, ſoit étrangers, ſoit ſujets, ſe payant par leurs propres mains, avoient juſque parmi les fermes du Roi, des fermes à leur profit, & leurs brigands, ſous le nom de commis, qui diſputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le royaume. Les fermiers généraux établiſſant des ſous-fermes, & celles-ci étant ſubdiviſées en d'autres qui ſe partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'Etat s'épuiſoient en paſſant par tant

de mains ; ſemblables à ces maſſes d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de caſcades en caſcades, de rochers en rochers, ſe diſſipent en pouſſière, ſont emportées par les vents ſur des plaines éloignées, & trompent le baſſin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés preſque ſans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou uſurpée par les Grands, ou vendue au plus vil prix par ceux même qui furent employés à en conſtater l'état. Mais la plus grande ſource du déſordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit détailler toutes les ruſes qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat ? On diminuoit les recettes ; on augmentoit les dépenſes ; on multiplioit les frais ; on enfloit les émolumens des charges ; on faiſoit de doubles & de triples emplois ; on falſifioit

des articles; on en ſupprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines ſourdes & profondes, où les Receveurs puiſoient l'or de la France. Il parcourt tous les régiſtres, compare tous les Etats, vérifie tous les comptes; il les rapproche; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obſcur eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un grand Homme ſent un plaiſir ſecret lorſqu'il s'agit dans un Conſeil, de braver, pour le bien de l'Etat, des ennemis puiſſans; ſon génie s'élève, lorſqu'il forme ces grandes combinaiſons qui doivent influer ſur le ſyſtême de l'Europe: mais s'enſevelir dans des détails qui rabaiſſent continuellement l'eſprit, & exigent toutes les petites attentions d'un inſtinct laborieux; conſacrer à de pénibles calculs, cette même main accoutumée à conduire des armées; ce travail, dont les difficultés ſont très-

grandes, le fruit incertain, & où l'imagination n'eſt point ſoutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte que les opérations les plus éclatantes du miniſtère.

SULLY pourſuit l'examen de la France. Il obſerve dans tout le royaume les effets de ces abus. Il voit l'induſtrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou ſans valeur, le peuple dans la misère, le crédit anéanti, nulle reſſource pour le préſent, une ruine preſque inévi able pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en ſe débattant, inquiète & tourmentée, s'agitoit pour trouver un remède à ſes maux. On avoit créé un Conſeil de finances, eſpèce d'hydre encore plus funeſte à l'Etat, que le Surintendant qu'elle remplaçoit(25). Les membres de ce Conſeil augmentoient les maux qu'ils devoient réformer. On les vit ſous des noms em-

pruntés, gouverner toutes les fermes du royaume, ſe faire adjuger à vil prix les baux des grandes entrepriſes, forcer par leurs délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs ſommes, & les porter enſuite toutes entières ſur les comptes. On les vit refuſer pour les beſoins de la guerre, ces mêmes tréſors qu'ils prodiguoient pour leur luxe, & jouir à la fois de l'indigence du Roi, de la misère du peuple, & du déſordre de l'Etat. Tels notre ſiècle a vu dans une ville renverſée par un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines, & remercier le ciel du renverſement de leur Patrie. C'en étoit fait de la France, ſans un Miniſtre tel que SULLY. Tandis que tout ſe réuniſſoit pour la perdre, il n'omit rien pour la ſauver. Pour achever de s'inſtruire, il parcourt lui-même une grande partie des provinces du royau-

me. O vous, qui voulez connoître & guérir les maux d'un Etat, ſortez de vos Palais. Aſſis à vos tables voluptueuſes, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les cours & autour du trône, le peuple eſt toujours heureux, un royaume eſt toujours floriſſant: c'eſt lorſqu'on voit les ſillons de la campagne abandonnés, les charrues briſées, les chaumières déſertes ou qui tombent en ruine; c'eſt lorſqu'on foule l'herbe qui couvre les rues ſolitaires des villes; c'eſt lorſqu'on rencontre ſur les grands chemins des pères, des mères, de jeunes enfans qui fuient tous enſemble le doux ſol de leur Patrie, pour aller chercher des alimens ſous un ciel plus heureux; c'eſt alors que le cœur ſe ſerre, que les larmes coulent; c'eſt alors que l'on commence à concevoir que la cour n'eſt point l'Etat, & que le luxe de quelques hommes

ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le ſpectacle qui frappa les regards de SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du philoſophe (26). En obſervant les maux, il étudioit les reſſources. Il ne faut point que la poſtérité ignore que SULLY, dans ſes recherches, éprouva de la part des financiers preſque autant de difficultés & d'obſtacles, que ſon maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorſqu'il avoit fallu conquérir chaque ville (27). L'homme de bien triompha; il parcourut ce royaume déſolé, avec des vues également éclairées & bienfaiſantes. Enfin les maux vont ceſſer, & la lumière va naître. SULLY eſt armé de l'autorité de ſon Roi; & il a toute la vigueur d'une ame qui veut faire le bien. Il commence par réformer les abus. Les officiers & les Grands n'ont plus le droit de lever des contribu-

tions ſur les provinces ; & le peuple affranchi de ſes tyrans, ſe félicite de n'avoir plus à payer qu'un maître. En-vain d'Epernon (28), dans le Conſeil ſoutient la cauſe des concuſſionnaires ; ce n'eſt point à SULLY à trembler. Comme Miniſtre, il écraſe l'injuſtice ; comme Guerrier, il brave les menaces. Il pourſuit ſa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits ſur les fermes. Par cette ordonnance, les revenus furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suiſſe, de Florence, de Veniſe, & de tous les hommes les plus puiſſans du royaume. HENRI IV eſt effrayé lui-même de la tempête qui s'élève contre SULLY. Mais SULLY eſt inébranlable. Il caſſe dans les fermes la multitude des ſous-baux. Il dreſſe un état général de finance, qui prévient les moyens honteux de s'enrichir. Il preſcrit aux receveurs de nou-

velles formules de comptes. Les ſouterrains profonds qu'avoit creuſés l'avarice, ſont découverts au grand jour; & les tigres qui s'y retiroient pour y dévorer ſourdement les entrailles du peuple, ceſſent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injuſtes ſont citées à des tribunaux. L'avarice rend compte de ſes pillages (29). L'or qui s'eſt égaré hors des canaux publics, eſt forcé d'y rentrer. Si l'Etat ne retira point de ces établiſſemens ſévères tout le fruit qu'on eſpéroit; ſi pluſieurs des grands criminels échappèrent à la pourſuite des loix, n'accuſons point SULLY: accuſons & les intrigues, & la vénalité, & la foibleſſe de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui eſt la ſource des crimes, ſert lui-même à les couvrir, & où à force d'être coupable on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes ſont doublées; les étrangers en

ſont exclus; les courtiſans n'ont plus d'influence, & ceſſent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs: car, j'oſerai le dire, ce qui eſt protégé, n'eſt preſque jamais ce qui doit l'être. D'ailleurs celui qui corrompt, eſt déja corrompu; & celui qui achète les autres, quel prix peut-il être eſtimé lui-même? Le temps de la tyrannie & des uſurpations n'eſt plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY paſſe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes conſtituées ſur l'Etat. Leur ſource, leur hypothèque, leur capital, l'époque de leurs différentes créations, tout eſt connu. Chaque engagement eſt diſcuté; chaque degré d'injuſtice ou de fraude eſt calculé. On éteint les unes, on rembourſe les autres, on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité ſévère préſida à tous ces jugemens; & une opération

qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers, ſervit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les ſommes qui paſſoient chez les nations voiſines: mais les loix ne ſuffiſent pas; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différens moyens, mais tous inſuffiſans (30). Louons ce grand Homme du bien qu'il voulut faire, & rejettons ſur ſon ſiècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les payemens les facilite. A chaque partie de la dépenſe eſt appliquée une partie des revenus. Les deniers ne ſont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les aſſignations n'excèdent plus la portée de la recette. Un édit ſévère défend de reculer les payemens, & prévient ces traités honteux, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de ſa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il ſçache que

les choſes les plus petites en apparence, influent ſur la grandeur des Etats. Tout, dans les réformes de SULLY, tendoit au ſoulagement du peuple. Les villes & les provinces ſont déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations ſourdes, les formalités odieuſes, les remèdes devenus plus cruels que les maux, ſont ſupprimés. Les privilèges ſouvent injuſtes & toujours dangereux, ſont réduits à leur juſte nombre; & la répartition plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'eſt ici le moment de développer les principes économiques de SULLY, principes où il fut ſi bien ſecondé par l'humanité & par le génie de HENRI IV. Comment ces deux hommes, qui avoient paſſé une grande partie de leur vie ſur les champs de bataille, ſe trouvèrent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner? Eſt-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à

imaginer les grandes reſſources ? Ou bien, eſt-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands ſpectacles, le ſort des nations que l'on a entre ſes mains, élèvent l'homme & l'agrandiſſent, en lui faiſant exercer toutes ſes forces ?

N'allons pas confondre la ſcience du gouvernement économique avec la ſimple adminiſtration des finances. Celle-ci n'eſt qu'un méchaniſme d'ordre & d'inſpection : l'autre eſt la ſcience de l'Etat. Elle pénètre à la ſource des richeſſes ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les diſtribue. Les liſtes de la vanité ſont ſurchargées de noms de Surintendans des finances : les faſtes de la Patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeſte le ſyſtême des impôts eſt-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la peſte & la famine ? Si les campagnes ſont dépeuplées ; ſi une partie des terres ſont en friche ; ſi la France a perdu la moitié

de ſes revenus ; ſi tous les reſſorts ſont affoiblis & languiſſans, quelle en eſt la cauſe ? C'eſt qu'on arrache des mains du laboureur les richeſſes deſtinées à reproduire les richeſſes, & que les revenus épuiſés dans leur ſource, ne peuvent plus rentrer dans le ſein de la terre pour en faire germer d'autres. Auſſi une des premières opérations de SULLY, fut de remettre aux provinces vingt millions d'arrérages de taille ; & depuis il diminua d'année en année cet impôt, de deux millions. Ce grand Miniſtre regardoit la taille comme un impôt vicieux de ſa nature, ſur-tout cette taille arbitraire qui rend les poſſeſſions incertaines, & abandonne la propriété aux caprices des tyrans (31). Jettez les yeux ſur les campagnes ; vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer ſon induſtrie, tremblant d'améliorer ſa terre, faiſant au ciel des vœux meurtriers pour que ſa moiſ-

ſon ne devienne pas plus fertile, n'oſant augmenter ſa dépenſe, de peur que ſa richeſſe ne ſoit un crime; vous verrez le pauvre écraſé ſous le poids de ſon travail, obligé de porter encore le fardeau du riche; les exemptions vendues aux uns, devenir une ſource de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre, punie de la ſtérilité des champs voiſins; vous verrez des oppreſſeurs barbares enlever d'une chaumière, les vils meubles que l'indigence laiſſoit à la néceſſité, le lit ſur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de deſſus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés ſur la pouſſière en ſe débattant, pouſſant des hurlemens ſous leur cabane, & diſputant, avec la force du déſeſpoir, la dernière gerbe qu'ils avoient cachée pour les beſoins de leurs enfans. Quoi donc, les habitans de la campagne ſont-ils des en-

nemis de l'Etat, dévoués à l'oppreſſion & à la tyrannie ? Malheur aux ames étroites & cruelles, qui oſent penſer qu'il eſt de la politique que le payſan ſoit miſérable ; comme ſi des payſans n'étoient pas des citoyens ; comme s'ils n'étoient pas nos bienfaiteurs ; comme ſi le découragement & le déſeſpoir excitoient plus au travail que l'aiſance & la liberté ! Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Conſeil. On le vit s'élever de même contre une autre eſpèce d'impôt établi ſur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle ſurcharge ſur les terres. On le vit déployer toute ſon indignation contre la gabelle (32), eſpèce de monſtre qui a droit de ravager certaines provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du ſel quand ils manquent de pain, ne marche qu'au bruit des chaînes, empoi-

ſonne l'air qu'il reſpire, & flétrit l'agriculture par-tout où il imprime ſes pas. « SIRE, diſoit SULLY, à HENRI » IV, vous avez extirpé du ſein de vos » Etats la guerre civile, mais vos ſu- » jets ne ſont point encore en paix ; » des armées de pirates aſſiègent leurs » maiſons ; délivrez-les enfin de leurs » véritables ennemis, & faites ceſſer » des fléaux plus meurtriers pour la » France, que les batailles de Saint- » Denis, de Jarnac, de Moncontour » & de Coutras ». Je ne m'arrêterai pas ſur les corvées qui raviſſent au laboureur, non plus ſon argent, mais ſes bras, & qui pour épargner à l'Etat le ſalaire de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépériſſement de l'agriculture une partie de ſes revenus. Je ne m'arrêterai point ſur la manière de lever l'impôt, plus onéreuſe au peuple que l'impôt même (33). Par-tout le mal s'eſt gliſſé avec le bien. Par-tout l'abus eſt né de la loi.

Rois, Princes, Miniſtres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture eſt la baſe de la puiſſance. C'eſt l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes ; c'eſt elle qui enfante les armées ; c'eſt dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athènes & Rome deſiroient des guerriers & des ſçavans. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres (34). Il encourage tous ces hommes utiles ; il propoſe des récompenſes à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes ; il va par-tout chercher des bras pour fertiliſer les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la ſuperſtition chaſſoit alors de l'Eſpagne. Par un réglement ſage, il garantit les gens de la campagne de l'oppreſſion des gens de guerre. « Soldats & labou-» reurs, leur dit-il, d'où naiſſent ces » diviſions ? Ceux qui défendent la Pa-

» trie, doivent-ils s'armer contre ceux » qui la nourriſſent » ? Il défend les cultivateurs contre une eſpèce d'ennemis encore plus redoutables, contre ceux qui venoient au nom de la loi, leur enlever au milieu d'un ſillon, les bœufs, compagnons de leur travail, & juſqu'aux inſtrumens du labourage. Tout change ; l'agriculture renaît ; les campagnes deviennent fécondes ; la joie & la ſérénité reparoiſſent ſous les toits du laboureur. O jours de notre proſpérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitans, nourriſſoit encore une partie de l'Europe ; alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui ſe voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne ſçauroit trop répéter, ſur-tout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (35-). Ce n'eſt pas que dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de l'adminiſ-

tration, mais incapables de voir & d'embraſſer le tableau général, ſaiſiſſent avidement l'occaſion de décider d'une matière d'Etat; & pour l'intérêt de quelques bourgades, font le malheur d'un royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la ſortie des bleds de leurs provinces; SULLY déploya ſur eux cette autorité qui eſt toujours bienfaiſante, quand elle n'eſt ſévère que pour être utile. « *Si chaque* » *officier*, écrivoit-il au Roi, *en faiſoit* » *autant, votre peuple ſeroit bientôt* » *ſans argent, & par conſéquent vo-* » *tre Majeſté* ». Paroles qui doivent inſtruire tous les gouvernemens & tous les Princes!

La liberté eſt l'ame du commerce; il parcourt le monde, fuyant les lieux de l'oppreſſion. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu

éclairée. Les monopoles qui ſe préſentent toujours ſous une fauſſe idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient ſubſtitué ceux de l'oppreſſion. SULLY combat tous ces tyrans avares (36). Il établit un Conſeil de commerce, inſtitution néceſſaire, mais qui ne deviendra utile, que lorſque le négociant y ſera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumières de l'expérience; le ſecond oppoſera les grands principes aux petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer & conſtruire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'eſclavage pût ſe communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richeſſes. Il anime & protège l'induſtrie, mais il la tient au ſecond rang, où elle doit être (37). En obſervant les nations,

il avoit vu l'or prendre ſa ſource dans le Pérou, delà ſe répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion reſter en Europe, là emportée d'un mouvement rapide, circuler ſans ceſſe, mais dans ſon cours, ſe détourner des climats ſtériles, & couler par une pente naturelle, ſur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres eſt la véritable richeſſe; que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le commerce de propriété convient ſeul à une grande monarchie. Il n'encouragea donc que les manufactures de laine, ſoit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle ſource de fécondité, ſoit parce que le principal avantage de l'induſtrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la conſommation,

mation, les manufactures les plus groſſières ſont auſſi les plus utiles.

Le peuple, à qui tout ce qui eſt grand en impoſe, admire les grandes villes & les capitales immenſes ; le ſage n'y voit que des coloſſes, qui paroiſſent ſervir à la décoration des Etats, & qui les écraſent. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement œconomique, de veiller à la diminution de ces grandes maſſes (38). Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de ſes pères ; il vouloit ſur-tout que le laboureur conçût un noble orgueil de ſa profeſſion, & préférât l'honneur de régner ſur les campagnes, à la honte de vendre ſa misère dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat, au nombre des fléaux publics (39) : SULLY voit le point où finit la néceſſité, & où commence l'abus ; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'in-

térêt de l'argent écraſoit les Nobles ſous le poids des dettes, & nourriſſoit la pareſſe du peuple : cet intérêt fut réduit ; (40) les terres reprirent leur valeur ; la claſſe active des citoyens trouva des reſſources. C'eſt par le même principe qu'il rembourſa pour cent millions de rentes : ſon œil étoit bleſſé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oiſifs. Ce grand Miniſtre voyoit dans le Corps politique l'enchaînement néceſſaire des mœurs avec les loix (41) ; il travailloit donc à réprimer les vices, & ſur-tout le luxe ; ce luxe bien plus funeſte que les ſéditions & les guerres, parce que celles-ci ne donnent que des convulſions paſſagères à l'Etat, au lieu que l'autre le mine ſourdement, en détruiſant les vertus.

C'eſt par une adminiſtration fondée ſur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il

n'eût point amorti ſi promptement trois cent cinquante millions de dettes; il n'eût point laiſſé quarante millions dans les coffres du Roi, ſi à tous ces moyens, il n'en eût joint un autre encore plus puiſſant; c'eſt l'économie. Je n'entends pas cette économie frivole qui conſiſte à retrancher quelques dépenſes, & qui ne portant que ſur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites reſſources; j'entends cette économie réelle & toute-puiſſante, qui gouverne les tréſors d'un empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les diſſipations, & qui applique tout entier aux beſoins de l'Etat, ce qui eſt la ſubſtance & le ſang de l'Etat même. Rendons graces à SULLY, de ce qu'il a donné aux Miniſtres cet exemple d'une économie courageuſe; (42) & ſi cela nous eſt permis, faiſons des vœux pour qu'un ſi grand exemple ne demeure pas inutile aux nations.

Tant de vues, de ſoins & de travaux dans la partie économique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son génie parcourt également toutes les parties du miniſtère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout eſt l'objet de ſes travaux & de ſes ſuccès (43). Que dis-je? ce grand Homme ſervit la France, même lorſqu'il n'étoit plus. Il prépara le ſiècle de Louis XIV, & forma Colbert. Colbert & SULLY! Quels noms! C'eſt un ſpectacle intéreſſant de rapprocher ces deux Hommes celèbres, qui font époque dans notre hiſtoire, & peut-être dans celle de l'Europe.

Deſtinés tous deux à de grandes choſes, ils furent élevés au miniſtère à-peu-près dans les mêmes circonſtances. SULLY parut après les horribles déprédations des favoris & les déſordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit cauſés le règne orageux & foible de Louis XIII, les opérations

brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances ſous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ſes revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, aſſez courageux pour l'entreprendre, aſſez fermes pour le ſoutenir, déſirant de faire de grandes choſes, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'Etat; & les mêmes beſoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent enſuite à accroître la fortune publique. Ils ſçurent également combiner la nature des divers impôts: mais SULLY ne ſçut pas en tirer tout le parti poſſible; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de juſtes proportions. Tous deux diminuèrent les

frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichiſſoit & aviliſſoit la cour, ôtèrent aux courtiſans tout intérêt dans les fermes. Tous deux firent ceſſer la confuſion qui régnoit dans les recettes, & les gains immenſes que faiſoient les Receveurs: mais dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY, & de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand Homme. Le Miniſtre de Louis XIV, à l'exemple de celui de HENRI IV, aſſura des fonds pour chaque dépenſe; à ſon exemple, il réduiſit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications: mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber ſur les riches & ſur les habitans des villes, les remiſes accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous d'eux d'avoir gêné l'induſtrie par des taxes.

Le crédit, cette partie importante des richeſſes publiques, qui fait circuler celles qu'on a, & qui ſupplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été aſſez connu par SULLY, & aſſez ménagé par Colbert. Les gains exceſſifs des traitans furent réprimés par tous les deux; mais SULLY connut mieux de quelle importance il eſt pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entrepriſes de commerce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention : mais SULLY n'apperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une ſupériorité de lumières qu'il dut à ſon ſiècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer ſur l'aiſance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que déſirer. L'un

dans un temps d'orages, & ſous un Roi ſoldat, annonça ſeulement à une nation guerrière qu'elle devoit eſtimer les ſciences; l'autre, Miniſtre d'un Roi qui portoit la grandeur juſques dans les plaiſirs de l'eſprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talens. SULLY entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en ſortant de la barbarie: nous nous ſouvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux Miniſtres; mais l'un vouloit le tirer preſque tout entier du produit des terres; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raiſon, celui qui étant attaché au ſol, ne peut être partagé ni envahi, & qui met les étrangers dans une dépendance néceſſaire: Colbert ne s'apperçut pas que l'autre n'eſt fondé que ſur des beſoins de caprice ou de goût, & qu'il peut paſſer, avec

les artiſtes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc ſupérieur à Colbert dans la connoiſſance des véritables ſources du commerce; mais Colbert l'emporta ſur lui du côté des ſoins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par ſon attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par ſon habileté à combiner les droits d'entrée & de ſortie; opération qui eſt peut-être un des plus ſçavans ouvrages d'un légiſlateur, & où la plus petite erreur de combinaiſon peut coûter des millions à l'Etat. Il ſera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les grandes vues du commerce. Il ſera difficile de ſurpaſſer SULLY dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'eſt pas que Colbert ait négligé entiérement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands Hommes, & n'ayons pas la manie

d'être toujours extrêmes dans nos cenſures, comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aiſance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une impoſition arbitraire; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenſes; mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent preſque inutiles; il n'y avoit point de richeſſe réelle; l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faiſoit circuler, ne parvenoit point juſqu'à la claſſe des cultivateurs; le prix des grains baiſſa ſans ceſſe, & l'on finit par la diſette. Tels furent & les principes & les ſuccès différens de ces deux grands Hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère & leur talent, nous trouverons que

tous deux eurent de la juſteſſe & de l'étendue dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution : mais SULLY peut-être ſaiſit mieux la maſſe entière du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule ; l'autre de cette politique des anciens légiſlateurs, qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaſte & compliquée, où il falloit ſans ceſſe remonter de nouvelles roues ; le plan de SULLY étoit ſimple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes ; SULLY attendoit plus des choſes. L'un créa des reſſources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les reſſources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dut acquérir plus de ſolidité. A l'égard du carac-

tère, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, ſans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un ſe ſentoit de l'auſtérité de ſes mœurs ; celle de l'autre, du luxe de ſon ſiècle. Ils eurent la triſte conformité d'être haïs ; mais l'un des Grands, l'autre du Peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à SULLY : mais ſi tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin ſi on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils ſervoient, on trouvera que SULLY faiſoit la loi à ſon maître, & que Colbert recevoit la loi du ſien ; que le premier fut plus le Miniſtre du peuple, & le ſecond plus le Miniſtre du Roi : enfin, d'après les talens des deux Princes, on jugera que SULLY dut quelque choſe de ſa gloire à HENRI IV, & que Louis XIV dut une grande partie de la ſienne à Colbert (44).

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, ſi l'on ignoroit que ſes vertus égalèrent ſes talens. Que ne puis-je mettre ſous vos yeux cette partie de ſes Mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même ſon portrait ſans s'en appercevoir! Vous y verriez la ſainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage ſtoïque qui dompte la nature, qui réſiſte à la volupté, & ſe refuſe à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractère (45). A la cour il conſerva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux euſſent peut-être dédaigné ſa table; mais les Gueſclins & les Bayards ſeroient venus s'y aſſeoir à côté de lui. Le travail auſtère rempliſſoit ſes journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque beſoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit ſon

tribut à la Patrie. Ses délaſſemens même avoient je ne ſçais quoi de mâle & de ſévère ; c'étoit du repos ſans indolence, & du plaiſir ſans molleſſe. L'économie domeſtique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le ſalut de l'Etat. Ses ennemis louèrent ſa probité. Sa juſtice eut étonné un ſiècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de ſon maître, on put le perſécuter, mais on ne put réuſſir à en faire un mauvais citoyen. Il reſta ſujet malgré la cour. Il ſervit la Reine qui l'opprimoit. En entrant dans les finances (46), il ne craignit point de donner à la nation la liſte de ſes biens. En ſortant de place, il oſa défier ſon ſiècle & la poſtérité. Les préſens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Miniſtre, il ne reçut rien des ſujets : comme ſujet, il ne reçut de ſon maître que ce qui étoit empreint du ſceau

des loix (47). On a déja vu ſa fermeté dans ſes devoirs. La France ſe ligua contre lui, pour l'empêcher de ſauver la France: il réſiſta à tout; il eut le courage d'être haï. La Nobleſſe, qui n'inſpire que de la vanité aux petites ames, lui inſpira l'orgueil des grandes choſes. Jamais on ne porta ſi loin ce vieil honneur, dont l'enthouſiaſme fit nos antiques Chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux (48): il terraſſa la calomnie par ſes vertus; il humilia l'envie par ſes ſuccès. Il ſe vengea de ſes ennemis, car il ne perdit aucune occaſion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible & rigide; les malheureux y trouvèrent une ame ſenſible & compatiſſante. Dans la Religion, zélé ſans fanatiſme, & tolérant ſans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des Proteſtans, il étoit le protecteur des Catholiques auprès du Roi: il fut adoré à Genève; il fut eſ-

timé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille ; (49) il donna un plus grand ſpectacle, il fut l'ami d'un Roi (50). O HENRI IV! O SULLY! O doux épanchemens des cœurs! Soins conſolans de l'amitié! C'étoit auprès de SULLY que HENRI IV alloit oublier ſes peines ; c'étoit à lui qu'il confioit toutes ſes douleurs. Les larmes d'un grand Homme couloient dans le ſein d'un ami. La franchiſe guerrière & la douce familiarité aſſaiſonnoient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de ſujet ; il n'y avoit plus de Roi ; l'amitié avoit fait diſparoître les rangs. Mais cette amitié ſi tendre étoit en même temps courageuſe & ſévère de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtiſans, SULLY faiſoit entendre la voix libre de la vérité. Il eſtimoit trop HENRI IV, il s'eſtimoit trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre, étoit

indigne de tous deux. Auſſi oſa-t-il ſouvent déplaire à ſon maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ſes actions & de ſes paroles. Il en eſt qui ne ſont pas faites pour être ſenties dans des ſiècles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames baſſes les jugeroient criminelles ; mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'eſt que l'idée ſeule de SULLY étoit pour HENRI IV, ce que la penſée de l'Etre ſuprême eſt pour l'homme juſte ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce ſi noble ait été ſi-tôt interrompu ? Faut-il qu'un tel Roi & un tel Miniſtre aient ſi peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi eſt aſſaſſiné ; le Roi n'eſt plus ; où un ſerviteur fidèle, témoin du parricide, lui remit l'affreux cou-

teau encore dégoutant de ſang; où SULLY à travers les cris, les ſanglots, les gémiſſemens & les larmes de tout un peuple, ſe précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embraſſer encore une fois le corps de ſon ami & de ſon maître; où il ſerra dans ſes bras, où il inonda de ſes larmes, où il preſſa mille fois contre ſon ſein, le jeune enfant, héritier de ce malheureux Prince! Mais quels furent ſes ſentimens, lorſque dans le palais dont toutes les murailles étoient couvertes des marques du deuil & de la mort; dans ce palais où étoient encore dépoſés les reſtes du Roi, preſque aux pieds de ſa tombe, & à la lueur des torches funèbres, il apperçut la joie de la nouvelle cour; joie plus cruelle pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le ſang de HENRI IV couler ſous ſes yeux! Dès ce moment il prévit tout; il vit que la France avoit été frappée avec ſon maître. Cependant

il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ſes nouveaux tyrans. Il lutte ; il combat encore ; il oſe prononcer les noms de devoir & de juſtice : mais tout étoit changé ; les choſes en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand Homme ne font que rendre ſon ſiècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reſte que la gloire de n'en pas devenir complice (51). Il ſe dépouille de ſes charges ; il quitte la cour, & emporte avec lui ſes vertus, ſes ſervices & l'ingratitude des hommes.

L'hiſtoire a peint des Sages dans la retraite, des Héros dans l'oppreſſion ; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la Vertu même, ſur laquelle & les hommes, & les cours, & les Rois ne peuvent rien. La grandeur qui étoit dans ſon ame, ſe répandoit ſur toute ſa maiſon. Un nombre prodigieux de do-

elle inſtruira peut-être encore aujourd'hui quelqu'une de ces ames que la nature tient en réſerve pour chaque ſiècle. Les titres & les terres de SULLY ont paſſé à ſes deſcendans: ſes vertus ſont un héritage qui appartient à tout le monde. Il eſt à celui qui oſera s'en ſaiſir. Qui parmi nous aura ce courage? S'il en eſt un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tranquille, & à cette faveur populaire, qui eſt l'idole des ames foibles. Il faut qu'il ſçache qu'un grand Miniſtre eſt la victime de l'Etat, & que l'art de faire le bien n'eſt que trop ſouvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il eſt digne de ſauver la Patrie, il aura d'autres récompenſes, qui peut-être méritent d'être comptées: il aura, comme SULLY, le ſuffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage de ſon cœur, les éloges de la poſtérité, & le regard de Dieu.

NOTES
SUR L'ELOGE
DU DUC DE SULLY.

PAGE 280. (1) Maximilien de Béthune, Baron de Roſni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Miniſtre ſous Henri IV, naquit à Roſni le 13 Décembre 1560, de François de Béthune, Baron de Roſni, & de Charlotte Dauvet, fille d'un Préſident de la Chambre des Comptes de Paris. La Maiſon de Béthune étoit illuſtrée & connue dès le dixième ſiècle. L'hiſtoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croiſades. Elle s'allia dans la ſuite avec différens Princes de la Maiſon de France, avec les Empereurs de Conſtantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jéruſalem, les Rois de Caſtille, les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, avec la Maiſon d'Autriche, avec les Maiſons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully, qu'il ſoutint un ſi grand nom, ce qui eſt ſans doute la première gloire après celle de le créer.

Page 281. (2) Henri, Roi de Navarre, qui, avec le ſecours de Sully, devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de ſept ans. Né le 13 Décembre 1553 à Pau en Béarn, il fut élevé dans un Château, parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir & à monter ſur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faiſoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua ſans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuſe & forte, qui en fit dans la ſuite un ſi grand Homme. Il ſeroit à ſouhaiter que nos mœurs nous permiſſent d'imiter de pareils exemples. La molleſſe, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoibliſſant les organes, détruit le principe des grandes choſes, & fait, pour ainſi dire, mourir l'ame avant qu'elle ſoit née.

Idem. (3) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Proteſtans & les Catholiques, celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthelemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de douze ans, & avoit été élevé dans la religion proteſtante. Il faiſoit

faiſoit ſes études au collège de Bourgogne, mais il n'y demeuroit pas. Sur les trois heures après minuit, le ſon de toutes les cloches & les cris confus de la populace, le réveillèrent. Il ne tarda point à être inſtruit de la cauſe du tumulte. Auſſi-tôt il réſolut d'aller gagner le collège de Bourgogne. Il prend ſa robe d'écolier, & met ſous ſon bras un gros livre d'égliſe à l'uſage des Catholiques. En cet état il ſort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de ſang; il voit des troupes de furieux qui couroient de toute part, enfonçoient les maiſons, & crioient à haute voix: *tue, tue; aux Huguenots, aux Huguenots.* Ce ſpectacle, ces cris, tout augmente ſa frayeur, & précipite ſes pas. Trois corps-de-garde l'arrêtèrent ſucceſſivement; chaque fois le livre d'heures qu'il portoit, le ſauva. Arrivé enfin au collège de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refuſa deux fois l'entrée, & le laiſſa dans la rue à la merci des aſſaſſins. Heureuſement le Principal du collège ſçut ſon danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un aſſaſſinat fût un acte de religion. Il mena le jeune Sully dans ſon appartement: mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres, qui voulurent ſe jetter ſur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, & diſant que l'ordre

étoit de tuer, juſqu'aux enfans à la mamelle. Le Principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire ſecrétement dans un cabinet, où il l'enferma ſous clef. A quoi tient le ſort des Etats! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conſerva la vie à Sully, en ſauvant un jeune enfant de douze ans, ne penſoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

Page 283. (4) La guerre civile qu'on avoit cru éteinte par les maſſacres de la Saint Barthelemi, recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra ſa liberté qu'en 1576. Roſni l'accompagna dans ſa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme ſimple volontaire, & fit ſes premières armes aux environs de Tours. Il ſe ſignala dans pluſieurs détachemens. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il ſe comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeller, & lui dit : « Roſni, ce n'eſt pas là » où je veux que vous haſardiez votre vie. Je » loue votre courage, mais je déſire vous le » faire employer en une meilleure occaſion ». La même année, M. Lavardin ſon parent, lui fit prendre l'enſeigne de ſa compagnie Colonelle. Il eſt nommé pour défendre Périgueux, & enſuite Villeneuve en Agénois. A la priſe de Réole il commande cinquante hommes. Au

ſiège de Villefranche en Périgord, montant à l'aſſaut avec ſon drapeau, il eſt renverſé par le choc des piques & des hallebardes, dans un foſſé profond où il penſa périr. Au ſiège de Marmande, commandant un corps d'Arquebuſiers, il eſt ſur le point d'être accablé par un nombre ſupérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une ſimple cuiraſſe, vole à ſon ſecours, & lui donne le temps de s'emparer du poſte qu'il attaquoit.

Page 284. (5) Les économies du jeune Roſni, jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à ſa ſolde pluſieurs Gentilshommes, avec leſquels il ne s'attacha plus qu'à la perſonne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans, il mit un ordre ſi réglé dans ſon domeſtique, qu'il vint à bout de ſoutenir un état qui paroiſſoit au deſſus de ſa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande eſtime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choſes. C'eſt ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune officier, il vit déja le Miniſtre & le Surintendant des finances.

Idem. (6) Le Roi ayant ſurpris Eauſe, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou ſeize

hommes qui le ſuivoient de plus près. Comme on abattit ſur le champ la herſe du pont, le reſte de ſon armée ne put le ſuivre, & demeura hors de la ville. Auſſi-tôt les habitans ſonnèrent le tocſin, & vinrent attaquer cette petite troupe. On entendit pluſieurs voix qui crioient : « tirez à cette jupe écarlate & à » ce panache blanc, c'eſt le Roi de Navarre ». Ce Prince fondit, le piſtolet à la main, ſur pluſieurs pelotons, & les diſſipa : mais le nombre des ennemis augmenta ; & le danger devint extrême. Le Roi adoſſé contre le portail d'une égliſe, combattit aſſez long-temps, pour que ſon armée eût le temps d'enfoncer les portes, & de venir à ſon ſecours. Roſni dans ce péril, partagea l'honneur de défendre ſon maître, & de le conſerver à la France.

Ibid. (7) Devant Mirande, Roſni & le jeune Béthune ſon couſin, ſe virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps ſans autre eſpérance que celle de venger leur mort : déja ils ne pouvoient plus ſoutenir leurs armes, lorſque le Roi de Navarre envoya à leur ſecours. Devant Nérac, ce Prince repouſſa preſque ſeul un gros de cavalerie qui s'étoit avancé pour le ſurprendre. Roſni, à ſon exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de piſtolet juſqu'à la portée de

l'armée Catholique. Le Roi qui le remarqua, dit à Béthune : « allez à votre cousin le Baron » de Rosni ; il est étourdi comme un hanneton ; » retirez-le delà & les autres aussi, car ils se- » ront tous pris ou tués ». Rosni obéit, & le Roi qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité avec la colère de l'amitié.

Page 285. (8) Siège de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Rosni y fut renversé d'une grosse pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut blessé à la cuisse gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq jours & cinq nuits entières, pendant lesquelles personne n'osa quitter ses armes pour un seul instant. Les soldats de Henri IV tout couverts de sang, pouvoient à peine se soutenir. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, à l'excessive chaleur, se joignoient encore les blessures, qui achevoient de leur ôter ce qu'il leur restoit de forces. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que les habitans, qui étoient infiniment supérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux secours. Les principaux officiers s'assemblent autour du Roi, & le conjurent de se retirer. Ce Prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, & leur dit d'un ton d'assurance :

» voyez pas tous, lui dit Henri IV avec la » même gaieté; car vous n'y comptez pas Dieu » & le bon droit qui m'aſſiſtent ». Le poſte de Roſni étoit au bas d'une chauſſée, dont il falloit empêcher le paſſage. Mayenne y porta ſes plus grands efforts. Roſni à la tête de deux cents chevaux, en attaqua d'abord neuf cents des ennemis, & les fit reculer. Il fut enſuite repouſſé par quatre nouveaux eſcadrons qui vinrent ſe joindre aux premiers. Soutenu par quelques ſecours, il les fait reculer une ſeconde fois. Enfin il eut à ſoutenir avec ſa petite troupe juſqu'à trois mille chevaux. C'eſt au ſortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuſe lettre : « Pends-toi, brave » Crillon, nous avons combattu à Arques, & » tu n'y étois pas ». Il diſoit auſſi avant cette journée, qu'il étoit Roi ſans royaume, mari ſans femme, & guerrier ſans argent.

Page 289. (11) Bataille d'Ivri le 14 Mars 1590. Henri IV, ſur le point de la livrer, écrit à Roſni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute ſa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la diſpoſition des deux armées. « Suivez-moi, lui dit-il, afin que vous » puiſſiez apprendre votre métier ». Pendant la bataille, Roſni qui combattoit à côté du Roi,

combat de Foſſeuſe, journée très-ſanglante & très meurtrière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut ſon cheval renverſé ſous lui d'un coup de lance, & deux épées caſſées entre ſes mains. Enfin au premier ſiège de Paris, il ſe vit pluſieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit ſon courage. Il me ſemble qu'on remarque dans la plûpart des actions de ce temps-là, un caractère extraordinaire, ſoit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet eſprit dans ſon armée, ſoit que ce fût un reſte de l'antique Chevalerie, qui conſervée dans ces temps de fanatiſme & de trouble, mêloit je ne ſçais quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de religion.

Page 288. (10) Bataille d'Arques le 20 Septembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille: mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foibleſſe de ſon parti. Jamais il ne parut ſi ſerein, ni ſi tranquille. Quelques momens avant le combat, on lui amena un priſonnier de diſtinction. Le Roi alla à ſa rencontre, & l'embraſſa en ſouriant. Celui-ci qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi ſa ſurpriſe de voir ſi peu de ſoldats autour de lui. « Vous ne les

bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes eſpérances de votre vertu : mais vos actions ſignalées & votre réponſe modeſte ont ſurpaſſé mon attente.... & partant, en préſence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui ſont ici près de moi, vous veux-je embraſſer des deux bras. Alors il ſe jetta à ſon cou, & le ſerra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choſes pleines d'une ſenſibilité touchante; & en ſe ſéparant de lui, *adieu, mon ami*, lui dit-il, *portez-vous bien, & ſoyez ſûr que vous avez un bon maître.*

Page 290. (12) En 1591, Roſni prend Giſors par le moyen d'une intelligence. Pendant le ſiège de Chartres, il fut preſque aſſaſſiné au ſortir d'un bois, par une troupe de cavaliers qui tirèrent ſur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ſes bleſſures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la ville de Mantes. Le Chef des Ligueurs, s'avançoit déja, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Roſni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de ſe trouver par-tout où il y avoit des périls & des combats, accourt auſſi-tôt dans la ville, ſuivi de quarante hommes. Roſni l'apprend, court au devant de lui, & d'un air fort ému: « Pardieu, Sire, lui dit-il, vous avez fait » là une belle levée de boucliers, qui infailli-

» blement empêchera le ſervice que nous vou-
» lions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-vous pas
» acquis aſſez de gloire & d'honneur en tant de
» combats & de batailles, où vous vous êtes
» trouvé plus que mille autres du ce royaume,
» ſans vouloir faire ainſi le carabin » ? La co-
lère de Roſni étoit aſſez bien fondée. En effet,
on ſçut l'arrivée du Roi, & les ennemis ſe reti-
rèrent.

Page 291 (13) Siège de Rouen en 1591 & 1592. Roſni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis oppoſé ſur le lieu où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le château ; Roſni qu'on s'attachât au corps de la place, ſelon cette maxime qu'il citoit ſouvent, *ville priſe, château rendu.* Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Roſni ne réuſſit pas mieux à obtenir un poſte dans l'artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déja ſes talens, & l'on eut l'adreſſe de lui donner l'excluſion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de Décembre, il fut renverſé deux fois, & eut ſes armes détachées & miſes en piéces. Henri toujours impétueux s'étoit expoſé dans cette action, juſqu'à faire dé-

ſeſpérer de ſa vie. Le lendemain Roſni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles: « Mon ami, je ne » puis faire autrement; car puiſque c'eſt pour » ma gloire & pour ma couronne que je com- » bats, ma vie & toutes choſes ne me doivent » rien ſembler au prix ».

Idem. (14) Alexandre Farnèſe, Duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, ſervoit par ſon génie la politique ambitieuſe de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas, des peuples qu'il regardoit comme rebelles; & il venoit ſoutenir des révoltés en France. Ces ſortes de contradictions ſont aſſez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui aſſiégeoit alors la ville de Rouen, laiſſa la conduite du ſiège au Maréchal de Biron; & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit ſeulement la précaution d'ordonner à trente hommes qu'il déſigna, de ne point abandonner ſes côtés en quelque occaſion que ce pût être. On ſe doute bien que Roſni partagea la faveur de cet emploi auſſi honorable que dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, oſa marcher au devant d'elle avec cent chevaux ſeulement. Tous les chefs furent conſternés du péril où il alloit s'ex-

poſer. Mais perſonne n'oſoit parler. Roſni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un diſcours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'euſſe jamais attendu cela de vous autres.* Roſni piqué de ce reproche, lui répliqua: *Il eſt vrai, Sire, nous avons peur, mais ſeulement pour votre perſonne. Que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre ſervice mourir dans cette forêt de piques, vous reconnoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre.* Ce diſcours toucha le Roi, mais ſans l'ébranler. On ſçait qu'après avoir perdu ſoixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & ſçut avec quarante chevaux en impoſer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de trente mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit. Le Duc de Parme l'admira. La Reine Eliſabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie ſi précieuſe; & Mornay lui écrivit cette lettre ſi connue: *Sire, vous avez aſſez fait l'Alexandre; il eſt temps que vous ſoyez Auguſte. C'eſt à nous à mourir pour vous, & c'eſt là notre gloire; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'oſe vous dire que ce vous eſt devoir, &c.*

Page 292. (15) On n'exagère rien, en diſant que Sully étoit l'homme le plus habile de ſon

temps pour l'attaque & la défenſe des places. Dans l'attaque, bien diſpoſer ſes lignes, ſavoir à propos les reſſerrer ou les étendre, ne leur donner que l'eſpace néceſſaire, appuyer leurs différentes parties par des poſtes, établir entre elles une communication sûre & rapide; reconnoître les avantages ou les obſtacles que préſente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, ſec ou marécageux; choiſir le lieu & l'inſtant le plus favorable pour ouvrir la tranchée; marquer la diſtance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les conſtruire; donner au canon l'inclinaiſon la plus avantageuſe pour que ſes coups aient le plus grand degré poſſible de force, de juſteſſe & de rapidité; calculer pour la charge des mines, la ſomme des réſiſtances & la qualité des poudres; trouver toujours les proportions convenables à l'effet qu'on veut produire; ſe ſervir des ouvrages déja emportés pour battre les autres avec plus de ſuccès; enfin varier ſes attaques ſelon les différentes conſtructions des places, & apprendre des règles même à s'en écarter, lorſque les règles ſont forcées par des loix ſupérieures de lieux, de temps & de ſaiſons: dans la défenſe, renverſer les batteries de ſon ennemi par des batteries oppoſées; détruire ſes travaux, ou les tourner contre lui-même; juger par là

vué de ſes premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite; connoître par leur progrès quel ſera le moment de l'attaque; diſtinguer les attaques feintes, des véritables; mettre dans les ſorties une prudence active & une vigueur ſage; défendre chaque pouce de terrain comme la place entière; multiplier le ſiège en créant des obſtacles; être par-tout ſur les pas des aſſiégeans, à la tranchée, à la bréche, & juſque dans les entrailles de la terre; oppoſer par-tout la mort à la mort, & s'armer des ruines même; enfin épier les haſards plus forts quelquefois que les canons, les mines & les bombes: voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'eſt pas inutile de remarquer que dans le ſiècle où il vécut, l'art lui offroit beaucoup moins de reſſources pour la défenſe des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit preſque tout-à-coup une force ſupérieure, au lieu que l'autre ne ſe perfectionna que lentement & par degrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible; & l'on ne ſçavoit pas encore que la réſiſtance la plus forte conſiſte dans l'exacte combinaiſon des lignes parallèles, perpendiculaires & obliques, qui foibles quand elles ſont ſéparées, perdent leurs défauts en ſe réuniſſant, & ſe fortifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit

encore l'art de ſe mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries reſtent toujours expoſées. La mine enfin, qui des trois attaques eſt la plus terrible, la mine, qui ébranle, renverſe & déracine tout, faiſoit déja de grands ravages, & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contre-mines; art qui même aujourd'hui eſt, dit-on, aſſez imparfait, & qui, plus perfectionné peut-être, pourroit rendre les places imprenables. Sully ſuppléoit, par l'intelligence & l'activité, à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoiſſances.

Idem. (16) Siège de Dreux en 1593. Il falloit ſe rendre maître d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Roſni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis osèrent trouver cette promeſſe ridicule. Le Roi lui-même doutoit un peu du ſuccès. Cependant Roſni en vint à bout en ſix jours par la mine & la ſappe. Siège de Laon en 1594. Roſni avoit la direction d'une batterie de ſix pièces de canon. Siège de la Fère en 1596. Il dura ſix mois. Par la vigilance & les ſoins de Roſni, rien ne manqua dans l'armée. Siège d'Amiens en 1597. Tout le monde ſçait comment cette ville fut ſurpriſe par les Eſpagnols. Tandis que toute la cour étoit conſternée, Roſni s'occupoit des moyens d'avoir des

troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le ſiège devant cette place. Roſni étoit partagé entre le ſoin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux beſoins de l'armée. L'abondance y étoit ſi grande, qu'on diſoit alors que *Henri IV avoit mené Paris devant Amiens.* Ce fut la première armée qui eût un hôpital réglé, dans lequel les bleſſés & les malades eurent des ſecours qu'on ne connoiſſoit point encore. Roſni faiſoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre ſe rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande ſévère de ce qu'il s'étoit expoſé, & lui défendit de ſe trouver à aucun poſte où il y auroit du danger. Ces ſortes de défenſes honorent également le Roi qui les fait, & le Sujet qui les reçoit.

Page 293. (17) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au ſujet du Marquiſat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même ſon affaire. Ayant été à l'arſenal où il devoit ſouper avec le Roi, il fut curieux de voir les magaſins. Roſni le mena dans les ateliers où l'on faiſoit des préparatifs immenſes d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'eſt pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully

en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti de tourner la choſe en plaiſanterie. Montmélian paſſoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conſeilla au Roi de l'aſſiéger. Mais il ſe trouva le ſeul de ſon avis, & tous les officiers s'y oppoſèrent. Pour déterminer Henri IV ſur Montmélian, Sully alla mettre le ſiège devant Charbonnières, place preſque auſſi forte, & ſituée ſur un roc inacceſſible. Il y eſſuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail, il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ſes ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il expoſoit ſa vie, les courtiſans étoient occupés à cenſurer ſes opérations. L'un d'eux dit hautement que s'il étoit dans la place, il ſçauroit bien empêcher qu'elle ne fût priſe d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs diſcours, *& ſi je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux paſſer pour un fat.* En effet, la place ſe rendit le même jour. Même après ce ſuccès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permiſſion de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes dans le Conſeil qui redoutoient les ſuccès de Sully, autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zèle l'emporta ſur l'envie. Montmélian fut aſſiégé, & Sully commença à

prouver qu'avec une artillerie bien ſervie, il n'y a plus de place imprenable.

Page 299. (18) Sully fut auſſi habile négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les eſprits, & de connoître les hommes. En 1583, temps où la Ligue commençoit à ſe former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la cour pour en ſuivre tous les mouvemens. Il y avoit vu Catherine de Médicis ne paroiſſant occupée que de plaiſirs, & méditant d'éternelles intrigues; les Guiſes populaires, comme le ſont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraſer le Roi; les favoris impérieux & avides, pouſſant d'une main imprudente l'ame des Guiſes vers des ſituations extrêmes; le Roi ſouffrant d'abord la Ligue par indolence, l'autoriſant enſuite par foibleſſe, & bientôt ſe débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ſes pièges. Sully attentif à tout ce qui ſe paſſoit autour de lui, en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585, il fit un ſecond voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III venoit de ſe déclarer chef de cette Ligue armée pour le détrôner. Sully s'adreſſa dans cette occaſion à tous les François qui aimoient encore l'Etat. Enfin en 1588, après les barricades, monument ſingulier d'audace de la part d'un ſujet,

& de foibleſſe de la part d'un Roi, il ſuivit par ordre de ſon maître le Comte de Soiſſons, pour étudier ſes démarches, & obſerver le nouveau ſyſtême qu'on alloit ſuivre à la cour. C'eſt ſans doute dans ces différentes circonſtances que Sully acquit cette connoiſſance ſupérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet, pour apprendre à les connoître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, & lorſque toutes les paſſions ſont endormies. Un maſque uniforme & trompeur couvre alors tous les viſages. C'eſt dans les temps orageux, dans les grands intérêts, dans le choc des partis & des crimes qu'il faut les voir. C'eſt alors que les ames ſe développent ; que toutes les paſſions ont leur activité ; que tous les hommes ſont eux-mêmes. Dans ces momens d'agitation, la nature irrégulière & forte a un grand caractère : & tous ſes traits ſont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ſes Mémoires, ſçavent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le ſang-froid dont on a beſoin pour bien obſerver & juger les hommes.

Idem. (19) En 1586, Sully avoit déja négocié un traité entre les deux Rois ; mais l'indéciſion, vice de toutes les ames foibles, entraîna bientôt Henri III d'un côté oppoſé : & le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'aſſaſſinat

des Guiſes, Henri III ayant tâché vainement d'appaiſer le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à ſon Roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plûpart des Plénipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui vouloit ſauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, & ſans prendre aucun repos, le firent tomber dangereuſement malade. Le philoſophe Mornay eut l'adreſſe de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire & la récompenſe du traité.

Page 300. (20) Brancas-Villars, Amiral de France, Gouverneur de Rouen pour la Ligue, fut un des hommes les plus eſtimables de ſon temps. Il étoit brave, déſintéreſſé, plein d'audace, incapable de diſſimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs pluſieurs traits de reſſemblance avec Henri IV. Il eſtimoit beaucoup le Roi, & n'en étoit pas moins eſtimé. Sully, en 1594, négocia avec lui pour le détacher de la Ligue. Cette négociation fut d'abord ſecrette; enſuite elle fut traverſée par des intrigues. Enfin, comme tout étoit ſur le point d'être conclu, on perſuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de ſa perſonne pour le faire aſſaſſiner. Villars, à

cette nouvelle, ſentit toute la fureur qu'une trahiſon doit inſpirer à une ame haute & d'une droiture auſtère. Il arracha le traité des mains de Sully; le déchira en mille pièces & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'impoſture, & ſigna ſon traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à ſon Roi, une place importante, un brave guerrier, & un fidèle ſujet.

Idem. (21) La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guiſe. C'étoit le fils de celui qui avoit été aſſaſſiné à Blois. Il n'eut ni les talens, ni les vices, ni la malheureuſe célébrité de ſon père. On pourroit peut-être le comparer à Richard fils de Cromwel, tous deux nés d'un père qui avoit ébranlé & gouverné un puiſſant Etat, moururent ſujets obſcurs, dans un pays dont ils avoient penſé être les Souverains.

Page 303. (22) On ne ſçauroit croire combien Henri IV avoit de cabales à étouffer même dans ſon parti. Le fanatiſme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas, il négocioit. En 1594 il quitte le ſiège de Laon, pour aller à Paris appaiſer la fermentation des eſprits agités par l'affaire des Jéſuites. Peu de temps après, Henri IV l'envoie

auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, & obſerver les complots qui ſe formoient à Sédan. En 1595 il va à Rouen diſſiper les brigues du Duc de Montpenſier. En 1597 il eſt chargé d'écrire aux chefs des Proteſtans, qui pendant le ſiège d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi, pour en arracher de nouveaux privilèges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remiſe des troubles de la guerre; & tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des ſommes qu'on avoit promiſes. En 1603 il fait un voyage en Poitou, y diſſipe les factions, & ramène au Roi le cœur des Proteſtans. En 1606 il fait échouer les deſſeins des Calviniſtes qui demandoient un ſynode national: il concilie à la Rochelle le Clergé & les Proteſtans diviſés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente, à prévenir ou appaiſer les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette juſtice, que ſes talens ne ſervirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux; elle fut adroite ſans être fauſſe, & vertueuſe ſans être rigide: c'étoit la politique d'un honnête homme qui dit toujours la vérité, & qui eſt aſſez eſtimé pour la faire croire.

Idem. (23) La principale de ces aſſemblées du Corps Proteſtant fut celle de Chatelleraut en

1605. Sully fut nommé par le Roi pour y préſider. Jamais ſon maître ne lui donna une plus grande marque de confiance; & ſi l'on fait attention qu'il étoit Proteſtant, on verra que jamais il ne ſe trouva dans une circonſtance plus délicate. Le plan de conduite qu'il ſe traça à lui-même, fut de ne trahir ni ſa religion, ni ſon Prince, & de remplir en même temps les devoirs de Proteſtant zélé & de ſujet fidèle. Il marcha toujours entre ces deux lignes, ſans s'en écarter. Auſſi dans toute cette aſſemblée il joua le rôle d'un ſage; au lieu que Mornay, avec ſon zèle aveugle & impétueux, ne parut qu'un enthouſiaſte qui veut armer des fanatiques. Sully préſida encore deux fois à de pareilles aſſemblées; l'une à la Rochelle en 1607; & l'autre à Gergeau en 1608: & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

Page 305. (24) Sully en 1586 traite avec les Suiſſes, & en obtient une promeſſe de vingt mille hommes pour ſon maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur pour le Duc de Savoie. En 1604 il termine en faveur du Roi une conteſtation avec le Pape ſur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'eſt ſur-tout dans

dans ſon ambaſſade en Angleterre qu'il développa des talens ſupérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avoit envoyé à Douvres, où il avoit eu un ſecret entretien avec Elizabeth ſur les moyens d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Cette Reine Proteſtante, ennemie implacable d'une Puiſſance qui avoit voulu la détrôner, occupée déja des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par eſtime, par admiration & par intérêt, l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vaſtes deſſeins: mais elle mourut en 1603. Henri IV ſentit combien la mort de cette Reine pouvoit influer ſur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raiſon que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas auſſi diſpoſé qu'elle à entrer dans ſes vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour le fixer dans ſon parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires même tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'Etat, cette activité d'eſprit qui donne preſque toujours les ſuccès, ce coup d'œil qui démêle les objets, même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera ſur-tout cet aſcendant qu'un homme de

génie ſçait prendre ſur les caractères foibles, & ſur les ames à petites paſſions.

Page 318. (25). François d'O, Surintendant des Finances ſous Henri III & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'excluſion de cette charge. Il étoit diſſipateur, indolent, paſſionné pour le jeu, tout occupé de ſes plaiſirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités inſenſées, ne ſe refuſant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laiſſant l'Etat endetté de huit cent dix millions de notre monnoye actuelle. A ſa mort, la charge de Surintendant fut ſupprimée; & le Roi créa un Conſeil de Finances compoſé de huit perſonnes. Sully n'approuva point cette forme d'adminiſtration, parce qu'il eſt bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un ſeul. Sa façon de penſer ne fut que trop juſtifiée. Les huit Conſeillers ne furent que huit concuſſionnaires à brevet. Les diſſipations & les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans la guerre contre l'Eſpagne, ayant beſoin de huit cent mille écus pour faire le ſiège d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a beſoin de pain en demande à un citoyen,

riche ; il ne put jamais les obtenir. *Je ſuis*, écrivoit ce bon Prince à Sully, *fort proche des ennemis, & n'ai quaſi pas un cheval ſur lequel je puiſſe combattre ; mes chemiſes ſont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude ; & depuis deux jours je dîne chez les uns & les autres, parce que mes Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit Conſeillers des Finances tenoient à Paris d'excellentes tables, & leur luxe inſultoit à la miſère publique. Il n'eſt pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on ſache juſqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un Etat mal gouverné depuis longtems.

Pag. 321. (26). La première opération de Sully fut de ſe tranſporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un ſecond voyage. Son attention s'étendoit à tout : il examinoit le climat de chaque Province, les différentes eſpèces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou ſuppoſées, leurs cauſes ou paſſagères ou conſtantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées ; la facilité des conſommations, le nombre des habitans, leur caractère, la valeur de cha-

que homme dans les différens pays, les reſſources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il obſervoit ſur les lieux même ce que payoit chaque Province; la nature des impoſitions; celles dont la reſſource eſt en même temps la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui ſe combinent le mieux avec le climat, le ſol, l'induſtrie des habitans; & celles qui ſont plus à charge au peuple, qu'elles ne ſont utiles à l'Etat. Il calculoit par-tout la ſomme des richeſſes: il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels ſont les canaux ouverts, & ceux qui ſont engorgés, enfin quelles ſont les Provinces où la Capitale ne renvoye point les ſucs qu'elle en reçoit, & où ſe trouve interrompue cette heureuſe circulation, qui fait la vie du Corps politique. Sully, ſur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même: car il faut des yeux pour voir. On ſait que le Duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put ſe procurer une connoiſſance exacte des Provinces par les Intendans même.

Ibid. (27). Dès que les membres du Conſeil apprirent que Sully devoit faire des viſites dans les Provinces, ils n'épargnèrent rien pour

le traverſer. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fuſſent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Tréſoriers, Contrôleurs, Greffiers & juſqu'aux moindres Commis furent prévenus. Les uns s'abſentèrent & laiſſèrent leurs Bureaux fermés; d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs regiſtres & leurs états. En même temps on ſemoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully; on profitoit de ſon abſence pour le noircir auprès du Roi : on l'accuſoit d'ignorance, de dureté, d'étourderie : on le peignoit comme un tyran qui alloit ſucer le ſang du peuple, & qui abuſoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ſes Sujets. Enfin le cri général fit impreſſion ſur le Roi lui-même; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte abſence, l'embraſſoit toujours avec tranſport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de ſervir les Rois loin d'eux. Il eut à ſe juſtifier des plus cruelles calomnies; & il en vint aiſément à bout : mais il falloit encore éviter les ſoupçons pour l'avenir. Cinq cents mille écus qu'il avoit ramaſſés dans ſes voyages, & qui ſans lui euſſent été perdus pour le Roi, furent dépoſés dans le Tréſor Royal. En même temps il prit des précau-

tions pour qu'aucune partie de cette ſomme ne fût diſſipée. On ne tarda point à ſentir combien ces précautions étoient néceſſaires.

Sanci, un des membres du Conſeil, & le plus abſolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un deſpote, quatre-vingt dix mille écus pour payer les Suiſſes. Sully ſçavoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette ſomme. Il refuſa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en préſence du Roi. Peu de temps après, Sully ſurprit encore les membres du Conſeil à vouloir détourner deux cent mille écus du Tréſor royal. Heureuſement il avoit gardé entre ſes mains de quoi les confondre; & dans le moment qu'ils croyoient triompher, en rejettant ſur lui la diſſipation de cette ſomme, il les convainquit lui-même en préſence du Roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'eſſai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à eſſuyer au commencement de ſon miniſtère. Ces détails de la méchanceté ne ſont indifférens pour aucun ſiècle. On s'étonne quelquefois qu'il ſe faſſe ſi peu de bien dans les Etats: le Philoſophe qui pèſe les obſtacles, doit peut-être s'étonner de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

Page 322. (28) Ce fut en 1598 que parurent

toutes ces déclarations, qui rendirent le Roi propriétaire de ſes revenus, & mirent le peuple à l'abri des concuſſions des ſujets puiſſans. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tous les tyrans qui voloient le peuple, ſe plaignirent avec audace, comme ſi on les eût dépouillés d'un bien légitime; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injuſtice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon, par ces ſortes de violences, ſe faiſoit tous les ans un revenu de près de quatre cent mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit paſſer la déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concuſſionnaire; il ſe rendit au Conſeil, bien réſolu de l'empêcher. Là, au défaut de raiſons, il eut recours aux inſultes; & ſon inſolence naturelle, aigrie encore par les réponſes fières de Sully, oſa s'emporter juſqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui eſt accoutumé à ne rien craindre; & tous deux en même temps portèrent la main ſur la garde de leurs épées. La ſalle du Conſeil eût peut-être été enſanglantée, ſi on ne ſe fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi inſtruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de ſa main, *lui offrant*, diſoit-il, *de lui ſervir de ſecond contre d'Epernon.*

Page 323. (29) Il y eut ſous le miniſtère de Sully trois Chambres de juſtice, établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malverſé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troiſième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit reconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelque avantage de ces pourſuites; c'eſt que les loix commencèrent enfin à paroître quelque choſe; l'idée des mœurs fut réveillée; le peuple s'apperçut que le gouvernement s'occupoit de lui; la Nobleſſe apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à ſoupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reſte, Sully dans ſes Mémoires, eſt d'avis de ſupprimer entiérement ces Chambres de juſtice, comme des moyens inutiles. Ce n'eſt preſque toujours que l'occaſion d'un trafic honteux entre ceux qui ont beſoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

Page 325. (30) Il faut convenir que toutes les opérations de Sully ſur les monnoies furent peu avantageuſes. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défenſe, parce que le crédit en fut affecté. Ces

eſpèces étrangères ſe trouvoient en France en très-grande quantité : on les reſſerra par la répugnance de les porter à la Monnoie, à cauſe des droits conſidérables qu'on devoit y retenir. Peu de temps après, Sully rendit une déclaration qui défendoit de tranſporter hors du Royaume aucune eſpèce d'or ou d'argent, ſous peine de confiſcation. On ſent aſſez combien une pareille ordonnance eſt inutile. Ce n'eſt point par des déclarations que l'on peut retenir dans un pays les eſpèces d'or & d'argent ; c'eſt par une adminiſtration ſage, qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant ſenti combien cette déclaration étoit inſuffiſante, crut y remédier par une ordonnance du mois de Septembre 1602, qui hauſſa la valeur numéraire des eſpèces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'eſt une mauvaiſe opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie nuit prodigieuſement au commerce, par l'extinction de la confiance, par le reſſerrement des bourſes, par les embarras & le déſavantage du change, par le renverſement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'eſt qu'il s'imagina que le hauſſement de la valeur numéraire feroit ceſſer le tranſport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'ar-

gent de France, n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Eſpagne elle étoit de 1 à $13\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à $13\frac{13}{40}$, en Allemagne de 1 à $12\frac{1}{2}$. Ainſi les étrangers avoient du bénéfice à enlever notre or. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à $11\frac{1}{2}$, parce que Sully, en hauſſant la valeur de l'or, avoit en même temps hauſſé les monnoies d'argent. Ainſi le déſordre reſta le même; & en 1609 on s'apperçut qu'il étoit encore devenu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore hauſſé leur proportion.

Page 328. (31) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'hiſtoire & par les réflexions, que l'agriculture eſt la baſe des Etats & la ſource des revenus publics. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, & qu'il ait deſiré changer entiérement la forme de cette impoſition. Il ſçavoit que la terre étant la ſource des revenus, doit être auſſi la ſource des impôts, mais qu'ils doivent porter ſur le produit, & non ſur le travail. Or le produit total des terres ſe diviſe en deux parties. L'une eſt la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation; cette partie doit être ſacrée pour le fiſc, puiſque c'eſt cet argent même qui eſt la ſource de la fécondité. L'autre

portion eſt bénéfice ; c'eſt elle qui conſtitue le revenu ; c'eſt ſur elle ſeule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point du bénéfice en ſus de ſes avances, & de la ſomme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra néceſſairement qu'il s'intéreſſe moins à la culture, que par conſéquent cette culture diminue, & avec elle les revenus de l'Etat. Mais que ſeroit-ce ſi bien-loin de retirer aucun bénéfice de ſon travail, l'impôt lui enlevoit une partie même de la ſomme deſtinée à l'exploitation de ſa terre ? Alors il ne faudroit point s'étonner, que la profeſſion la plus malheureuſe de toutes fût preſque abandonnée, qu'une partie des terres reſtât en friche, & que tout l'ordre économique ſe trouvât dérangé par la ſuppreſſion des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant, c'eſt que le déſordre iroit toujours en augmentant, parce que l'impôt dirigé toujours ſur le même plan, diminueroit d'année en année la ſomme deſtinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres ſur cette matière ; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne ſont pas les lumières qui nous manquent. Il faut détruire les paſſions, qui ſont un obſtacle preſque invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de

l'humanité, eſt d'être entraîné par l'habitude. Il eſt bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout temps. Que de choſes excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites!

Page 330. (32) Sully, en pluſieurs endroits de ſes Mémoires, ſe récrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Perſonne n'ignore que certaines provinces ſont aſſujetties à l'impôt ſur le ſel, tandis que d'autres en ſont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On preſcrit l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt défendu de revendre ce que l'on a au delà de ſes beſoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préſervés de pluſieurs maladies que par le ſel, languiſſent & meurent, parce que le payſan ne peut pas leur donner ce ſecours. On va même juſqu'à interdire à ces animaux mourans les bords de la mer, où l'inſtinct de leur conſervation les conduit. Le commerce de la pêche eſt conſidérablement diminué par les formalités odieuſes qui gênent la ſalaiſon. L'agriculture perd une quantité prodigieuſe de bras, qui ſont occupés au faux-ſaunage. Ces hommes, qui ne ſont que des brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées de Commis, dont

l'unique fonction eſt de faire la guerre aux ſujets du Roi ; qui gardent les bords des fleuves, des rivières, & juſqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi ; qui ſouvent ſoutiennent & livrent des batailles, où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui ſont tués ſont des ſujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les empriſonnemens, les ſaiſies, les ventes, la diminution du commerce & du travail ; ajoutez les frais de régie qui ſont énormes ; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, ſoit en frais, ſoit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triſte & vain plaiſir de cenſurer ce qui eſt établi : mais dans un ouvrage qui eſt conſacré tout entier à l'utilité publique, il doit être permis de remarquer les défauts d'une impoſition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Miniſtres ont également condamnée. Si elle a ſubſiſté juſqu'à préſent, c'eſt ſans doute parce qu'il eſt bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage eſt le plus aſſuré, les obſtacles ſont immenſes. Il n'y a que le mal qui ſe faſſe aiſément.

Page 331. (33) Ce n'eſt pas aſſez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes & par rap-

port à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il eſt des impôts qui ſe nuiſent : il eſt des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire qu'aux dépens d'autres beſoins. Que diroit-on d'un homme qui, en conſtruiſant une machine, multiplieroit les roues ſans choix, & ne prendroit point garde que le mouvement des unes doit néceſſairement rallentir l'action des autres ? C'eſt cependant ce qu'ont fait pluſieurs prétendus Politiques. La juſte répartition des impôts eſt encore un des grands objets de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur reſpective des provinces, connoiſſance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenſes que l'Etat y fait. Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs ; que la quotité de l'impôt ſoit toujours déterminée par la maſſe des revenus, & que l'une ſoit le thermomètre fidèle de l'autre ; que les provinces ne payent pas au Souverain plus qu'elles n'en reçoivent ; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre ; que chaque eſpèce de biens ſoit impoſée ſelon ſa qualité ; que l'impoſition dans les villes ſoit plus forte que dans les campagnes ; & que le pauvre qui, dans la conſtitution ſociale, eſt déja écraſé

par l'insolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la Patrie, & de détester le nom de citoyen. Une chose sur-tout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzième levé sur un petit produit, & un douzième levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables : le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, & sur-tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure seroit sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le peuple, seroit au profit de l'Etat. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des sujets pour le faire passer au Prince.

Page 332. (34) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mamelles d'un Etat. Telle fut la base de son système, & le principe de ses opérations. Il fit un grand nombre de réglemens utiles pour encourager l'agriculture; mais tous avoient pour

but, de procurer l'aiſance au cultivateur. En effet c'eſt là le principal reſſort. Il ſeroit bien digne d'un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette claſſe d'hommes ſi utile, de l'état vil & malheureux où elle a été juſqu'à préſent. L'ancienne Grèce, de ſes premiers cultivateurs, fit des Dieux. Il ſeroit à ſouhaiter que parmi nous on les traitât ſeulement à-peu-près comme des hommes. Quoi ! faut-il être à la fois néceſſaire & avili ? Ce ſeroit aux Grands à donner l'exemple ; car ils peuvent donner l'exemple en tout, ſur-tout dans une monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'eſt qu'ils ne peuvent ſubſiſter ſans le Laboureur, au lieu que le Laboureur peut ſubſiſter ſans eux. C'eſt une coutume aſſez générale par-tout, de placer des bataillons ſur le paſſage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traverſant ſon pays, vit un autre ſpectacle ; c'étoit deux cents charrues que les habitans d'une campagne vinrent ranger ſur ſon paſſage. Ce trait eſt d'une éloquence ſublime pour qui ſçait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos ſciences & notre orgueil, nous ayons pouſſé la véritable ſcience du gouvernement auſſi loin que les Chinois. On ſçait que leur Empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du reſpect qu'on doit au labourage, tous les ans, dans une fête

ſolemnelle, manie la charrue en préſence de ſon peuple. Nulle part l'agriculture n'eſt auſſi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les payſans qui réuſſiſſent le mieux dans leur art. Par-tout les hommes ſont les mêmes. On les ménera toujours par les diſtinctions & les récompenſes. Mais avant qu'un payſan ſçache ce que c'eſt que l'honneur, il faut qu'il ſçache ce que c'eſt que l'aiſance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres ſentimens que celui de ſa misère.

Page 333. (35) La liberté des grains étoit liée néceſſairement au ſyſtême de Sully. Auſſi la ſoutint-il dans toutes les occaſions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la ſortie des bleds hors du royaume. Tout ſemble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées ſi ſages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raiſons, nous avons pluſieurs excellens livres où l'utilité de ce ſyſtême eſt démontrée. Tout le monde d'ailleurs eſt en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger, entretenant un profit certain ſur le prix de nos bleds, & prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conſéquent accroître la population.

& que pluſieurs ſeroient grands. Je ſçais que l'honneur françois ſe reſſuſciteroit dans leurs châteaux; que les ames, en devenant plus ſimples, deviendroient plus fortes; que les terres ſeroient mieux cultivées, les villages plus riches, l'agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes Maiſons plus aſſurées, les revenus de l'Etat plus conſidérables. Je ſçais qu'en moins de cinquante ans peut-être, un pareil changement feroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes ſourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïſme & de dévouement pour la Patrie.

Idem. (39) *La multiplicité effrénée des offices*, dit Sully, *eſt la marque aſſurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle ſurcharge le peuple par le payement des gages attribués à tant d'officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les privilèges qui les exemptent de partager les fardeaux: elle nuit ſur-tout, parce qu'elle achève de répandre l'eſprit de molleſſe, la honte du travail, le goût des grandes villes, l'indépendance & l'eſprit factieux de corps, enfin la trop grande eſtime de l'argent, qui procure en même temps deux choſes qui ne devroient jamais être réunies, de l'oiſiveté & des diſtinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert

bert fit la même opération, qui de ſon temps étoit devenue encore plus néceſſaire. En 1664 ce Miniſtre fit dreſſer un état général de tous les Officiers du royaume. On en trouva 45,780, tandis que 6000 auroient ſuffi. Et depuis ce temps-là le nombre en eſt encore beaucoup augmenté parmi nous.

Page 338. (40) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'édit contient d'excellens principes ſur cette matière: & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois, le propoſèrent depuis comme un modèle à imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634, réduiſit l'intérêt du denier 16 au denier 18; & dans ſon édit, ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu ſous Henri IV. Enfin en 1663 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations ſous trois règnes différens, furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les particuliers à placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oiſiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les citoyens à enrichir l'Etat, & à s'enrichir eux-

mêmes par le travail : elle fut encore un ſecours pour les Nobles, qui purent acquitter plus aiſément leurs dettes ; & pour la partie induſtrieuſe de la nation, qui trouva des fonds. Il eſt vrai que le Prince n'eſt le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'eſt-à-dire de cette portion qui eſt aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reſte dans la circulation pour les entrepriſes d'agriculture, de commerce ou d'induſtrie, c'eſt une marchandiſe dont le prix doit hauſſer ou baiſſer, ſelon qu'elle eſt plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produiroit d'autre effet que de reſſerrer les bourſes, & de faire diſparoître les prêteurs. Auſſi les trois Miniſtres qui firent ſucceſſivement cette réduction, avoient déja commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aiſance nationale, ſans laquelle ils euſſent vainement eſſayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'eſt nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces ſortes de réductions ; & aujourd'hui nous ſommes obligés de propoſer à notre Patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les nations voiſines payent l'intérêt de l'argent moins que nous. Elles ont maintenant ſur la France le même avantage, que la France avoit autrefois ſur elles. C'eſt pour nous une raiſon de plus

de faire une réduction, que tant d'autres cauſes ont rendue néceſſaire.

Page 338. (41) Sully voyoit avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le déſordre des finances avoit faite aux mœurs. Il avoit là-deſſus les principes des anciens légiſlateurs; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte, & Caton à Rome. Que nous ſommes loin de cette façon de penſer! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'induſtrie, les arts peuvent ajouter à un Etat; & nous ne parlons pas des mœurs. On ſe plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple où l'or eſt le premier des biens; où l'eſprit mercénaire anéantit tout principe noble; où tout eſt marchandiſe, juſqu'à la vertu; où dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on ſe hâte d'en demander le ſalaire en argent? Voilà le germe de la deſtruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, & l'honneur de l'autre ſoient remis chacun à leur place. L'or n'eſt qu'un moyen; vous perdez tout, ſi vous en faites une récompenſe. Vos vils métaux ne font que rétrécir les ames: la conſidération & l'honneur les élèvent & les agrandiſſent. Auſſi le ſage Miniſtre de Henri IV étoit

indigné de voir les grands Seigneurs de ſon temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance & d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des Financiers, ſe rabaiſſer juſqu'à ne deſirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence il s'exprime dans ſes Mémoires ſur le luxe, ſur la molleſſe, ſur le prix que nos paſſions mettent à l'or, ſur le dépériſſement du vieil honneur, la confuſion des Etats, l'abatardiſſement des races, la ſupériorité que la généreuſe nobleſſe devroit avoir ſur les gens de fortune, la barrière qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple d'une opulente oiſiveté ne vienne pas frapper de trop près, des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de ſacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son ſtyle alors s'élève & s'enflamme. Ce ſont par-tout les expreſſions d'un guerrier philoſophe, qui a l'ame également auſtère & grande, qui ſent la vertu avec tranſport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattoit les ennemis un jour de bataille. Ces ſortes de détails ſe trouvent ſur-tout dans les anciens Mémoires, bien moins agréables ſans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils reſſemblent à ces médailles antiques que les connoiſſeurs aiment à retrouver, & qui ſont toujours ſupé-

rieures aux plus belles eſtampes que l'on a gravées d'après elles.

Page 339. (42) Il n'eſt pas inutile d'obſerver que Sully entra dans le miniſtère des finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions; quoiqu'il eût réduit les droits intérieurs & autres petites impoſitions à la moitié; quoique les dépenſes extraordinaires de l'Etat & du Roi montaſſent à plus de 38 millions; cependant toutes les dettes de l'Etat formant une ſomme de trois cent dix millions, furent acquittées; les revenus furent encore augmentés de quatre millions; & il ſe trouva dans les coffres du Roi, ſoit réellement, ſoit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laiſſe à décider la queſtion, s'il eſt utile aux Etats que les Rois amaſſent des tréſors. Si c'eſt une faute, ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me ſuffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

Page 340. (43) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Miniſtre, cependant il travailla ſur toutes les parties de l'adminiſtration. Aucune des manières de faire du bien à l'Etat, ne lui étoit étrangère. En 1599, il fut nommé

Grand Maître de l'artillerie. Il la trouva dans un état auſſi déplorable que tout le reſte. Auſſitôt il y donna ſes ſoins; & dès 1604, l'arſenal ſe trouva garni de cent pièces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre, de cent mille boulets, & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plûpart des fortifications des places tomboient en ruine; il les fit réparer, & en fit conſtruire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre, ni diſcipline dans les troupes. On retenoit ſouvent la ſolde des ſoldats; & les officiers eux-mêmes étoient mal payés. Sully fit aſſurer le payement. Il établit un hôpital militaire pour les invalides. Il forma le plan d'une école militaire pour la jeune Nobleſſe. De ces deux établiſſemens, le premier, comme on ſçait, a été perfectionné par Louis XIV. Le ſecond n'a été exécuté que ſous Louis XV. Il dreſſa pluſieurs plans de réforme pour les troupes, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La marine avant lui étoit entiérement négligée, ou plutôt elle n'exiſtoit pas. Il conſeilla au Roi de la rétablir. Il commença par faire viſiter les côtes, examiner les ports, prendre des meſures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes, dont il excitoit l'induſtrie par des récompenſes. On

répara le petit nombre de vaiſſeaux qui reſtoient encore ; on en conſtruiſit de nouveaux. En peu de tems la France eut un très-grand nombre de galères ſur la Méditerranée. Dans l'intérieur du royaume, Sully veilloit à une autre eſpèce de travaux ; c'étoit ceux des bâtimens & des ponts & chauſſées. Il fit réparer les grands chemins dans preſque toute l'étendue du royaume, & les fit orner d'arbres qui ſubſiſtent encore dans différens endroits, où on les nomme des Roſnis. Le Berry lui dut un grand nombre de chauſſées & de ponts qui facilitèrent le commerce dans des lieux juſqu'alors impraticables. C'eſt lui qui donna l'idée du canal de Briare, & qui la fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluſes de ce canal, on trouva des médailles d'argent & de cuivre, dont l'une eſt empreinte des armes du Duc de Sully : une autre porte cette inſcription ; 1607, *Maximilien de Béthune, Duc de Sully, ſous le règne de Henri IV, &c.* A Saint-Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les jardins juſqu'aux bords de la Seine, & conſtruire ces belles terraſſes. Il préſida de même aux embelliſſemens que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande galerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine, le pont-neuf, une partie de ce

qui fait aujourd'hui le pont-au-change, un grand nombre de rues, pluſieurs quais furent achevés ou conſtruits. Nous jouiſſons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme Surintendant des bâtimens & Grand-Voyer de France. Il n'y a guères eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les lettres. Sully fit donner une penſion à Caſaubon qui étoit un des plus ſçavans hommes de ſon ſiècle. En même temps il s'occupoit du ſoin de contenir deux religions rivales, d'éteindre les reſtes du fanatiſme, d'appaiſer les dernières ſecouſſes d'un parti puiſſant, & qui avoit long-temps ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Proteſtans & les Catholiques dans les points qui les diviſoient. S'il eût réuſſi, il eût épargné bien du ſang à la France, & le dernier ſiècle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre induſtrie à nos voiſins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéreſſer la gloire de ſon maître, il veilloit même au dehors. C'étoit lui qui étoit le dépoſitaire des vaſtes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui les négociations qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En 1606, il engagea les Vénitiens à prendre le Roi pour arbitre de leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conſeilla au Roi de ſe rendre médiateur

entre l'Eſpagne & les Pays-Bas. En 1609, il compoſa un Mémoire ſur l'ouverture de la ſucceſſion de Clèves, où il diſcute les droits de tous les Princes intéreſſés à cette grande affaire. C'eſt ainſi que les vues & les ſoins de Sully s'étendoient à tout. Si l'on penſe en même temps à ſes travaux pour les finances, aux ſoins qu'il donnoit à la police intérieure du royaume, à cette foule prodigieuſe de mémoires & d'états qu'il compoſoit ſans ceſſe pour l'inſtruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conſeils où il aſſiſtoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de converſations ſi longues & ſi intéreſſantes qu'il avoit avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un ſeul homme, dans un ſi court eſpace de temps, a pu exécuter tant de grandes choſes.

Page 348. (44) Le parallèle qu'on a oſé faire entre Colbert & Sully, eſt fondé tout entier ſur les faits. Car ce n'eſt que par les faits, qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Miniſtres ſont vivans, on n'écrit guères ſur eux que des panégyriques ou des ſatires. Ils ſont trop puiſſans pour n'être ni flattés, ni haïs. Mais il vient un temps où l'on diſcute, où l'on blâme le mal ſans aigreur, où on loue le bien ſans enthouſiaſme. Il y a même dans le gou-

vernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de ſuite, & dont les effets, pour être apperçus, ont beſoin de temps. On convient aſſez généralement aujourd'hui que Colbert avoit pris une fauſſe route; que le ſyſtême des manufactures, pouſſé trop loin, eſt devenu pour la France une cauſe de deſtruction. Mais ſi cette erreur d'un grand Homme nous faiſoit fermer les yeux ſur tout le bien qu'il a fait, & ſur celui qu'il a voulu faire, la nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Miniſtre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallèle. Cette matière eſt immenſe; elle demanderoit un volume entier; & l'on ne peut ici préſenter que des réſultats. On remarquera ſeulement une différence eſſentielle entre les deux miniſtères. Sous celui de Sully, les financiers ne jouirent d'aucune eſpèce de conſidération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puiſſans; marque certaine qu'ils étoient devenus néceſſaires. Les hommes juſtes ſeront toujours en droit de reprocher à ce Miniſtre qu'il ait ôté à Mézeray ſa penſion d'Hiſtoriographe, pour n'avoir point parlé des financiers avec aſſez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ſes ouvrages les principes auſtères qui étoient dans ſon cœur, n'auroit pas ſans doute été puni par Sully.

Page 349. (45) Sully nous apprend lui-même dans ſes Mémoires, quelle étoit ſa manière de vivre, depuis qu'il fut Miniſtre. Il ſe levoit à quatre heures du matin, été & hiver. Les deux premières heures étoient employées à lire & à expédier les mémoires, qui étoient tous les jours mis ſur ſon bureau. A ſix heures & demie il étoit habillé, & ſe rendoit au Conſeil, qui commençoit à ſept pour finir à neuf, à dix & quelquefois à onze. Il paſſoit le reſte de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ſes ordres ſur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au ſortir delà, il revenoit dîner. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plûpart des Seigneurs de la cour. On lui en fit ſouvent des reproches. Il répondoit toujours par ces paroles d'un ancien: *Si les convives ſont ſages, il y en a ſuffiſamment pour eux; ſi ils ne le ſont pas, je me paſſe ſans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis, juſqu'à un ſimple payſan. L'audience étoit libre, & la réponſe étoit toujours prompte. Il travailloit enſuite ordinairement juſqu'à l'heure du ſouper. Dès qu'elle étoit venue, il faiſoit fermer ſes portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & ſe livroit au doux plaiſir de la ſociété, avec un petit

nombre d'amis. Il ſe couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorſqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ſes occupations, alors il reprenoit ſur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de ſon miniſtère. Henri IV dans pluſieurs occaſions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arſenal, il demanda en entrant, où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans ſon cabinet. Il ſe tourna vers deux de ſes courtiſans, & leur dit en riant : *Ne penſiez-vous point qu'on alloit me dire qu'il eſt à la chaſſe, ou avec des Dames* ? Une autre fois étant allé à l'arſenal dès ſept heures du matin, il trouva Sully avec ſes Secrétaires, occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là ?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en ſe tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là ?*

Page 350. (46) Sully, dans ſes Mémoires, donne le détail des biens qu'il poſſédoit lorſqu'il devint Miniſtre. Il voudroit que tout homme d'Etat en entrant en place, en fît autant. En 1611, après s'être démis de ſes charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit ac-

quis pendant ſon miniſtère, & des moyens par leſquels il les avoit obtenus. Profeſſion admirable & digne d'un Miniſtre vertueux!

Page 351. (47) Il penſoit qu'un Miniſtre ne doit jamais rien recevoir des ſujets. En 1594, il remit au Roi un préſent conſidérable que lui avoit fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de ſix mille écus pour lui, & un autre de deux mille pour ſon épouſe. On ſe doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injuſtice. L'indignation fut la réponſe de Sully. En 1599, le Duc de Savoie, qui négocioit à la cour de France pour obtenir la ceſſion du Marquiſat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce Prince eut encore recours au même moyen, & tâcha de ſoutenir ſa cauſe, d'un portrait enrichi de diamans, qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boîte & les diamans, & les refuſa. Il eſt bon de rappeller de temps en temps à notre ſiècle ces ſortes d'actions, pour qu'on ſçache encore qu'elles ſont poſſibles.

Idem. (48) Il eſt humiliant pour l'humanité

qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, ſans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais perſonne n'y fut plus expoſé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les femmes, les courtiſans, les Miniſtres, tous ſe liguèrent contre lui. C'eſt une choſe remarquable qu'un ſerviteur ſi fidèle, un ſi tendre ami de ſon maître, ait été douze à quinze fois ſur le point d'être diſgracié. En 1601, on l'accuſa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qui firent une impreſſion plus profonde. *Car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il ſoit plus difficile de ſe défendre, que d'une calomnie travaillée de main de courtiſan.* Cependant il vint aiſément à bout de raſſurer ſon maître. Il ne ſe paſſa point d'année où ſes ennemis ne renouvellaſſent les mêmes attaques; mais ce fut en 1605 qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis ſecrets, diſcours empoiſonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obſcurs & bas, inventés par la foibleſſe & par la haine, furent employés pour le perdre. Inſenſiblement le poiſon agit ſur le cœur du Roi; & ce Prince qui étoit trop environné

d'ingrats, pour ne pas ſoupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étoient pas, alla juſqu'à croire que Sully vouloit ſe faire chef de parti. Alors l'Envie loua ce Miniſtre pour la première fois. Elle exagéroit ſes talens pour qu'ils paruſſent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui ſe paſſoit, héſita ſur ce qu'il devoit faire. Cette fierté ſecrette que la vertu inſpire, lui faiſoit regarder comme une honte, de ſe juſtifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa lettre étoit ſimple, mais noble, ſans orgueil & ſans baſſeſſe, telle qu'un homme sûr d'être vertueux devoit l'écrire. La réponſe du Roi fut courte, froide & circonſpecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon couſin*; il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette lettre reſta tranquille, & continua à ſervir l'Etat, en attendant ſa diſgrace. Trois mois ſe paſsèrent ainſi, pendant leſquels on fit agir de nouveaux reſſorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne ſe vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit vif, mais bon, il revenoit aiſément ſur lui-même. Il envoya pluſieurs perſonnes à Sully pour l'engager à ouvrir ſon cœur. Mais Sully étoit réſolu de ſe taire, juſqu'à ce que le Roi lui parlât lui-

même. Tous deux étoient dans la ſituation de deux cœurs ſenſibles, qui après s'être long-temps aimés, croyent avoir à ſe plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur eſt un état de tourment. Henri IV ne put le ſoutenir davantage. Il étoit à Fontainebleau; & ſon cœur agité depuis pluſieurs jours, ne cherchoit qu'à ſe ſoulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclairciſſement. Sully ſe juſtifia. Le Roi lui nomma tous ſes ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également néceſſaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il ſe paſſa dans une des allées du jardin. Les courtiſans qui ne pouvoient entendre, obſervoient de loin : on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les geſtes & par l'air du viſage, quel ſeroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il ſortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les courtiſans aſſemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. *Je vois ce que c'eſt*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les conſoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Roſni plus que jamais; & vous, mon*

ami, pourſuivit-il, *continuez à m'aimer & à me ſervir, comme vous avez toujours fait.* Ces paroles firent pâlir bien des viſages : car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il eſt affreux de penſer que, ſi dans ce moment le Roi eût diſgracié Sully, les trois quarts de la cour s'en ſeroient réjouis, & en euſſent fait compliment au Roi.

Page 352. (49) Les titres de fils, de père, d'époux, ne ſont point du tout indifférens dans l'éloge d'un grand Homme. Ce ſont les vertus privées qui ſont preſque toujours les vertus publiques ; & un homme eſt à la tête de l'Etat ce qu'il eſt dans l'intérieur de ſa maiſon. Les premiers ſentimens de la nature ſont ceux qui forment l'ame : & la vertu qui gouverne, n'eſt que cette première honnêteté appliquée à de plus grands objets. On ſent bien qu'il n'eſt pas ici queſtion des talens. Il n'eſt que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumières avec beaucoup de vices.

Idem. (50) L'amitié de Henri IV & de Sully eſt un des plus beaux ſpectacles que préſente l'hiſtoire. C'eſt un objet attendriſſant au milieu des guerres civiles, & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans, lorſque ſon père le préſenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant, un genou

en terre, promit d'être toujours attaché à ſon nouveau maître. On ne ſe doutoit point alors de tout ce que ſignifioit cette promeſſe. Sully dans les combats, le ſervit de ſes conſeils, de ſon ſang & de ſes biens. En 1585 tous les chefs Calviniſtes vouloient faire de la France réformée, un Etat républicain. Sully, dans tous les conſeils, ſoutenoit la néceſſité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réuniſſant. Henri IV, au ſortir d'un de ces conſeils, le tira à part & lui dit: *M. le Baron de Roſni, ce n'eſt pas tout que de bien dire; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas réſolu que nous mourions enſemble? Il n'eſt plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens pour ſauver l'autre. Je m'aſſure que vous ſerez des premiers à m'aſſiſter. Non, non, Sire*, lui répondit Sully, *je ne veux point que nous mourions enſemble, mais que nous vivions, & que nous caſſions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'employerai à cela. Oh bien mon ami*, lui dit le Roi de Navarre en l'embraſſant, *retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, & venez me retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute-futaïe.* C'eſt ainſi que s'expri-

moient ces ames naïves & guerrières. Henri ſans troupes, ſans argent, ſans ſecours, ne tarda point à recevoir de Sully quarante mille livres. Peu de temps après, cet ami fidèle ayant fait un ſecond voyage dans ſes terres, lui rapporta encore dix mille francs de la vente de ſes bois. On a vu dans les notes précédentes, comment il le ſervoit de ſon épée, & dans les négociations. On ajoutera ſeulement ici, qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, ſacrifia une abbaye d'un revenu aſſez conſidérable, dont il jouiſſoit. Henri IV avoit un cœur fait pour ſentir tout le prix de l'amitié; mais la politique lui faiſoit preſque un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot; les Proteſtans, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réſerve, & de ne ſe parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi ſe cachoit pour l'entretenir; mais dans le particulier il régnoit entre eux la plus douce familiarité. En 1592 Sully détermina le Roi à ſe faire Catholique; car il étoit perſuadé qu'on peut ſe ſauver également dans les deux religions. Henri IV affermi ſur le trône, n'en aima pas moins celui qui l'a-

voit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas beſoin d'être malheureux pour être ſenſible. Les lettres ſeules qu'il écrivit à Sully ſur les affaires, ſont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ſes chagrins, tous ſes plaiſirs, & juſqu'aux plus petits détails de ſa vie. *Mon ami*, lui mandoit-il un jour, *venez me voir, car il s'eſt paſſé ce matin quelque choſe dans mon ſein, pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau: *Il m'eſt arrivé un déplaiſir domeſtique qui me cauſe le plus grand chagrin que j'aye jamais eu. J'acheterois beaucoup votre préſence, car vous êtes le ſeul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conſeils duquel je reçoive du ſoulagement.* On ne ſe laſſeroit point de tranſcrire tous ces témoignages de la ſenſibilité d'un Roi. Il prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & ſa famille. Un jour il ſçut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya auſſi-tôt ſon premier Médecin, & lui écrivit: *Vous ſçavez que je ne vous aime point aſſez peu, pour que je n'y allaſſe moi-même, ſi ma préſence y étoit néceſſaire.* Sully de ſon côté aimoit le Roi, comme l'ami le plus tendre. Il s'empreſſoit à le conſoler de tous ſes chagrins. On ſçait que Henri IV en eut de toute eſpèce. Outre l'embarras des affaires, & l'ennui du trône, il eſſuya toutes

ſortes de peines, & par les complots de ſa cour, & par l'ingratitude de ſes ſujets, & par les orages même qui troubloient ſa maiſon. Il eut pluſieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit. C'étoit dans ces momens-là que Sully ſuſpendoit toutes les affaires pour aller conſoler ſon ami. Dans ſes maladies il ne le quittoit point. En 1598, on crut que le Roi mourroit. Il avoit une fièvre terrible, avec des redoublemens. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon ami*, diſoit-il à Sully, dans un de ces momens, *je n'appréhende point du tout la mort; vous le ſçavez mieux que perſonne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit ſi facile de m'exempter : mais je ne nierai pas que je n'aye regret de ſortir de cette vie, ſans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur.* Tels étoient les ſentimens que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant. Une réflexion bien naturelle en liſant tout ceci, c'eſt que ce fut un grand bonheur pour la France que ces deux ames ſe ſoient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, eſt connue de tout le monde. Il n'étoit pas moins auſtère pour ſon maître que pour lui-même. On

en trouve mille traits dans ſes Mémoires ; je n'en citerai qu'un, c'eſt celui de la promeſſe de mariage faite par le Roi à Mademoiſelle d'Entragues. Le Roi la lui montra pour lui demander ſon avis. Sully la prit, la lut, & la mit en pièces ſans rien dire. *Comment morbleu !* dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il eſt vrai, Sire,* lui répartit Sully, *je ſuis un fou ; & plût à Dieu que je le fuſſe tout ſeul en France.* Voilà qui peint mieux un caractère que tous les diſcours du monde.

Pag. 355. (51) Henri IV fut aſſaſſiné le 14 Mai 1610. Dès ce moment toute l'adminiſtration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraſer le peuple pour enrichir les Grands. Les finances amaſſées par l'économie furent diſſipées par les profuſions. La cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de baſſeſſes & de noirceurs politiques. Sully pénétré de chagrin voulut ſe retirer : mais ſa famille qui étoit bien-aiſe d'avoir un homme puiſſant, l'en empêcha. Enfin ſes yeux ſe laſſèrent de voir tant de maux. Le 26 Janvier 1611, il ſe démit de ſes charges de Surintendant des Finances & de Gouverneur de la Baſtille. Il quitta pour jamais la cour, & ſe retira dans ſes terres. La faveur publique le ſuivit dans ſa chûte. En ſortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois

cents chevaux qui l'eſcortèrent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27, qui étoit le lendemain de ſa démiſſion, la Reine en conſidération de ſes ſervices, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il ſembloit que ce fut le prix dont on vouloit payer ſa retraite. Il eut été honteux à Sully de l'accepter. Auſſi le refuſa-t-il. A peine eut-il paſſé quelques jours dans ſa terre, qu'il apprit qu'on ſongeoit à profiter de ſa retraite pour le perdre. On oſoit parler de lui faire ſon procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit pendant vingt ans immolé à l'Etat, deſcendît à ſe juſtifier. Il écrivit à la reine; & la reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Pluſieurs années après, un homme de la cour lui ayant acheté pour 1200, 000 liv. de terres qu'il ne paya point ſur le champ, n'eût pas honte, lorſque la guerre fut déclarée aux Proteſtans, de demander au Roi la confiſcation de tous ſes biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégoûter à jamais de faire du bien aux hommes, ſi rien pouvoit en dégoûter le vrai Citoyen. Colbert ne fut-il pas auſſi abhorré de la France? Et le peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues?

Page 357. (52) La retraite de Sully dura trente ans, pendant leſquels il ne parut preſ-

que jamais à la cour. Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander ſon avis ſur les affaires, il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtiſans cherchèrent à le tourner en ridicule ſur ſon habillement qui n'étoit plus de mode, ſur ſon maintien grave & ſur ſes manières. Sully s'en appercut, & dit au Roi, *Sire, quand le Roi votre père, de glorieuſe mémoire, me faiſoit l'honneur de me conſulter ſur ſes grandes & importantes affaires, au préalable il faiſoit ſortir tous les bouffons & baladins de cour.* Quel homme! Il étoit né le 13 Décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre, avec 1000 livres d'appointemens. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conſeil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mantes. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtimens, Grand Voyer, & Grand-Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la Baſtille. En 1603 Ambaſſadeur en Angleterre & Gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully, Pair de France, & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la cour & le miniſtère des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut à Villebon le 21 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La Ducheſſe de Sully, ſon épouſe, lui fit

ériger

ériger en 1642 une ſtatue d'un très-beau marbre blanc, exécuté par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle eſt placée dans un cabinet du château de Villebon. Ce n'eſt pas là ſans doute qu'elle devroit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale, expoſée aux yeux de tous les citoyens? La même année, on lui éleva un Mauſolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Béthune. C'eſt là qu'il eſt enterré avec la Ducheſſe de Sully ſon épouſe, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt dix-ſept ans.

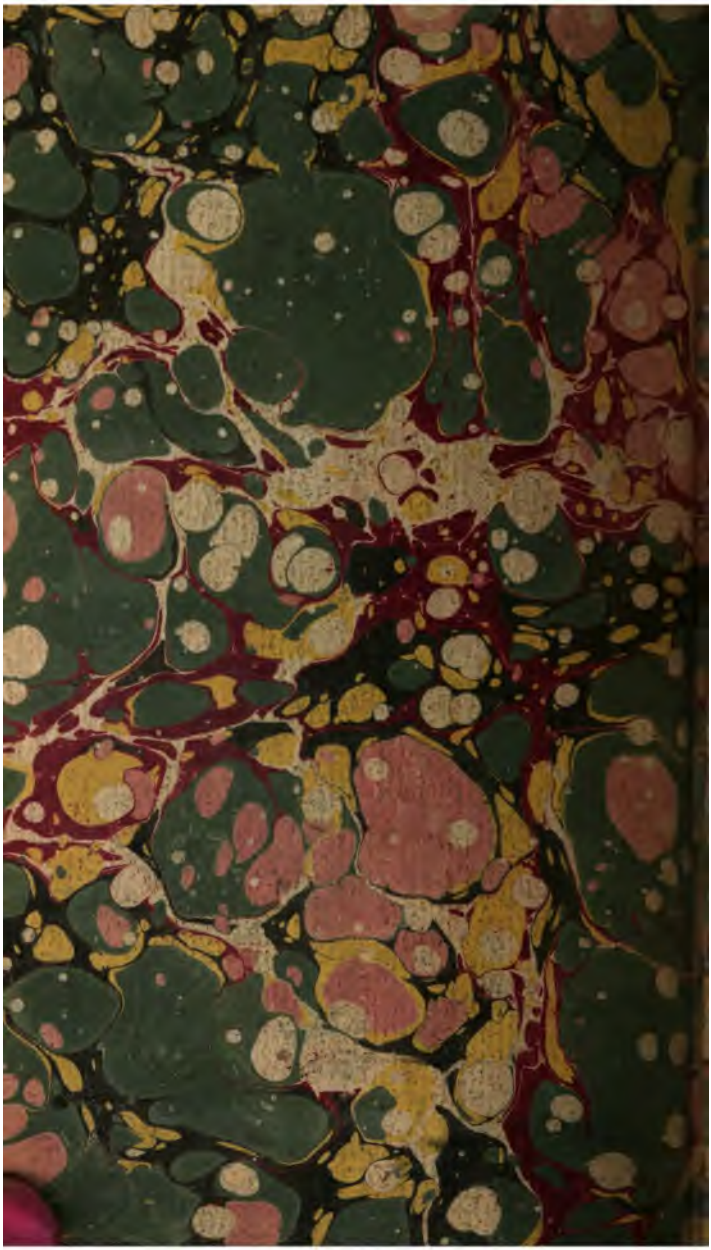
Qu'il me ſoit permis en finiſſant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été aſſaſſiné, & qu'il eût vécu ſelon le cours ordinaire de la nature, il auroit pu régner auſſi longtemps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des finances; Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été Miniſtre; il fût reſté peut-être dans la claſſe des hommes obſcurs; la face de l'Europe eût été changée; & ſans offenſer le génie d'un grand Homme, la France eût été bien plus heureuſe, parce que ce qui eſt utile, eſt toujours au deſſus de ce qui eſt grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entre le miniſtère de Sully & celui de Colbert.

Fin du troiſième volume.

Pythagoras

25.3.1989

[VOLT.]

4 vols.

882900